PER
R-334
CON

A REVUE

UN ROMAN D'AMOUR

FÉVRIER
1943

POPULAIRE

QUINZE CENTS
MONTREAL ET QUÉBEC
14¢ PLUS TAXE

LA LAGER

Frontenac

'Bleue'

Un excellent apéritif parce qu'il est

SEC

Un merveilleux rafraîchissement

parce qu'il est LÉGER

Ma Fille a Grandi...

Par Francine

NOS ENFANTS n'ont pas fini de nous causer des surprises. L'une des transformations les plus soudaines est celle de la timide pensionnaire qui se révèle tout à coup une femme du monde accomplie.

L'hiver précédent, elle ne s'intéressait pas à sa toilette, il fallait la supplier pour qu'elle acceptât une invitation et elle n'avait pas de plus grand plaisir que de jouer avec ses frères et sœurs plus jeunes. Si bien, que, cette année, en faisant vos préparatifs pour sa venue à la maison et la manière dont elle passera ses vacances, vous éprouviez quelque inquiétude en vous disant qu'elle avait des politesses à rendre, qu'il serait bon de lancer des invitations mais que c'était dommage de dépenser de l'argent et de vous donner du mal pour contrarier votre fille qui n'avait que quelque temps à passer avec vous.

Elle arrive, et voilà que tout est changé. Non seulement elle a grandi, mais elle a perdu ses façons brusques et un peu garçonnières. Elle s'informe tout de suite si vous pouvez l'accompagner dans les magasins parce que, assure-t-elle, elle n'a plus rien à se mettre et qu'il lui faut des toilettes neuves. Elle a déjà accepté plusieurs invitations et s'est même réservé un jour, espérons qu'il vous conviendra, car il ne reste plus guère de choix, pour donner une petite danse. Vous vous récriez alors : « Une danse ! tu connais si peu de jeunes gens ! » « Justement, répond-elle, ce sera une manière d'en rencontrer. » Là-dessus, elle exhibe une longue liste de noms déjà préparée. Ne lui demandez pas qui sont les parents de ces heureux élus, elle l'ignore et ne se soucie pas de le savoir. Cependant, vous reconnaissez ici et là les noms de jeunes gens qui sont les frères ou les cousins des compagnes de classe de votre fille, de sorte que, toujours ahurie mais un peu rassurée, vous accordez la permission demandée.

Puisque vous n'avez pas été consultée sur le choix des invités, vous vous apprêtez du moins à montrer votre savoir-faire à dresser un menu et vous constatez bien vite que là aussi vous êtes inutile et que ce menu a été arrêté à l'avance. Votre fille sait ce que les jeunes préfèrent et quels pâtissiers sont actuellement en faveur. Elle qui jadis ne mettait pas les pieds dans la cuisine se déclare prête à confectionner elle-même une foule de choses, en se basant sur des recettes fournies par des amies obligeantes. Un peu inquiète en songeant que le bulletin du mois de décembre n'est pas arrivé et qu'il pourrait fort bien être médiocre, vous vous hâtez de consentir à tout avant que votre mari le reçoive. Vous vous hasardez tout au plus à modérer le zèle de la jeune hôtesse en lui assurant qu'elle n'aura pas le temps voulu pour préparer toutes ces bonnes choses elle-même et qu'elle ferait mieux, pour les plus compliquées, de s'en remettre à la cuisinière ou au pâtissier. Pour le reste : fleurs, musique, service, c'est la même chose, tout a été prévu, et vous n'avez qu'à jouer le rôle de spectatrice et de bailleur de fonds.

Vous songez alors, non sans une pointe de mélancolie, à la jeune fille que vous étiez il y a vingt ou vingt-cinq ans. Vous vous rappelez votre timidité craintive, vos hésitations, vos inquiétudes. On avait beau vous le répéter bien des fois, vous n'étiez jamais sûre de ce qu'il fallait faire, ni si c'était le bon moment de le faire. Vous vous demandiez jusqu'à quel point vous deviez vous mêler à la conversation. Si vous posiez une question, vous aviez peur de paraître indiscrète. Si vous vous taisiez, vous songiez qu'on vous jugeait sotte ou indifférente. Enfin, si prenant votre courage à deux mains vous abordiez un sujet nouveau, vous aviez immédiatement la certitude d'avoir dit une grosse bêtise et vous rougissiez jusqu'aux oreilles.

Faut-il regretter que votre fille ignore ces angoisses ou faut-il plutôt l'envier ? Tout comme vous autrefois elle fera des bévues : elle négligera l'étiquette des présentations, elle se servira de sa fourchette quand la cuillère est de rigueur, elle oubliera une invitation ou s'y rendra en retard, elle négligera de répondre à une lettre ou de remercier d'un cadeau. Tous ces petits méfaits nous les avons commis, seulement nous en avons éprouvé du regret et quelquefois du remords. Nous avions une manière si pénitente de nous excuser que nous les aggravions peut-être en leur donnant une trop grande importance. Non, je ne crois pas qu'il faille regretter que la jeunesse d'aujourd'hui ignore ces scrupules et ces délicatesses. Il ne peut en être autrement au rythme accéléré où nous vivons, ni en face des devoirs essentiels que la jeunesse est appelée à envisager. On aurait tort de l'accuser d'être sans cœur et égoïste, bien qu'elle soit assurément moins sensible que nous l'étions au même âge. Mais que ferait-elle de cette sensibilité en face des sacrifices qu'il lui faudra accomplir ?

Ce qu'il nous est permis de regretter, c'est l'époque bénie où l'on n'était jamais pressé, où l'on avait même de longs loisirs et où la politesse n'était pas un luxe permis à quelques privilégiés mais la monnaie courante des relations sociales. Ce que nous avons le droit de pleurer amèrement, c'est la douceur de vivre que nous avons connue et qui ne reviendra jamais plus.

La Beauté... en hiver

L'hiver exige que vous soyez toujours ravissante. Mais l'hiver présente des problèmes de beauté spéciaux . . . le froid mordant de l'extérieur et la chaleur sèche à l'intérieur! Or pour votre beauté en hiver, Helena Rubinstein recommande un ingénieux traitement en cinq points — deux crèmes émollientes et trois articles essentiels de maquillage pour une beauté radieuse en hiver.

PASTEURIZED FACE CREAM . . . elle nettoie, soulage; elle n'est pas surpassée comme traitement de beauté à crème unique . . . protège la peau. 1.25, 2.25.

TOWN AND COUNTRY NIGHT CREAM . . . appliquez-la au coucher ou avant la sieste. Conserve la texture ferme et souple de la peau. 1.25, 2.25.

TOWN AND COUNTRY MAKE-UP FILM . . . base protectrice et flatteuse . . . assure la fraîcheur du maquillage pendant des heures. 1.25, 2.00.

ROUGES A LÈVRES DURABLES . . . Les rouges à lèvres Helena Rubinstein, célèbres par leur texture crémeuse et leurs superbes couleurs . . . corail rouge, rouge pomme, rouge framboise, velours rouge—.85, 1.25, 1.65—rechanges, .50, .75, .95. Rouge de même nuance pour les joues—compact ou en crème, 1.25. Rechanges compactes, .75.

POUDRE DE RIZ APPLE BLOSSOM . . . préserve le naturel du teint. Fleur de pêcher, Opalescente, Mauresque, Rose sportif, 1.25.

helena rubinstein

126 BLOOR STREET WEST, TORONTO

Deux Lettres Importantes à l'adresse du Public Canadien

C'est avec plaisir que la Metropolitan Life Insurance Company reproduit ci-dessous deux lettres rédigées par des Ministres du Cabinet Fédéral.

L'hon. Ian A. Mackenzie, M.A., LL.B., C.R.
Ministre des Pensions et de l'Hygiène

Major général L'hon. L. R. LaFlèche, D.S.O.
Ministre des Services de Guerre Nationaux

Chers concitoyens,

Nous sommes présentement engagés dans une guerre sans merci d'où nous sortirons vainqueurs seulement au prix de l'effort total de tout autre peuple. Or, pour être complet, cet effort suppose, chez ceux qui le font, une santé aussi parfaite que possible.

Les maladies vénériennes minent la santé et occasionnent une perte de temps considérable. On peut enrayer ou, du moins, réduire les effets nocifs de ces maladies, ainsi que le prouvent les statistiques, dans les localités où l'on a pris des mesures dans ce sens. Les forces armées ont besoin d'hommes forts et robustes; les usines et les fermes, d'ouvriers sains et bien portants. Toute période de chômage due à la maladie constitue une perte sèche dont se ressent notre effort de guerre.

Dans cette lutte contre les maladies vénériennes, l'individu et l'autorité locale sont solidairement responsables. Tandis que la part de l'individu consiste à mener une vie saine et à éviter les sources d'infections, celle des autorités locales consiste à adopter les trois mesures suivantes:

1. La suppression des conditions locales de nature à propager ces maladies.
2. L'organisation d'un programme d'enseignement dont l'objectif serait de faire connaître aux jeunes les maladies vénériennes, la façon de les éviter et les personnes à qui s'adresser pour se faire soigner.
3. Fournir de nombreuses occasions de saine récréation.

La lutte contre les maladies vénériennes constitue un engagement auquel tous les Canadiens peuvent prendre part. Venez donc renforcer nos rangs dans cette lutte pour l'amélioration de la santé publique.

Jan A. Mackenzie

Canadiens:

En temps de guerre, il ne suffit pas que l'individu seul veille à ce que nul élément ne nuise à l'effort national. L'autorité locale doit prêter main-forte à l'individu. La santé de l'individu, dans l'industrie, comme dans la vie militaire, est d'importance primordiale. Or, les maladies vénériennes, même lorsqu'elles sont dépistées de bonne heure et lorsqu'on a recours aux moyens de guérison les plus avancés, occasionnent une perte de virilité et de temps précieux. Quoique la vie militaire multiplie peut-être les dangers de contamination, elle favorise l'enseignement, le dépistage précoce et les soins immédiats. Par suite, il se produit une diminution dans les dangers de complication qui affectent pour toujours la santé et l'efficacité de l'individu.

En temps de guerre, on ne saurait nier les effets salutaires d'un programme d'enseignement qui mettrait le public en garde contre le danger des maladies vénériennes et au courant des méthodes de prévention. Un tel programme raffermirait en même temps le pouvoir des services d'hygiène, dans leurs efforts à mettre en pratique des lois visant à refréner la marche de ces maladies.

L. R. LaFlèche

Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE

NEW-YORK

Frederick H. Ecker, PRÉSIDENT DU CONSEIL — *Leroy A. Lincoln*, PRÉSIDENT

DIRECTION GÉNÉRALE AU CANADA, OTTAWA

Mercredi, le 3 février 1943, a été proclamé Journée de l'Hygiène Sociale Nationale. Le bureau central de la Ligue d'Hygiène du Canada, 111 Ave Road, Toronto, Ont., s'empressera de vous envoyer des brochures ou des renseignements, sur demande.

Nos vieilles familles canadiennes

Par Emile FALARDEAU

MIVILLE DIT DESCHÊNES

Mme G. M. D., Saint-Roch des Aulnaies.

Votre premier ancêtre l'est aussi d'une lignée de familles du nom de Mainville ainsi qu'une lignée de familles du nom de Deschênes (surnom probablement tiré d'un endroit où il y avait des chênes.)

Pierre Miville dit le Suisse naquit en 1602 à Fribourg, en Suisse. Il avait épousé une compatriote du nom de Charlotte Maugis. Il arriva en ce pays accompagné de son épouse et de six enfants, quatre filles et deux garçons. Son vieux père du nom de François Miville semble être aussi venu en la même année (1648). Ce groupe était parti de LaRochelle, en ancienne province de l'Aunis, célèbre port maritime de la France.

Je cède ici la place à un historien distingué : M. J. Edmond Roy, auteur d'un travail de six volumes sur « La Seigneurie de Lauzon ». Voici ce qu'il raconte au premier volume, page 69 :

« Le premier août 1648, le gouverneur de Montmagny, en considération de l'amitié que la famille de Lauzon portait aux Jésuites, avait donné à cette compagnie deux arpents de terre de chaque côté de la maison, sur vingt arpents de profondeur. Ce fut là le premier établissement que les RR. PP. Jésuites eurent sur la rive droite du fleuve.

« Au mois d'avril 1649, Jean de Lauzon nommait le gouverneur d'Ailleboust, son procureur pour concéder des terres dans ses seigneuries.

« Des l'automne de cette même année, celui-ci concédait à Jacques Coquerel, à Pierre et à François Miville (greffe d'Audouart 27 octobre) des terres dans la Seigneurie de Lauzon.

« Ces nouveaux colons se fixèrent sur la falaise escarpée qui fait face aux « Plaines d'Abraham » (près de ce que l'on appelle aujourd'hui la coulée Patton, dans la paroisse de Saint-David de l'Aubérivière). Leurs terres avaient chacune trois arpents de front sur quarante de profondeur. Ils devaient laisser sur la grève vingt toises de largeur au-dessus des plus hautes marées pour servir de chemin public. Tous trois étaient voisins : François Miville avait à sa droite Pierre Miville et à sa gauche Jacques Coquerel. Le vrai nom de ce dernier était Jacques Gauthier.

« François Miville était le fils aîné de son voisin Pierre Miville. »

Avant de continuer mon récit l'on me permettra bien de rectifier le dernier paragraphe.

Ce François Miville n'était pas le fils aîné de Pierre Miville mais plutôt son père et nous allons tâcher de le prouver. Il est regrettable que les anciens historiens n'aient pas été doublé de généalogistes !

Quand votre premier ancêtre Pierre Miville fut inhumé en octobre 1669 il était âgé de soixante-sept ans. Donc, en 1648, il aurait eu quarante-six ans. Son fils François Miville avait alors quatorze ans. Il est incroyable que l'on aurait donné une concession à un enfant de cet âge.

Dans un acte daté du 2 avril 1657 dressé par le notaire-royal Audouart, (qui exerça à Québec de 1648 à 1663) nous retrouvons ces lignes :

Le père Joseph Poncet, curé de Québec, Guillaume Couillard, Seigneur de Québec, car il avait épousé la fille de Louis Hébert le premier seigneur canadien et avait hérité de son beau-père, Jean Juchereau, sieur de Maure, Jacques Loyer, sieur de la Tour et Martin Grouvel (ancêtre de toutes les familles Gravel) marguilliers assignent à

« François Miville :

« une place (un banc) dans l'église, de quatre pieds et neuf pouces de long, par trois pieds et deux pouces de large, le cinquième du côté de la chaire du prédicateur, contre la muraille, à perpétuité, pour le prix de quatre-vingts livres payables en castor ou en argent, ou huit livres par an payables le jour de Pâques. »

Ce document nous prouve la présence à Québec d'un nommé François Miville. Il nous semble que ce même François Miville et son fils Pierre Miville se soient beaucoup occupés d'amener en ce pays quelques-uns de leurs compatriotes de Suisse

Le registre des Insinuations (Enrégistrements) du Conseil Supérieur nous donne des détails très intéressants :

« En juillet 1665 le marquis de Tracy concédait à

« Pierre Miville
« François Miville
« François Rimé
« François Miville
« François Tisseau
« Jean Guercherard

« et Jean Cahusin, tous originaires de la Suisse :

« Une terre de trente-quatre arpents de profondeur au lieu nommé: La Grande Anse, quinze lieues endessous de Québec allant vers Tadoussac du côté du Sud.

« Cette place devait être nommée:

« Le Canton des Suisses Fribourgeois » (nom des habitants de Fribourg.)

Remarquez bien la présence de deux François Miville. C'est donc qu'il y en avait deux ; c'est-à-dire le père de Pierre Miville et le fils de ce dernier qui portait le même nom que son grand-père. A partir de cette dénomination l'on perd la trace de François Miville. Tout porte à croire qu'il est retourné en sa patrie natale.

Voici les enfants qui accompagnaient Pierre Miville et Charlotte Maugis (son épouse) quand ils arrivèrent au Canada :

Aymée : Celle-ci épousa Robert Giguer (Ancêtre des familles actuelles Giguère.)

Suzanne : Elle épousa Antoine Poulet.

François se maria deux fois, (il avait le titre de Seigneur de Bonne-Rencontre.)

Son premier mariage eut lieu à Québec, le 10 août 1660. Son épouse se nommait Marie Langlois.

Deuxième mariage le 7 novembre 1692, à la Rivière Ouelle, avec Jeanne Savonet.

Jacques : Sieur des Chênes.
Madeleine épousa Jean Cauchon.
Marie épousa Mathieu Amyot.

Avant de s'établir dans la côte de Lauzon Pierre Miville demeura à Québec dans une petite propriété qu'il avait acquise du gouverneur Jean de Lauzon. Le document suivant en fait foi :

« Fois et Hommages du Régime Français Cahier No 1 page 15. Du vingt-troisième jour de novembre mil six cent soixante-sept, les assises, du matin, le procureur Priat présent : Est comparu pardevant Nous, François Miville, fesant pour Pierre Miville, son père, lequel avoue tenir des

(Lire la suite page 61)

LA REVUE POPULAIRE

36e année, No 2 Montréal, février 1943

SOMMAIRE

Ma fille a grandi . . .
par Francine 3

Nos vieilles familles canadiennes,
par Emile Falardeau 4

Valdombre et Mauffette 7

Une journée d'un "Prix David 1942",
par Armour Landry 8-9

Outremont 10

Les prisonniers de Phipps,
par Damase Potvin 11

ROMAN D'AMOUR COMPLET :

SES QUATRE VOLONTES,
par Claude Bressac 12

Un miniaturiste canadien-français,
par Marcelle Lepage-Thibaudeau 14

Les Dix,
par G. Doutremont 15

La Psychologie du bas de soie,
par Louis Roland 16

Conseils pratiques de Francine 17

Comment on rêve parfois à l'amour,
par Fernand de Verneuil 18

Conseils aux Skieurs 20

Les mots croisés de "La Revue Populaire" 34

Mon cours d'art culinaire,
par Mme Rose Lacroix 44

La culture allemande,
par Bruno Blais 45

La broderie,
par Mme L. de Bellefeuille 47

Maison de retraite 48

Elégantes robes pour jeunes filles 49-50

EN MARS, UN BEAU ROMAN COMPLET.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

Membres de l'A. B. C.

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

Président ..... Fred Poirier
Vice-Président ..... Georges Poirier
Surintendant ..... Albert Pleau

Directeur ..... Jean Chauvin
Rédacteur en chef ..... Fernand de Verneuil
Chef de la Publicité ..... Charles Sauriol
Directeur artistique ..... Hector Brault
Pages féminines ..... Mme Jules Fournier
Chroniqueuse culinaire ..... Mme Rose Lacroix
Gérant de la circulation ..... Odilon Riendeau

NOS REPRESENTANTS :

Wilfrid Daoust, 20, Ille Avenue, Lachine. (Ottawa, Hull, Sherbrooke, Drummondville, St-Hyacinthe, Sorel, Granby, Farnham, Saint-Jérôme, Joliette, etc., et les environs).
A Québec et Lévis :
Adélard Paré, 6, rue du Pont, Québec
Aux Trois-Rivières et au Cap-de-la-Madeleine :
Paul Larivière, 1710, rue St-Philippe, Trois-Rivières.

TARIFS D'ABONNEMENT :
Canada : Un an : $1.50 — 2 ans : $2.00
Etats-Unis : Un an $1.75 — 2 ans : $2.50
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q., Canada
Tél. : PLATEAU 9638*

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

3 CHOSES
que vous devriez savoir au sujet de la
Sparkling Water

ELLE EST VITALISÉE

Ce superbe mousseux du champagne lui vient du procédé de carbonatation menue exclusif à Canada Dry. Elle rend les breuvages plus pétillants — plus longtemps.

★ Faite suivant une formule scientifique, la Canada Dry's Sparkling Water est plus qu'une eau gazeuse bicarbonatée. Des ingrédients additionnels la rendent meilleure pour vous — meilleure pour les breuvages.

ELLE EST ALCALINE

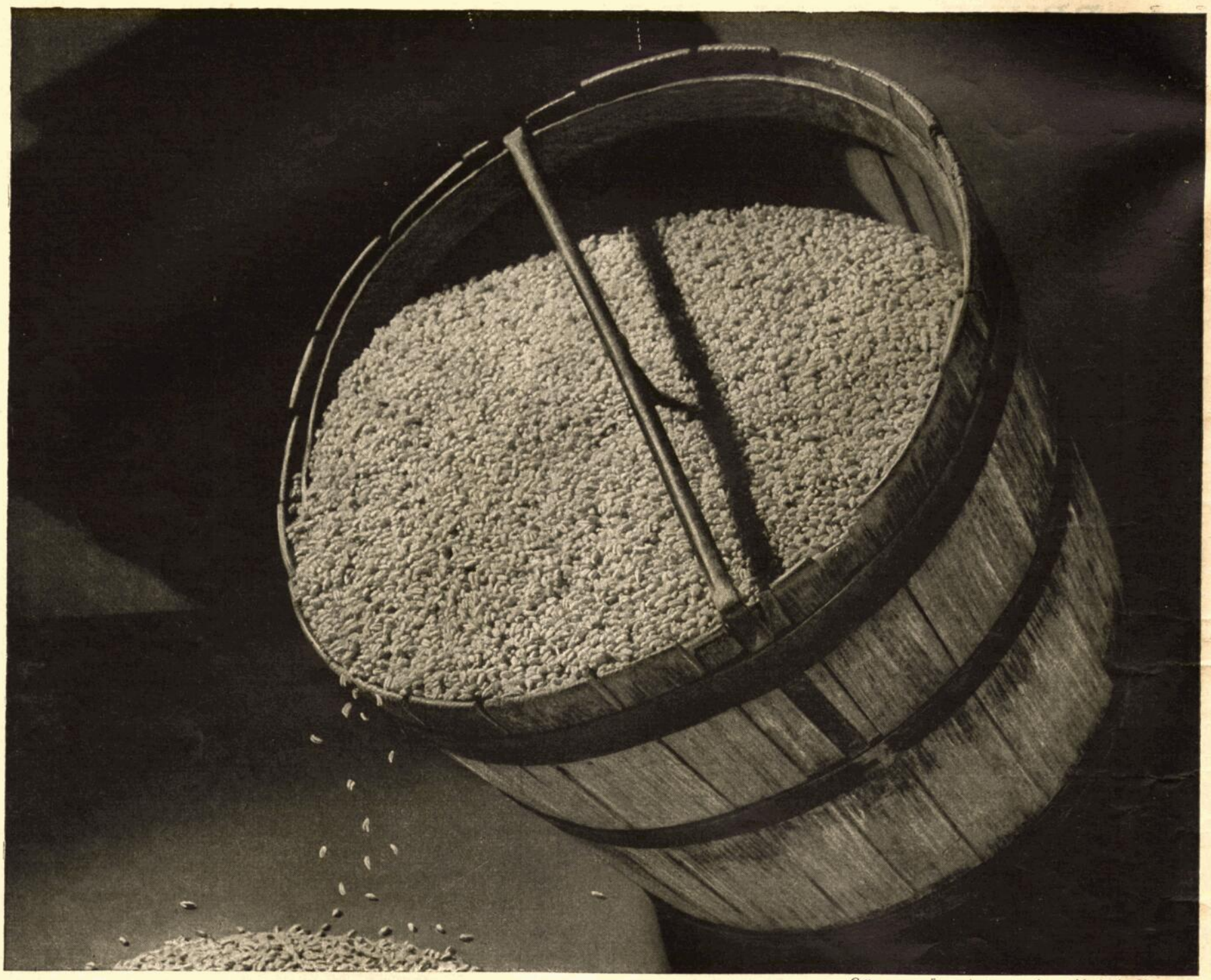
Les ingrédients spéciaux, qui sont ajoutés à l'eau purifiée et traitée aux rayons ultra-violets, lui donnent une réaction nettement alcaline — meilleure pour vous sous tous rapports!

Le "Club Soda" qui se vend le plus dans le monde entier

ELLE RELÈVE la SAVEUR

Elle relève sensiblement le goût de tout breuvage — et maintient cette saveur jusqu'à la dernière goutte.

Economique, la grande bouteille de famille, vendue partout, fait de 8 à 10 grands verres. Cartons de 6 bouteilles individuelles vendus dans la plupart des localités.



Cette mesure d'un minot, conservée au Musée du Château de Ramezay, Montréal, est, croit-on, la seule qui existe encore. Elle était en usage au Canada durant le Régime Français (avant 1759).

Un minot de blé embêtant pour Hitler

LES champs de blé du Canada et des États-Unis vous ont déjà valu bien des difficultés, Herr Hitler . . . et ils vous en vaudront bien d'autres encore. C'est que de ces champs de blé, nous tirons un atout d'importance suprême dans la guerre—de l'alcool à haute preuve.

Comme vous le savez sans doute, Herr Hitler, l'alcool à haute preuve est essentiel à la fabrication de poudre sans fumée pour nos obus, nos bombes, nos mines et nos torpilles. Vous n'ignorez pas que l'alcool à haute preuve sert à fabriquer du caoutchouc synthétique pour les pneus de nos avions, de nos camions et de nos "jeeps" . . . des produits pharmaceutiques pour nos soldats . . . du verre qui ne se brise pas pour les pare-brises de nos avions . . . et une foule d'autres produits dont notre armée, notre marine et notre aviation se servent pour semer la destruction chez vous.

Chez nous, Herr Hitler, il y a tout ce qu'il faut de blé, tout ce qu'il faut de ressources, pour fabriquer une quantité quasi-illimitée d'alcool pour la guerre—si une nuit nos Lancasters et leurs bombes de 8,000 livres ne survolent pas Essen, Cologne ou Berlin, ne pensez pas que c'est parce qu'il nous en manque—la seule raison c'est que la température n'est pas propice à un raid. Quand votre "Tirpitz" recevra une bordée de mitraille des canons de 14 pouces de nos cuirassés, vous pourrez en faire porter le blâme à l'alcool qui nous permet de fabriquer des obus dévastateurs.

Oui, Herr Hitler, vous êtes bien embêté.

De toutes nos distilleries, au Canada et aux États-Unis, coule un flot ininterrompu d'alcool à haute preuve pour fins de guerre. Et vous pouvez être sûr, Herr Hitler, que ce flot ne sera contenu que lorsque votre dernier canon aura été encloué.

La Maison Seagram

Les distilleries Seagram au Canada et aux États-Unis consacrent toutes, exclusivement, leur production à l'alcool pour fins de guerre.

Photo Roger Bédard

VALDOMBRE ET MAUFFETTE

LE CREATEUR ET LE RÉALISATEUR

CETTE PHOTO nous fait voir les deux inséparables de la radio : Valdombre et Mauffette. Il est impossible de rappeler ces deux noms sans songer aussitôt au roman radiophonique *Un homme et son péché*, qui obtient depuis trois ans un succès éclatant. A l'heure même où nous écrivons ces lignes, le programme dépasse le plus haut pourcentage de popularité sur toutes les ondes, soit 80 pour 100.

Si le roman imprimé *Un homme et son péché* a connu dès les débuts la faveur du grand public ; s'il a connu les honneurs du grand Prix David en 1935, il est incontestable, qu'une fois porté sur les ondes, il a atteint des centaines de mille d'auditeurs encore que le roman même dont les tirages se multiplient touche ce mois-ci le vingt-huitième mille, ce qui est un chiffre énorme pour un ouvrage canadien.

Mais si vous interrogez Valdombre, l'auteur de ce roman de mœurs paysannes et analyse subtile et profonde de l'avarice, il vous répondra que le succès à la radio l'emporte grâce à une mise en ondes parfaite sous la surveillance de son réalisateur, Guy Mauffette. Voici ce qu'il déclare : « Un écrivain qui se destine à la radio, ou si vous voulez un écrivain radiographe, si prodigieux et magicien soit-il (ce qui n'est pas mon cas), ne peut rien sans le réalisateur. Ce dernier doit saisir dans toutes ses nuances l'œuvre de l'auteur et, au moyen d'une réalisation artistique, répondre à son expression et en rendre toute la puissance par l'illusion d'une création spontanée. Je dis qu'en cela, Guy Mauffette s'est révélé fort original, souvent audacieux, mais toujours au cœur de la réalité et en demeurant dans les cadres du drame ou de l'action. Il a saisi tout de suite le côté pittoresque, souvent âpre et brutal de la paysannerie. Il a compris et aimé tout de suite les personnages et le milieu où ils ont vécu. En ma compagnie, il a passé des semaines dans les pays d'en haut. Il s'est imprégné de cette atmosphère à nulle autre comparable, et c'est pourquoi il sait réaliser la plus petite scène d'*Un homme et son péché*, et lui donner un relief qu'il serait difficile de traduire par la plume ou le pinceau.

« Je déclare nettement, ajoute Claude-Henri Grignon que, privé de Guy Mauffette, jamais *Un homme et son péché* n'aurait atteint le sommet de popularité que ce programme connaît aujourd'hui. Une grande part du mérite revient donc à cet artiste de talent qui, du reste, a lui-même choisi les artistes qui interprètent les principaux personnages de cette « belle histoire des pays d'en haut ». Tout cela, vous en conviendrez, nécessite une forte culture artistique, beaucoup de travail et un souci de l'art radiophonique dont on ne se fait pas idée. »

Voilà ce que nous dit Valdombre.

Il est intéressant de savoir encore que ce fut son insérapable Guy Mauffette qui dirigea la fameuse « paysannerie » tirée d'*Un homme et son péché*, qui débuta à Saint-Jérôme le 22 août 1942, pour se rendre ensuite à Montréal et à Québec, et que 52,000 personnes au moins ont pu voir sur la scène. C'est avec plaisir que nous apprenons que cette « paysannerie » doit revenir à Montréal en avril prochain pour faire ensuite son tour de province.

Un auteur qui a quelque chose à dire et un réalisateur capable de le comprendre. Voilà la clef du succès !

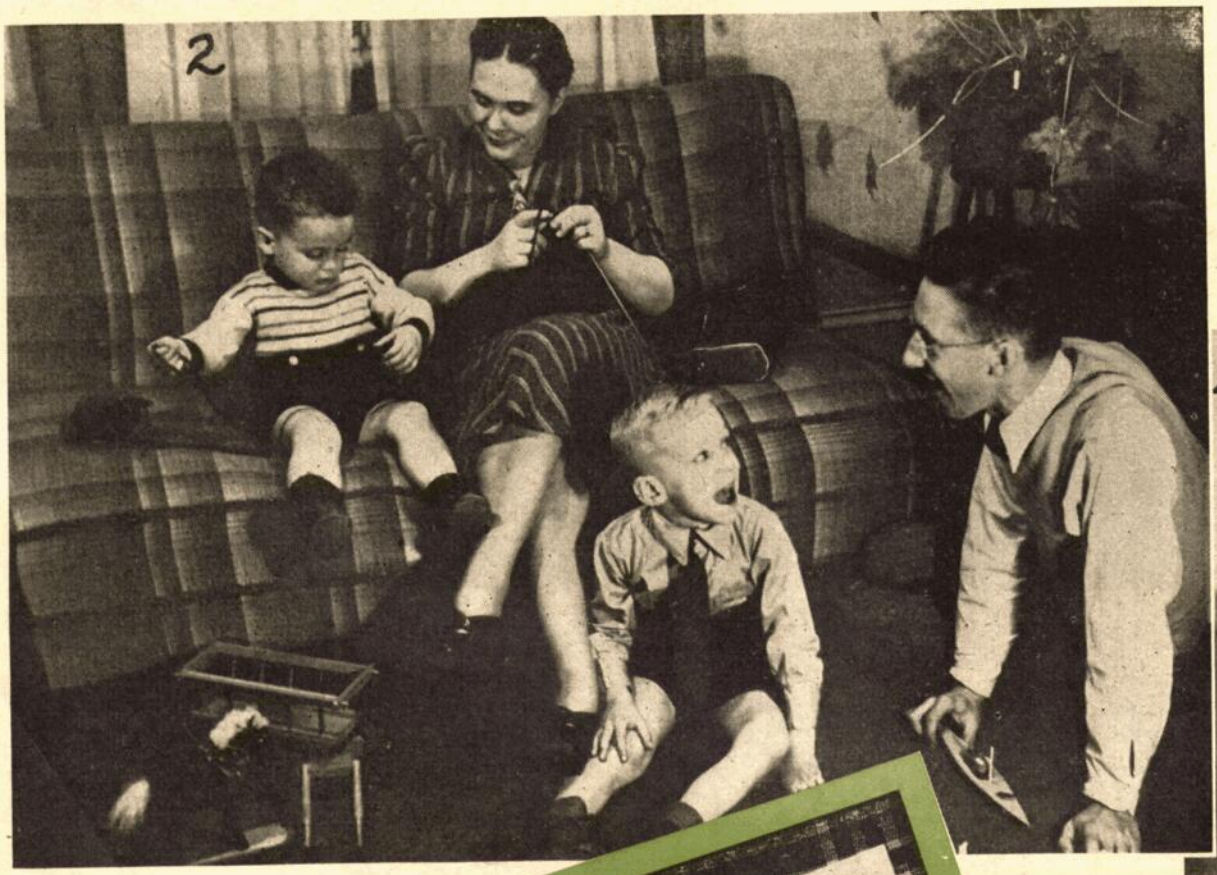
LOUIS SABOURIN

une Journée

Chez Clément Marchand, aux Trois-Rivières.

Photos et texte d'Armour Landry.

1—Le courrier dépouillé, le travail de journaliste et d'éditeur commence : articles de journaux, collaboration aux revues, entrevues, discussions d'ordre technique, correspondance, etc. Clément Marchand discute ici des travaux en cours avec son associé depuis dix ans, Raymond Douville, l'auteur de "La vie aventureuse d'Arthur Buies" et de "Aaron Hart".



d'un "PRIX DAVID 1942"

2—Dans la quiétude du foyer, la veillée commence, empreinte de gaieté familiale et animée par les rires de deux délicieux bambins. Bientôt, quand les petits seront couchés, Clément Marchand se mettra au travail personnel ou à la lecture pour quelques heures.

3—" Courriers des villages ", de Clément Marchand, lui mérite le " Prix David 1942 ", prix qu'il remporte pour la deuxième fois. Il se partage les honneurs de la plus haute récompense littéraire au Canada avec Ringuet, le célèbre auteur de " Trente Arpents ". Marchand avait gagné le même prix du gouvernement en 1939, avec le manuscrit des " Soirs rouges ", poème non encore publié. Nous croyons que l'auteur des " Courriers des villages " est le seul écrivain à avoir décroché le prix David dans deux sections différentes, littérature et poésie.

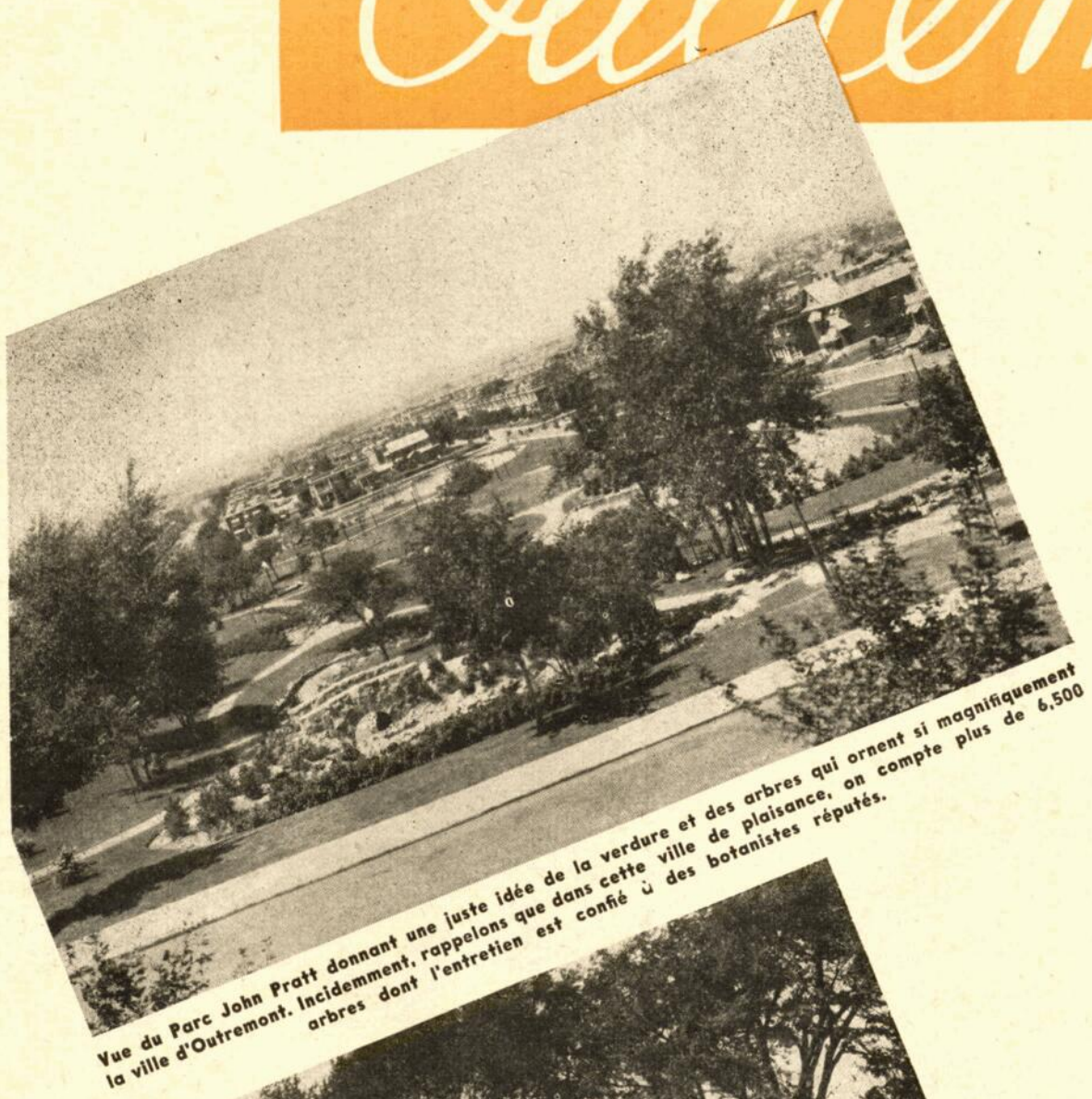
4—Amoureux de la nature et des gens pittoresques qu'on y trouve, Marchand passe toutes ses fins de semaine soit à la campagne au contact des terriens qu'il a chantés dans " Courriers des villages ", soit dans la forêt mauricienne à se livrer aux plaisirs de la chasse ou de la pêche.

5—Cinq heures. Moment de détente dans la salle de lecture du syndicat d'initiative où pétille un bon feu de cheminée. Clément Marchand cause littérature et idées avec Jean Asselin, gérant municipal des Trois-Rivières, et fils du grand journaliste que fut Olivar Asselin.

6—Atmosphère vieille France de la place de la Cathédrale, aux Trois-Rivières. Clément Marchand se rend à son bureau, aux Editions du " Bien Public ". On le voit ici en compagnie du poète Roger Brien, de Montréal, venu passer quelques jours chez son ami trifluvien.

Outremont

Ville de Plaisance



Vue du Parc John Pratt donnant une juste idée de la verdure et des arbres qui ornent si magnifiquement la ville d'Outremont. Incidemment, rappelons que dans cette ville de plaisance, on compte plus de 6,500 arbres dont l'entretien est confié à des botanistes réputés.

EN CONSULTANT rapidement la carte géographique de l'île de Montréal, on remarque non sans étonnement que cette municipalité indépendante est située au cœur même, pour ainsi dire, du « grand Montréal ».

La plupart des visiteurs étrangers qui se rendent, en été, à l'Oratoire St-Joseph ou qui font une promenade en tramways ouverts, traversent la ville d'Outremont. Tous sont émerveillés de ses pelouses incomparables, de ses arbres magnifiques, de ses habitations particulièrement belles.

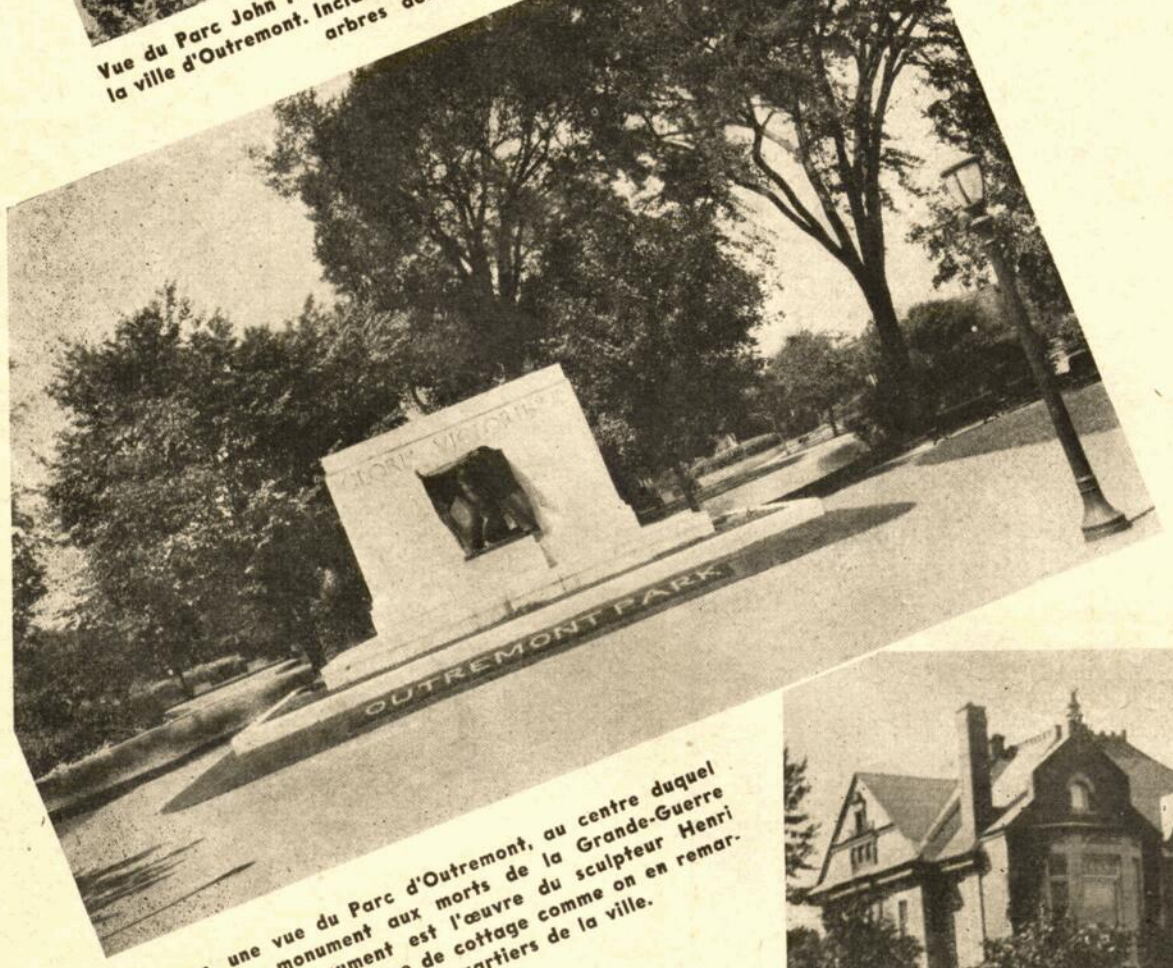
Ce qui a fait et qui maintient l'aspect d'Outremont, ce sont ses règlements municipaux qu'il est inutile de chercher à transgresser. Ainsi, disons que l'industrie est limitée au nord de la ville et que le quartier commercial se résume à la rue Laurier, une partie de la rue Bernard et Van Horne.

Le coût d'entretien des divers services municipaux s'élève à $575,000. Les clôtures en façade sont prohibées entre les terrains privés et ceux de la ville, c'est-à-dire que partout, il doit y avoir une lisière de treize pieds en moyenne en bordure des trottoirs.

Les arbres, à Outremont, sont l'objet d'une attention toute spéciale. On en compte 6,500, ce qui revient à dire qu'il y a un arbre à tous les trente-cinq pieds. Afin de conserver leur beauté, on retient les services de botanistes experts qui les observent régulièrement.

L'origine d'Outremont ne remonte qu'à 1875. A partir de cette date, les onze années qui suivirent furent témoins de développements importants, si bien que, vers 1896, le village d'Outremont — c'est ainsi que se nommait l'endroit, à l'époque — lança son premier emprunt qui s'élevait à la somme de $100,000. Les améliorations, alors, succédèrent aux améliorations. Engagé dans cette voie, le village d'Outremont, qui fut érigé en *ville* en 1896 et qui devint *cité* en 1915, ne cessa d'évoluer pour devenir la ville de plaisance idéale que nous connaissons aujourd'hui.

Il est intéressant de remarquer que cinquante-deux pour cent de la propriété à Outremont appartient à des Canadiens français. Soulignons enfin que cette ville est dotée de maisons d'enseignement dont la renommée s'étend à toute la province.



Ci-dessus, une vue du Parc d'Outremont, au centre duquel se trouve le monument aux morts de la Grande-Guerre 1914-1918. Ce monument est l'œuvre du sculpteur Henri Hébert. — Ci-contre, type de cottage comme on en remarque aux plus beaux quartiers de la ville.

LES PRISONNIERS de Phipps

Récit Historique

par

DAMASE POTVIN

« Mademoiselle de La Lande », dit en scandant chaque mot, le sieur Bécart de Grandville, « vos pressentiments troublent vos nerfs. La situation est peut-être grave ; elle n'est pas désespérée.

— Monsieur de Grandville . . . j'ai rêvé, et je crois en mes rêves, je vous dis que nous n'arriverons jamais à Anticosti.

— Mais, voyez donc, Mademoiselle de La Lande, comme le temps est beau, comme la mer est calme ; et cette bonne brise d'ouest qui pousse avec allégresse notre « Saint-Rosaire . . . Vous avez rêvé, belle affaire ! tout songe n'est que mensonge, diable ! . . . »

De petits nuages nacres de perle boursoufflaient le ciel. Le matin était venu sur le fleuve par un chemin de roses, comme un roi. De légers ballons de brume roulaient sur l'eau comme de la nuit qui s'en va à la dérive. Un petit vent frais faisait des trous en haut.

« Mademoiselle de La Lande », veuve de François Bissot, premier seigneur de Lauzon, fille de Guillaume Couillard, remariée depuis quinze ans à Jacques-Marie de Gayon de La Lande alors âgé de 27 ans, était alors âgée de 57 ans. Ce titre de « Mademoiselle », qui lui donne pompeusement M. Bécart de Grandville, elle le porte comme le portaient au 17e siècle, à Québec, les dames de qualité, même âgées et mariées.

Le buste droit, la tête anxieuse, elle est assise sur une banquette improvisée à l'entrée de l'unique cabine de la barque. Elle enfonce frileusement ses épaules dans le col d'un lourd manteau de castor. Elle semble quelque peu anachronique. On la verrait plutôt, souriante et sereine, assise dans une antique bergère de velours couleur de pêche sur lequel se détacheraient ses cheveux gris cendré avec un grand bonnet de dentelle aux nœuds troublants.

A ses côtés, en ce moment, Madame Louis Joliet, toute menue, silencieuse, promène avec sérénité ses regards sur le vaste paysage d'eau qui s'étend d'un côté à l'infini et que la côte, de l'autre, interrompt.

Dans la barque, courant en ce moment vers l'est, toutes voiles ouvertes et chevauchant les vagues, outre Madame de La Lande, Madame Joliet et le sieur de Grandville, il y avait encore Louis Joliet.

Bécart de Grandville, qui était alors agent pour le roi de la Ferme de Tadoussac, avait été envoyé par son beau-frère, le major Provost, pour reconnaître les différentes passes du fleuve quand il eut appris que la flotte de Phipps remontait le fleuve. A Tadoussac, M. de Grandville, laissant sa biscaïenne aux mains de ses matelots qui devaient le suivre, avait pris passage sur la barque de Joliet qui s'en allait à l'Île d'Anticosti dont il était seigneur depuis 1680, et que lui avait octroyée le roi en récompense des services qu'il avait rendus au pays. Le découvreur du Mississipi s'était aussitôt rendu dans son nouveau domaine et avait commencé des défrichements. Dès l'année suivante, il s'y était installé avec sa famille qui se composait de sa femme, Claire-Françoise Bissot qu'il avait épousée en 1675, et ses deux fils, Louis et Charles. Dans la suite, Claire-Françoise Bissot donnera à Louis Joliet, cinq autres enfants : François et Jean-Baptiste — plus tard connus sous les noms de François Joliet d'Abaucourt et de Jean-Baptiste de Mingan — Charles — Joliet d'Anticosti — Marie Geneviève, Anne et Claire. Cette dernière, âgée de cinq ans en 1690, épousera plus tard Joseph-Fleury de la Gorgendière à qui elle donnera trente-deux enfants dont l'une des filles, Marie-Claire, épousera Thomas-Jacques Taschereau, premier ancêtre du premier cardinal canadien et de toute la famille Taschereau . . .

Dès 1680, Louis Joliet s'était construit sur son île une maison à l'extrémité sud-ouest de l'île, au bord de la baie qui fut plus tard appelée du nom de Gamache, puis Ellis, puis Port Menier, ou « havre pour les navires », comme Joliet lui-même l'a indiqué sur la carte qu'il a dressée de l'Ile d'Anticosti. Sa maison, qu'il avait fortifiée, était construite au sommet d'un joli coteau d'où la vue embrassait tous les contours du vaste bassin que formait la baie. L'hiver, Louis Joliet habitait, à Québec, sa maison, rue Sous-le-Fort. Cependant, jusqu'en 1690, il avait plus d'une fois passé l'hiver dans son domaine d'Anticosti et avait constaté que le climat y était beaucoup moins rigoureux qu'il l'avait craint. Entre temps, Joliet avait fait élever sur l'une des îles Mingan, voisine de l'Anticosti, une autre maison et un magasin pour fournir aux hommes qui travaillaient pour lui dans ses pêcheries et aux Indiens les provisions et autres choses nécessaires à leur rude vie de chasseurs de loups-marins et de pêcheurs de morues et de saumons.

Le comte de Frontenac, deux fois gouverneur de la Nouvelle-France, tel qu'on le représente généralement lançant aux émissaires de Phipps sa fière réponse : "Allez dire à votre maître que je lui répondrai par la bouche de mes canons !"

Louis Joliet alors, au moyen de ces deux établissements, approvisionnaient la colonie. Il fournissait du poisson à toute la population de Québec et à la plus grande partie des soldats. A cette fin, en 1685, il avait demandé au roi une barque.

Et c'est sur cette barque, la « Saint-Rosaire », qu'en cette année 1690, avec sa femme et sa belle-mère, il s'en allait dans son domaine arranger toutes choses pour l'hivernement de ses hommes et la chasse aux loups-marins de l'automne. Et l'on a vu que sur la barque de Joliet avait pris place M. Bécart de Grandville. Quelques jours auparavant, il avait été rapporté par un sauvage Abenaquis que plusieurs voiles anglaises avaient été signalées.

Ce rapport de l'Abenaquis avait rendu nerveuse Madame de La Lande au moment où elle entreprenait le voyage de l'Anticosti. M. de Grandville, au contraire, de même que Louis Joliet, croyaient sincèrement que le danger était encore loin.

« Les sauvages de l'Acadie », s'efforçait de démontrer M. de Grandville, « croient toujours voir l'ennemi aux portes de leurs wigwans — c'est qu'ils ont depuis longtemps l'habitude de ses coups, « et ils ne se sont jamais trompés quand ils prévoyaient ces attaques », répondait Madame de La Lande . . .

Quoiqu'il en soit, il y avait de l'appréhension sur la « Saint-Rosaire ».

Trois solides matelots composaient l'équipage de la barque. Pour l'instant, les trois hommes se tenaient accroupis dans l'ombre de la grand'voile. Ils se taisaient, étant fils de marins bretons, race taciturne qui, vivant constamment dans les mystérieuses solitudes du large, prenait à la longue les habitudes quasi monastiques du silence.

Et la barque filait d'une allure égale, un peu inclinée sur le flanc droit, traînant derrière elle un fin sillage que le soleil couchant teintait de pourpre et projetant, en avant de la proue, sur la face grise de la mer, la silhouette élégante de ses deux focs harmonieusement gonflés. Elle glissait sans efforts sous la poussée d'une bonne brise d'ouest, longeant de tout au plus un quart de mille la côte nord du fleuve où l'on voyait distinctement se profiler des figures énigmatiques à l'ombre desquelles dormaient paresseusement de petites baies. Un peu plus à l'est, en avant, s'égrenaient, comme les têtes débandées d'un troupeau à la nage, des récifs et des îlots. Des vols de mouettes tourbillonnaient pareils à une neige vivante. A ce moment, un calme délicieux baignait toutes choses. Et la houle elle-même roulait par grandes ondes lentes et pacifiques. A certains moments, quand la barque longeait de plus près la côte, on l'eut dit immobile, n'eût été la fuite incessante des rochers qui, l'un après l'autre, passaient en défilé d'ombres silencieuses, semblant remonter vers la haute mer.

La « Saint-Rosaire » n'est pas bien grande, mais elle est solide, finement taillée, ses flancs passés au coaltar, avec un liston blanc aux bords. Rien qu'une misaine brune, mais la plus haute. On sent le tanin et le filin goudronné. En arrière, deux canots tirent des bords au courant. *(Lire la suite page 53)*

Roman d'amour, complet :

Ses Quatre Volontés

Par Claude Bressac

Dessin de F.-L. Nicolet

CE MATIN-LÀ, la Faculté de Médecine fermait virtuellement ses portes aux étudiants. Un suprême chahut, et des plus perfectionnés, avait marqué, ainsi qu'il sied, la séance rituelle précédant l'ère bénie des vacances que fêtaient déjà, dehors, le soleil, la verdure prisonnière de Paris et les toilettes plus légères des femmes. Maintenant, les jeunes gens s'égaillaient par groupes, au long des artères et des rues avoisinantes...

Gérard Studac, qui avait obtenu cette année son diplôme de docteur, descendait, avec quelques autres, le boulevard Saint-Germain. Son ami Souzay, Payen, Duprat, le petit gros Boyer et Chapedelaine, tous futurs médecins, lui faisaient escorte. On parlait gaîment départs et villégiatures. Les noms de Saint-Maxime, Vichy, Hendaye, Carantec, Antibes et Trouvelle virevoltaient entre eux...

— Je compte faire la croisière du *Brazza* sur les côtes de Norvège, répond Souzay, questionné. Il y a longtemps que ça me tente...

— Oh ! ce n'est pas encore très définitif ! corrigea l'autre précipitamment.

— Et toi, docteur Studac ?

Gérard Studac arqua les sourcils :

— Je ne sais trop. Quelque part à la campagne...

— Ah ! celui-là ! railla alors le petit gros Boyer. Riche et libre comme il est, il va aller fêter son succès dans un trou !...

— Hé ! hé ! Pour vivre heureux, vivons cachés ! observa Payen. On a vu, un soir, une fort jolie personne venir le chercher...

— Si jolie qu'il a dû lui défendre de revenir : il a eu peur qu'on la lui enlève !

Gérard Studac sourit, en remuant les épaules, cependant que Souzay semblait échanger avec lui un bref regard d'intelligence...

Mais ils atteignaient le boulevard Saint-Michel. Gérard Studac s'arrêta, consultant sa montre :

— Je vais vous dire au revoir, mes amis, dit-il. Et bonnes vacances !...

— Quoi ? Déjà ? Tu ne prends pas un dernier « glass » ?

— On l'attend, le beau Gérard ?

— Ma foi oui...

On ricana. Un groupe, qui passait, accrocha à ce moment les jeunes gens et fit dévier leurs flèches taquines. Gérard Studac en profita pour abréger les effusions et s'éloigna. Souzay s'est détaché avec lui.

— Je prends un taxi, dit Gérard, un peu plus loin. Je rentre. Veux-tu que je te dépose ?

— Volontiers. Laisse-moi devant la « Coupole ».

Dans la voiture découverte, qui remontait sans hâte vers Montparnasse, Gérard examina un instant son ami qui regardait le ciel bleu, la tête en arrière.

— Et toi, Robert, s'enquiert-il, avec une certaine douceur. Que fais-tu au juste ?

Robert Souzay se redressa :

— Je te l'ai dit : la Norvège, ses fjords et ses tulipes !... *(Il rit.)* Non. va. Je fais ce remplacement dont je t'ai parlé, reprend-il. C'est conclu, pour deux mois. Je corrigerai les épreuves d'un magazine de vulgarisation médicale. C'est bien payé...

— Tant mieux. Je ne te demande plus de venir te reposer un peu avec moi : c'est inutile, n'est-ce pas ?

— Superflu, pour le moins... A propos, tes « jeunes filles en uniforme » ?

— Je les rassemble. Jackie doit être déjà à la maison. Lou et Za arrivent demain matin. Meg demain soir...

Robert Souzay ne put se retenir de rire.

— Si on savait que tu as quatre sœurs !

— Tu penses ! Je n'aurais plus une minute de répit !

— Et si jolies...

— Cette bête de Jackie qui est venue leur montrer le bout de son nez m'a valu assez d'histoires !

— Cabinet noir et pain sec, mon vieux. Du cran !

Gérard Studac sourit :

— Si elle t'entendait !... Mais celle-ci, je l'ai en la privant de cinéma : c'est radical... Au fait, poursuit-il, viens déjeuner après-demain avec elles? Elles seront ravies.

— Non.

Ce fut net, presque agressif, tout à coup. Gérard devait savoir à quoi s'en tenir, car il n'insista pas. Ils arrivaient d'ailleurs à destination. Très vite, Gérard Studac glissa un chèque plié dans le creux de la main de son ami.

— Chut ! Tais-toi ! fit-il, en même temps. Je te verrai avant de partir et te confirmerai mon adresse...

— Je te dois déjà tant, mon pauvre vieux, soupira Souzay... J'accepte pourtant ; tu sais que ce n'est pas pour moi...

Mais ses doigts nerveux ont déplié le précieux papier ; le chiffre du B.P.F. lui sauta aux yeux :

— Ah non, dit-il. Non... C'est trop. Pourquoi veux-tu...

— Laisse, coupa Gérard. Puisque tu ne veux pas venir avec nous, va au moins passer quelques jours auprès de ta mère.

Souzay aurait bien voulu pouvoir refuser : la perspective d'aller embrasser celle qu'il chérissait tant le retint. Une bouffée de fraternelle gratitude lui monta du cœur... Il ne fit pourtant que serrer fort la main de son ami, mais il avait des larmes aux yeux...

Le taxi s'arrêtait. Gérard ouvrit la portière.

— Allez ! dit-il, enjoué. Téléphonez-moi dans la semaine, un matin. A bientôt !

— A très bientôt, vieux. Merci...

La voiture partie, Robert Souzay resta un long moment immobile, au bord du trottoir, froissant dans sa poche le chèque de Gérard qui le délivrait une fois encore, de ses tourments qu'ignorait sa mère, ainsi d'ailleurs que tous ses camarades de l'Ecole.

Autour de lui s'agitaient des gens, des couples. L'incessant brouhaha des terrasses, qu'encombrait une faune disparate et cosmopolite, se mêlait à la rumeur assagie du boulevard. Le gai soleil éclaboussait les maisons d'en face. Une petite fille qui vendait des roses le frôla, dans une bouffée de frais parfum...

Il soupira de nouveau.

Il eût voulu pouvoir les acheter toutes, ces roses, et les envoyer aux sœurs de Gérard Studac...

CHAPITRE II

GÉRARD Studac a vingt-six ans. Il est beau garçon, large d'épaules et d'allure aisée. Châtain foncé, il étouffe sous la gomina une ondulation rebelle et que lui jalouse la petite Za aux cheveux plats. Il a un visage énergique, aux traits réguliers et virils, qu'éclaire un regard vif et droit. Ses sœurs sont fières de lui et l'adorent comme un jeune dieu...

Car ils n'ont plus de parents. Depuis déjà cinq ans.

Lorsqu'il rentrait d'un important voyage en Argentine où l'avaient appelé ses intérêts. M. Studac fit venir sa femme au-devant de lui, à Lisbonne, au débarcadère du paquebot. Or, le train qui les ramenait tous les deux dérailla, non loin de Vitoria. Ce fut une effroyable catastrophe dont on se souvient peut-être ; il y eut de nombreuses victimes parmi lesquelles on put difficilement identifier Mme et M. Studac. Gérard, qui venait alors d'atteindre sa majorité, restait seul au monde avec ses quatre sœurs dont Meg, l'aînée, avait à peine seize ans et Za, la cadette, dix...

Heureusement, la fortune de M. Studac était considérable et solidement établie. Gérard, que ce coup

terrible mûrit soudain, comprit le rôle qui lui incombait désormais et prit résolument ses responsabilités.

Désireux de poursuivre lui-même ses études en toute quiétude, il se résigna à se séparer de ses sœurs : Meg et Jackie furent confiées à un confortable lycée de province, cependant que Lou et Za se voyaient déportées dans une élégante pension des environs de Paris.

Gérard vécut dès lors partagé entre le souci de son travail acharné et celui des « enfants » dont il avait la garde. Il leur adoucit autant qu'il le put le cruel caprice du destin qui les faisait si tôt orphelines; il sut être à la fois le grand frère chéri, affectueux et indulgent, l'ami compréhensif et discret, le tuteur attentif et, à l'occasion, presque sévère . . .

Maintenant, il se prépare, ainsi que chaque année — et avec les mêmes appréhensions — à les emmener en vacances. Il se propose d'aller quelque part en Charente. Pourtant, rien ne saurait être définitif avant que les quatre jeunes filles n'aient consenti à valider sa décision, et à se mettre d'accord entre elles . . .

Car, il faut bien le dire, Gérard éprouve un certain mal à gouverner comme il le souhaiterait, ses quatre sœurs, qui lui reviennent toujours plus conscientes de leur force, plus avides d'indépendance et, aussi, plus turbulentes. Mûri avant l'âge et imbu d'une précoce sagesse, il a devant elles, qui s'épanouissent, de constants et naïfs étonnements dont Meg, parfois, le raille doucement . . .

— Tu as une âme de bon vieux papa à barbe, mon pauvre Gero, lui dit-elle en riant. Si tu t'obstines à ne pas voir grandir « tes filles », tu n'es pas au bout de tes surprises . . .

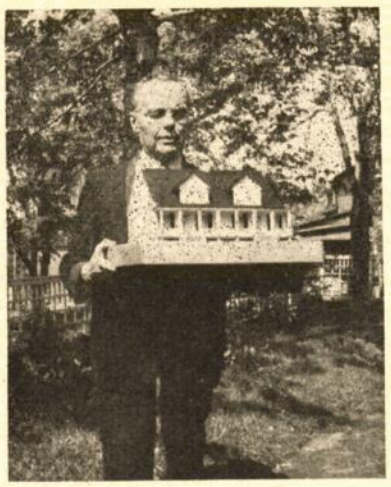
Meg, en effet, a vingt et un ans. A cet âge, on peut être encore très enfant ou déjà femme et encore enfant.. Il est pourtant à présumer qu'elle doit caresser d'autres rêves que d'avoir une poupée nouvelle et lire autre chose que la « bibliothèque rose » . . .

Elle sera sans doute la première à se marier — à s'en aller . . .

Après elle, ce sera Jackie qui épousera à coup sûr un pâtissier ou un grand couturier, car elle est aussi gourmande que coquette. Puis Lou, la blonde, la fantasque Lou, pour peu qu'elle consente à sortir un moment du nuage éthéré dans lequelle elle évolue. Et enfin la petite Za, nerveuse et sensible, qui faillit ne pas survivre à ses parents qui a juré de ne jamais quitter « Petata », Petata, c'est Gérard, qui n'en est pas plus fier . . .

Au centre de ce carré de filles, Gérard Studac n'est tout de même qu'un homme. Il lui arrive d'avoir la confuse sensation de ne plus tout à

(Lire la suite page 21)



Le miniaturiste Napoléon Guimont, aujourd'hui de Lévis, est né au Cap-Saint-Ignace (patrie de feu Léo-Pol Morin, le célèbre pianiste et musicographe), en 1878.

Un MINIATURISTE CANADIEN - FRANÇAIS

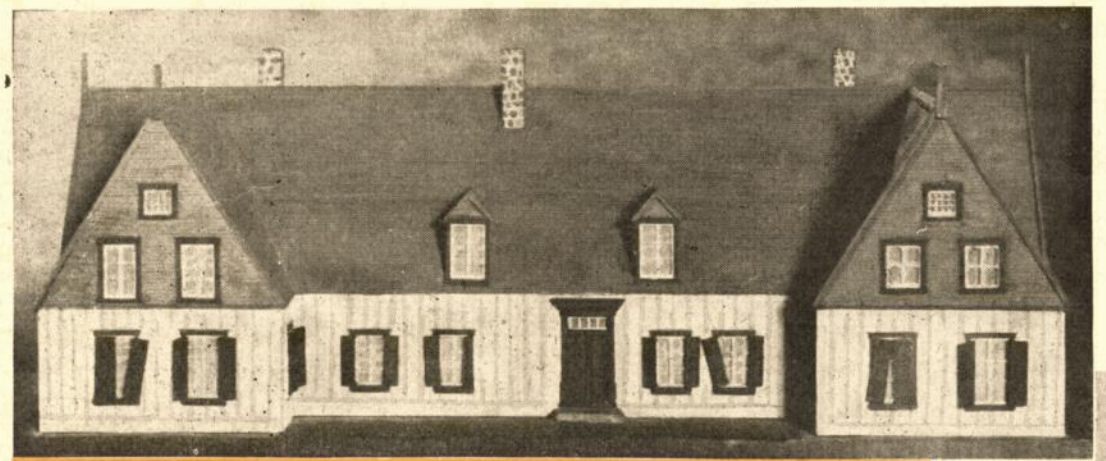
Par Marcelle LEPAGE-THIBAUDEAU

Qui a dit que les plus grands génies ne sont pas toujours ceux que la gloire marque de son signe indélébile, et que les grands artistes ne sont pas toujours ceux qui, favorisés par le hasard, se voient, non pas parce qu'ils l'ont particulièrement cherché, hissés sur des autels où l'admiration et l'estime déposent leurs hommages ? Il est des génies qui emporteront leur secret avec eux dans l'au-delà, parce que l'étincelle qui aurait pu allumer un immense brasier n'a pas jailli au sein d'un bois mûr, et il est des artistes qui, au fond de leur cave, perdus dans des ateliers ignorés où sont emprisonnés, à la fois, et leurs rêves et leurs œuvres ne connaîtront jamais la moindre renommée.

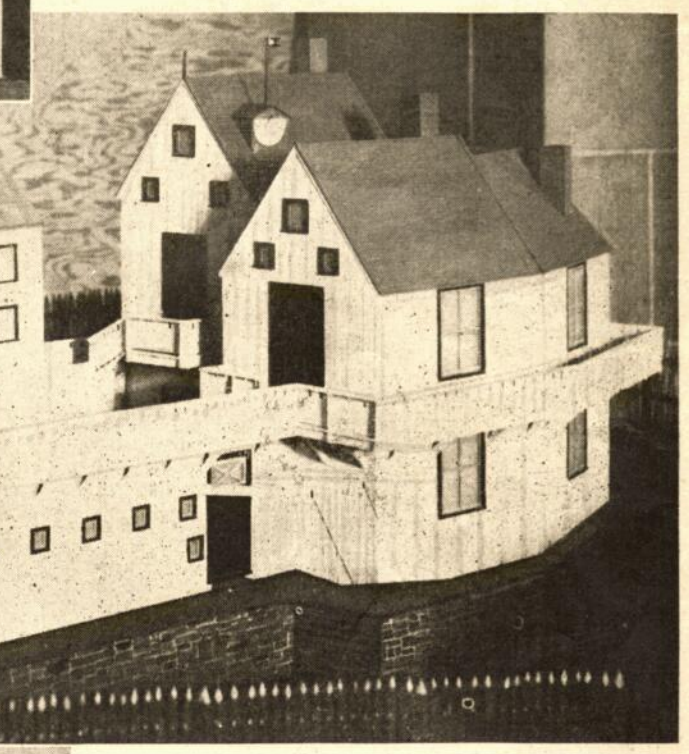
Mais, fort heureusement pour l'humanité, pour tel pays, telle province, telle ville, tel village, grâce à la compréhension de quelque esprit plus attentif, attiré comme par un aimant vers les œuvres de l'art, une personnalité sort de l'ombre quelquefois.

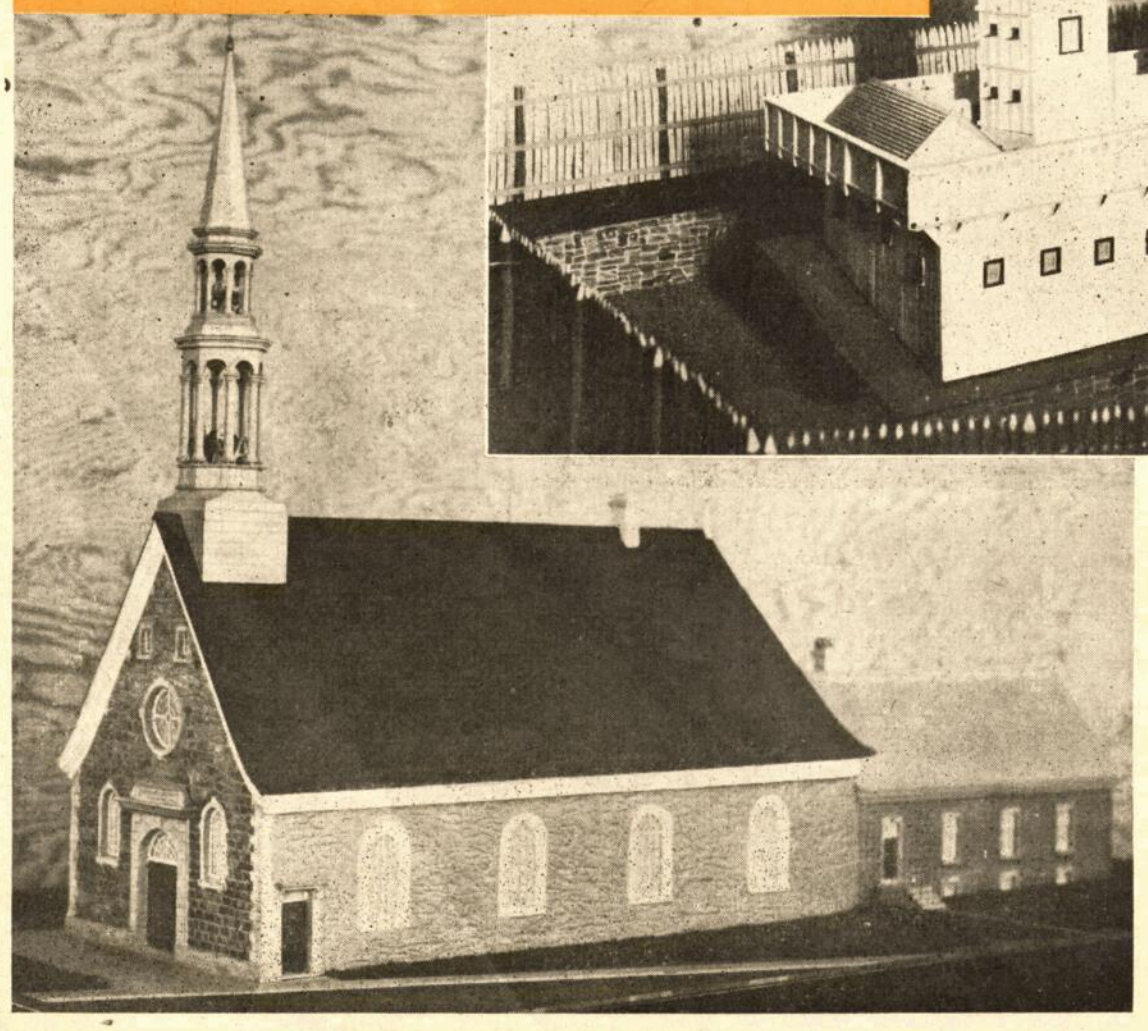
C'est ainsi qu'en 1926, Monsieur Napoléon Guimont, de Lévis, fit son entrée dans le monde des artistes connus. Jusque là, il avait travaillé dans l'obscurité. Né au Cap-Saint-Ignace en 1878, initié par son père, dès l'âge de dix-sept ans, aux secrets de la menuiserie, de la sculpture et de l'ébénisterie, il alla toujours se perfectionnant suivant une impulsion tout intime. En 1910, il se maria et vint s'établir à Lévis où il commença bientôt de faire certains travaux dans le domaine apicole pour le Ministère de l'agriculture, tels des ruches minuscules et autres accessoires.

Un ami, Monsieur Léon Roy, intéressé par la perfection de ses travaux et par le talent spécial que Monsieur Guimont semblait manifester pour la miniature, incita son père, Monsieur Pierre Georges Roy, alors Archiviste provincial, à lui confier la construction d'une miniature de la vieille église de Beaumont. Un petit chef-d'œuvre sortit des mains de notre artiste, et ce petit chef-d'œuvre fut le premier jalon d'une carrière qui s'annonçait déjà féconde. *(Lire la suite page 62)*



Les œuvres d'art de Napoléon Guimont reproduites ici sont au Musée Provincial de Québec auquel il est d'ailleurs attaché, depuis 1937. La miniature sur bois est une des spécialités les plus rares de l'Amérique. Ainsi, aux Etats-Unis, les miniatures qui se trouvent dans les musées sont généralement en carton.





Les principales œuvres du miniaturiste Napoléon Guimont sont : la vieille église de Beaumont (ci-contre) dont l'archiviste provincial, Pierre-Georges Roy, lui confia l'exécution ; l'Habitation de Samuel de Champlain (ci-dessus) ; la Maison Montcalm, à Québec ; le vieux moulin de Verchères. En 1933, à la demande du ministère de l'Agriculture, Guimont construisit une ferme miniature du Québec pour l'exposition mondiale de Régina.

LES DIX

Par G. DOUTREMONT

A TRAVERS LE CAHIER DES DIX DE 1941

Il existe chez nous une association d'écrivains qui se sont donné la mission, entr'autres choses, de publier chaque année un volume d'histoire. Ces historiens sont : Mgr Olivier Maurault, l'abbé Albert Tessier, MM. Victor Morin, Francis-J. Audet, E.-Z. Massicotte, Gérard Malchelosse, Maréchal Nantel, Aristide Beaugrand-Champagne, Pierre-Georges Roy et le regretté Aegidius Fauteux, leur éditeur depuis 1935, décédé le 22 avril 1941. M. Léo-Paul Desrosiers, nouveau venu, n'a pas collaboré au Cahier de 1941, de même que M. Montarville Boucher de La Bruère qui est devenu membre en retraite au mois de mars 1941 et fut remplacé par Mtre Maréchal Nantel. Ce CAHIER, *paru il y a quelques mois, est rempli de choses extrêmement intéressantes. Les dix études qu'il contient évoquent plusieurs phases de notre histoire, mais elles ne forment pas une vue d'ensemble. Chaque auteur a traité le sujet qu'il lui a plu, comme le lecteur le constatera par les brèves analyses que nous en donnons ci-après.*

AEGIDIUS FAUTEUX

A la suite d'une courte préface et d'une captivante biographie que le nouvel éditeur des Dix, Mgr Olivier Maurault, consacre à l'ancien bibliothécaire de Montréal, il convenait en effet de publier une étude d'Aegidius Fauteux qui reflétât le désir intime de l'auteur, celui de dire adieu à ses lecteurs par un texte où ses convictions religieuses, son amour de son pays, son admiration pour la France, son goût de l'héroïsme et du dévouement s'exprimeraient à la fois. Le sujet des Missions canadiennes ne pouvait être mieux choisi.

La propagation de l'Evangile, dit M. Fauteux, n'a jamais cessé d'être la préoccupation spéciale de l'Eglise du Christ. L'Histoire nous montre qu'après les grandes courses apostoliques qui en ont été comme le miraculeux départ, elle a nécessairement subi des ralentissements au cours des siècles. Mais parmi les grandes poussées de zèle pour donner à Dieu des âmes nouvelles, il n'en fut pas de moins belles que celles qui demandèrent pour leur champ d'action les vastes forêts du Nouveau-Monde.

Ce fut, remarque M. Fauteux, un privilège pour la Nouvelle-France que d'être née de cette poussée de religion. La colonie était à peine fondée que déjà Récollets et Jésuites se partageaient les missions aussi loin que les Grands Lacs. Avec un zèle à toute épreuve et sans se soucier de leurs forces encore minimes, ils commencèrent l'évangélisation des farouches Indiens. Comment dire le courage surhumain qu'il fallut à ces pionniers pour s'enfoncer dans les déserts inhospitaliers, sans autres armes que leur chapelet ?

M. Fauteux nous promène ainsi à travers les trois siècles des missions canadiennes. D'événements en événements, il passe en revue le régime français, puis la domination anglaise. Après l'avoir lu, on comprend mieux que c'est seul l'amour de Dieu qui a fait les héros que l'on sait. Plus rapprochées de nous que celles des saints martyrs canadiens, les missions de Mgr Plessis, de Mgr Provencher, de Mgr Blanchet, de Mgr Demers, de Mgr Taché et d'une foule d'autres apôtres n'en sont pas moins aussi belles et méritoires. Puis vinrent les Oblats qui, sur un autre champ d'action, s'occupèrent de porter la parole du Christ aux Esquimaux de l'extrême Nord-Ouest et à ceux du Labrador.

M. Fauteux résume cette admirable étude en soulignant les sacrifices insoupçonnés accomplis par nos missionnaires à travers ces trois siècles de missions, qu'il ne craint pas de nommer une épopée.

Mgr OLIVIER MAURAULT

Le recteur de l'Université de Montréal nous entraîne à sa suite dans le mouvement artistique avec une esquisse sur les Peintres de la Montée Saint-Michel. Tous connaissent la Montée Saint-Michel, aujourd'hui si facile d'accès. Il n'en était pas ainsi vers 1910, alors qu'un groupe de jeunes peintres amateurs s'y donnaient rendez-vous pour *croquer* d'après nature. Qui étaient ces artistes modestes mais non sans talent ? Mgr Maurault les nomme : c'étaient Ernest Aubin, le père du groupe, Elisée Martel, Jean-Onésime Legault, Narcisse Poirier, J.-O. Proulx, Joseph Jutras, Jean-Paul Pepin, Roméo Vincelette, Maurice Le Bel, Onésime-Aimé Léger.

Une exposition récente chez Morency a mis ces peintres en vedette. On s'est plaint d'une attitude indifférente, sinon hostile, des critiques d'art à l'égard de cette exposition peut-être préparée un peu trop hâtivement, mais elle n'a pourtant pas empêché ce salon d'être révélateur.

Mgr Maurault est un excellent propagandiste des arts en notre province. Il admire l'œuvre artistique accomplie par l'école des cours de dessin du Monument National et des écoles primaires de la Commission scolaire. L'Ecole des Beaux-Arts est née en 1922, dit-il, mais depuis longtemps déjà les cours d'Arts et Métiers de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal formaient des artistes et des artisans, enthousiastes et tenaces. Combien s'y sont formé la main et le goût, combien surtout y ont appris à aimer la beauté du monde et le métier parfait !

M. GERARD MALCHELOSSE

L'étude de M. Malchelosse sur les coureurs de bois au XVII[e] siècle attire tout particulièrement. L'auteur a fouillé l'histoire de cette époque. Il la décrit admirablement et exactement.

Le grand défilé des voyageurs et des interprètes s'avance vers l'Ouest et vers le Sud. Il n'y avait pas trente ans que Champlain avait fondé Québec que les coureurs de bois parlaient déjà d'un grand fleuve qui s'en allaient se perdre en des mers fabuleuses. L'auteur prouve, pièces en mains, que de tout temps les Canadiens rôdaient dans l'Ouest, achetant des pelleteries et liant des rapports de bonne amitié avec les Sauvages. Chaque missionnaire, chaque expédition officielle, que ce soit celle de Daumont de Saint-Lusson, celle de Louis Jolliet, celle de La Salle, celle de Tonty, celle de Du Lhut, rencontraient des coureurs de bois qui étaient rendus avant eux.

M. Malchelosse ne craint pas les paradoxes. Tout en nous démontrant le beau rôle des coureurs de bois qui traçaient le chemin dans l'inconnu et ouvraient un continent vaste comme l'Europe à la civilisation française, il en dit suffisamment aussi pour faire comprendre que la traite des pelleteries a causé du malaise dans la colonie. On négligeait l'agriculture pour courir dans les bois à la recherche des fourrures. Pourquoi ? Parce que la politique du temps s'opposait dans une large mesure à aider le cultivateur.

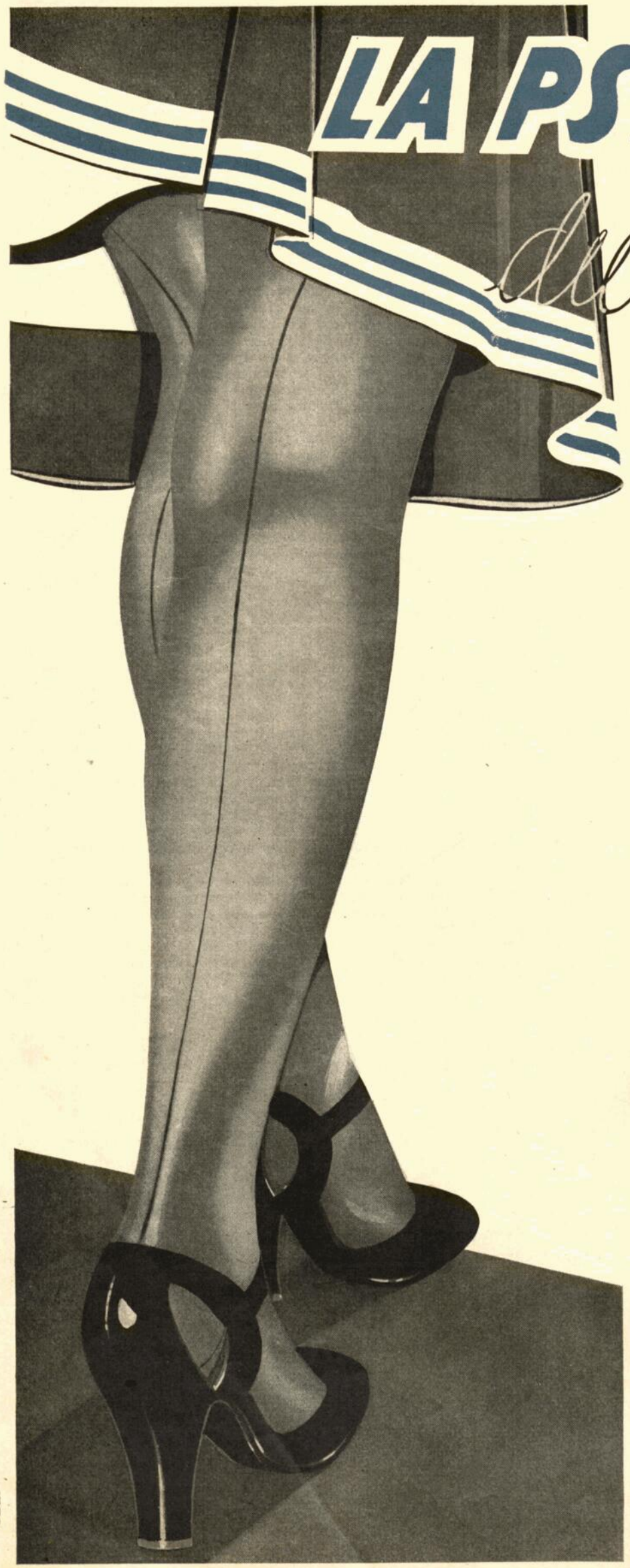
C'est uniquement pour ramasser des peaux de castor que les Français s'exposaient, dans l'Amérique du Nord, aux fatigues des voyages, aux guerres et aux plus terribles aventures. Leur avidité étonnait les indigènes qui, dit-on, ne s'étonnent de rien. Le commerce des fourrures prospérait naturellement et les marchands entraînaient à leur service les jeunes gens épris de la passion des voyages. La course aux pelleteries se présentait comme une aubaine pour eux ; c'était une occasion de gagner de l'argent facilement, si le voyage réussissait. Aussi, la sève de la colonie la désertait, souvent pour ne pas revenir.

En conclusion, dira M. Malchelosse, et malgré les obstacles créés par la politique néfaste du régime des Bourbons tout aussi bien que par l'exode de milliers et de milliers de voyageurs de chez nous, il s'est formée sur les bords du Saint-Laurent une population agricole durable, nullement avilie comme l'était le misérable peuple des campagnes de France avant la Révolution. Ce sont nos ancêtres, soyons-en fiers.

M. E.-Z. MASSICOTTE

Voilà celui qui connaît le mieux le vieux Montréal. Aussi, il ne pouvait se dérober au plaisir de nous entretenir des vieilles maisons. C'est notre Le Nôtre canadien. Cette fois, il nous parle de la salle publique de Montréal au XVII[e] siècle, du service postal entre Montréal et Québec sous le régime français, du palais des intendants, de la Mansion House, des seigneurs savonniers Mallard et Beaudry, dont la maison existe encore sur la rue Saint-Charles-Boromée, vis-à-vis l'arrière du Monument National, de la résidence princière du maire Rodier et de celle du grand bourgeois Pierre Foretier que l'on vient de démolir, angle des rues Notre-Dame et Saint-Pierre.

M. Massicotte assure en terminant que les Canadiens français peuvent réussir en affaires. En retraçant l'ascension des marchands, dont il nous fait l'historique de leurs résidences, il nous révèle de nombreux exemples de vies commencées dans la pauvreté et qui s'achevèrent dans l'aisance, même dans l'opulence et, l'on peut ajouter, malheureusement dans l'oubli. *(Lire la suite page 56)*



LA PSYCHOLOGIE du bas de soie

Par Louis Roland

Ce fut une effarante nouvelle qui se répandit dans le monde féminin avec la rapidité d'une traînée de poudre — pas de poudre de riz — que celle de la disparition du bas de soie. Désormais, la soie disponible serait affectée seulement aux usages de guerre, et les jolies pattes de nos contemporaines devraient s'en passer.

Il y eut, cela se comprend, une ruée sur les magasins d'où les bas de soie s'envolèrent comme la plume au vent jusqu'au dernier ; ils ne dureraient cependant pas toujours. Que faire ensuite ? on verrait bien . . . On vit surtout des jambes nues pendant les jours d'été, ce qui fut, convenons-en, un spectacle nullement désagréable, car le naturel gardera toujours son charme.

La grande vogue du bas de soie est récente ; quelle en fut la cause ? La chose n'est pas aussi simple qu'on pourrait le croire ; elle fut certainement causée par d'impérieux motifs, car se gaîner les jambes de soie était un luxe assez coûteux. Bien des modestes employées consacrèrent à cela autant d'argent, sinon plus, qu'à leurs lunchs quotidiens.

Il y eut tout d'abord la satisfaction de la vanité, commune à tout être humain, mais plus admise chez les femmes que chez les hommes ; ce fut également une sorte de déclaration d'indépendance du sexe féminin qui s'affranchit ainsi de restrictions séculaires, les bas de soie n'ayant été, pendant longtemps, qu'une sorte de privilège pour femmes d'un certain rang. En même temps qu'elle gantait sa jambe de soie, la femme mettait sous son pied quelques vieux préjugés, dont le plus tenace était qu'une femme baisse inévitablement dans l'estime des hommes si elle cherche à trop attirer leurs regards.

Elle a donc prouvé le contraire en faisant sa petite révolution universelle qui fut d'enjoliver ses jambes après avoir, naturellement, raccourci ses robes pour les faire voir. On vit alors une chose inattendue : les hommes devenir plus modestes en présence des femmes, puisqu'en les apercevant ils baissaient inévitablement les yeux.

Par lui-même, le bas de soie fut-il un progrès ? On en peut douter. On ne peut pas lui accorder la commodité, l'intérêt pratique reconnus, par exemple, aux « shorts » ou aux costumes de bain ; il est extrêmement fragile et n'est pas aussi chaud que la laine ou le simple coton, mais il attire le regard. Il ne cache pas la chair mais la dissimule simplement en lui donnant du lustre et du fini ; on ne voit pas tout à fait la jambe nue, mais on fait plus que la deviner ; cela suffit pour exciter la curiosité masculine jusqu'au point qui constitue pour la femme une victoire qu'on pourrait presque qualifier de sociale.

Une femme achète un chapeau neuf qui peut être biscornu, mais lui plaira tout de même parce qu'il excitera l'envie des autres femmes, mais en ce qui concerne les bas de soie, l'opinion des autres femmes lui est totalement indifférente ; les hommes seuls sont visés. Elle sait que ceux-ci regarderont ses jambes avec plus de plaisir, et c'est tout ce qu'elle demande.

D'autre part, c'est une revanche contre une sorte de monopole qui, à ses yeux, avait duré bien trop longtemps. Les premières expositions publiques de jolies pattes remontent aux premières années du cinéma ; ce fut le succès immense et rapide de beaucoup de comédies qui auraient été tout à fait idiotes sans cela ; une savante et généreuse exposition de pattes en a fait la principale attraction de bien des programmes. La chose fut si bien constatée qu'on en vint à glisser des scènes de pattes jusque dans les histoires les plus sérieuses ou les drames les plus sombres. Les femmes, qui voient clair et savent tirer partie de ce qu'elles voient, ne manquèrent pas de mettre la chose à profit. Vous voulez voir des pattes, messieurs ? se dirent-elles, eh bien, nous en avons d'aussi belles et bien faites que les actrices ; vous en jugerez. En conséquence elles raccourcirent les robes, et les fabricants de bas de soie, devenus leurs complices parce qu'ils s'y enrichissaient, leur fournirent les bas de soie.

Les restrictions de la guerre, ai-je dit, ont mis fin à ceci, mais le nylon a fait son apparition, et puis, si bien fait qu'il soit, un bas n'aura pour les hommes jamais autant d'intérêt que la jambe qu'il renferme. A condition qu'elle soit bien faite.

Conseils Pratiques DE FRANCINE

STORES

Quand vos stores ont besoin d'être renouvelés, ne jetez pas les rouleaux auxquels ils sont fixés. Achetez d'autres stores et posez-les vous-même sur les anciens rouleaux.

CHIFFONS

Ayez des sacs différents dans lesquels vous mettrez, à mesure qu'ils ne vous servent plus, les vieux chiffons que vous destinez à la récupération. Un sac pour la soie, un pour la laine et un troisième pour le coton. Cela épargnera beaucoup d'ouvrage aux personnes chargées du triage des tissus.

CAOUTCHOUCS

Il faut cet hiver avoir un soin tout particulier de ses caoutchoucs. Ne pas les oublier ni les échanger au vestiaire, car il ne sera peut-être pas facile de les remplacer. Si on a des caoutchoucs devenus trop petits pour les enfants ou dont on ne se sert pas parce que leurs talons s'ajustent mal à ceux de nos chaussures, ne pas les laisser traîner indéfiniment au fond d'un placard. Ce sera faire une bonne action que de les envoyer sans retard au vestiaire des pauvres de la Saint-Vincent-de-Paul.

AUVENTS

Prendre grand soin des auvents, car il est possible qu'ils soient irremplaçables le printemps prochain. Pour les empêcher de rouiller et de se détériorer au cours de l'hiver, on peut les enduire d'une couche de peinture, ou mieux encore d'une préparation faite spécialement pour les préserver de la rouille et des taches d'humidité.

ECONOMIE DE COMBUSTIBLE

Fermer les calorifères des chambres qui ne sont pas habitées, ainsi que la porte de ces chambres afin de conserver la chaleur pour le reste de la maison. Recouvrir ces calorifères d'un morceau de tapis ou d'une couverture épaisse pour qu'ils ne gèlent pas. Fermer de même les calorifères dans les chambres à coucher où l'on ne se tient pas durant le jour et ne les ouvrir qu'à la fin de l'après-midi. Si l'on ouvre sa fenêtre la nuit, fermer la porte de chambre pour ne pas refroidir le reste de la maison. S'assurer que les fenêtres de son logis ferment hermétiquement ainsi que les portes extérieures afin qu'aucune chaleur ne se perde au dehors. S'habituer à prendre des bains moins chauds est aussi une manière d'économiser le chauffage. Tourner chaque mois la clef du calorifère et en laisser sortir l'air pendant quelques instants. Baisser chaque soir les stores et bien tirer les rideaux aussitôt que vous allumez la lumière. Ils empêchent à la fois la chaleur de sortir et l'air froid de pénétrer.

POUR NETTOYER LES OBJETS EN NICKEL

Servez-vous de blanc d'Espagne délayé dans de l'alcool. Si le métal est taché de jaune c'est que le nickel est usé et le seul remède est, si l'objet en vaut la peine, de le faire renickeler. L'étain se nettoie avec du savon minéral très fin qui ne raie pas le métal et lui donne l'éclat du neuf.

POUR FAIRE PARTIR LES TACHES DE SANG

Mettre deux cuillerées à café d'acide tartrique dans une pinte d'eau tiède et laver les objets tachés dans cette eau. Essorer ensuite, puis rincer. Il ne faut pas se servir de savon. Pour des tissus de couleur, il ne faut faire ce lavage qu'après avoir essayé avec un échantillon. S'il déteint, il vaut mieux confier le travail à un teinturier.

CONTRE LE RETRECISSEMENT DES ETOFFES DE LAINE ET DE COTON

On l'évite souvent en maintenant les eaux de lavage et de rinçage à la même température. Si l'on n'a pu parer au mal, il suffit parfois, pour le réparer, de repasser dans le sens où s'est produit le rétrécissement. Par exemple, si une blouse menace d'être trop étroite, la repasser dans le sens de la largeur.

NETTOYAGE DES MARBRES

Les marbres non salis doivent être essuyés puis frottés avec un linge doux imbibé d'huile. Frottez-les ensuite avec une chamoisine ou une laine douce pour faire briller le marbre et disparaître toute trace de corps gras. Les marbres salis doivent d'abord être lavés à l'eau chaude savonneuse, puis rincés, essuyés et enfin encaustiqués avec l'encaustique suivante : 100 grammes de cire blanche, 300 grammes d'essence de térébenthine. Laissez sécher et frottez vigoureusement avec une laine ou une chamoisine.

POUR NETTOYER LES TOILES CIREES

Il ne faut pas les nettoyer avec de l'eau de savon chaude, car elle fait cailler le vernis. Pour leur redonner l'aspect du neuf, on emploie d'abord un peu de lait, ensuite un peu de cire qu'on a fait fondre dans la moitié de son poids d'essence de térébenthine, et on frotte ensuite avec un linge sec et mou.

POUR DEROUILLER LE FER NICKELE

Commencez par enduire les parties rouillées de vaseline et laissez-les ainsi pendant quarante-huit heures. Au bout de ce temps, frottez-les avec un chiffon trempé dans de l'ammoniaque. Lavez ensuite à l'eau claire ; s'il reste quelques taches, touchez-les avec un peu d'acide chlorhydrique. Rincez, essuyez et polissez avec une solution pour nettoyer les métaux.

POUR ENLEVER LES TACHES D'HUMIDITE SUR LE LINGE

Mélangez une cuillerée de sel fin avec une cuillerée d'ammoniaque en poudre et faire dissoudre dans un quart de verre d'eau. Imbibez à plusieurs reprises les taches avec cette préparation, puis étendez le linge à l'air pendant vingt-quatre heures. Lavez ensuite comme à l'ordinaire : les taches, mêmes anciennes, auront disparu.

LUSTRES EN VERRE DEPOLI

Mettez une poignée de cristaux de soude dans deux pintes d'eau bouillante ; laissez refroidir. Lorsque l'eau sera tiède, mettez vos globes dans ce bain, frottez légèrement, retirez de l'eau et rincez à l'eau froide pure. Laissez sécher, ne pas essuyer, car les torchons laissent généralement des traces ou des fils.

Pour égayer la fenêtre de sa cuisine, la charmante BONITA GRANVILLE a imaginé de placer sur son allège un coffret ancien dont l'intérieur du couvercle forme miroir. Dans ce miroir se réfléchissent les fleurs coupées ou en pots dont elle le remplit régulièrement.

COMMENT ON RÊVE PARFOIS À *l'amour*

PAR

FERNAND DE VERNEUIL

On rêve d'amour de deux façons : pendant le sommeil ou pendant les heures de la journée. On n'en rêve jamais quand on est complètement éveillé, parce que l'amour est une espèce de narcotique sous l'influence duquel on n'est jamais bien sûr d'avoir le contrôle entier de ses actes.

D'autre part, il faut faire une distinction ; si tous les amoureux sont des rêveurs, tous les rêveurs ne sont pas, pour cela, forcément des amoureux.

Quand on le voit dans un songe, l'amour accomplit des prodiges ; il vous met de la poésie dans la tête, un petit volcan dans le cœur et des ailes d'ange aux épaules. Avec tout ce bagage on va loin, jusque dans le domaine de la Chimère où l'on finit par entendre le son argentin d'une clochette invisible. On se réveille brusquement avec un petit air bête qui convient parfaitement comme trait d'union entre les tableaux charmants qu'on vient de voir et la sonnerie du réveille-matin qu'on entend.

Rêver d'amour, quand on dort, est chose passagère qui n'a pas grande importance ; en rêver pendant les heures de veille est plus sérieux, cela peut conduire au bonheur ou bien à la catastrophe. C'est dans cet état de veille qu'on rêve le plus à l'amour et que le rêve a plus de signification.

On rêve tout seul ou à deux. Il arrive alors que, tout seul, on parle en rêvant, ou que l'on siffle ou que l'on chante ; c'est une manière comme une autre, et que l'on croit la bonne d'extérioriser un peu ses souvenirs ou ses espoirs. Quand on rêve à deux, le plus souvent c'est en silence, car on ne peut raisonnablement pas classer dans le langage usuel les soupirs et les bruits de baisers.

Si la conversation se mêle au rêve, elle est généralement d'une naïveté à la fois grotesque et réconfortante ; c'est souvent du parler « petit nègre », comme celui qu'on emploie avec les tout jeunes bébés, et qui permet les plus tendres énormités contre le bon sens ou la simple raison.

Ceux qui n'ont jamais aimé et qui, cachés dans un petit coin, ont l'indiscrétion d'écouter tout ça, en sont tout ahuris et presque scandalisés. « Faut-il être bêtes ! » pensent-ils. Doucement... Ne portons pas à la légère de jugements sur les rêves d'amour, même s'ils nous semblent ridicules ; un jour viendra peut-être que ce sera notre tour d'être bêtes, comme ceux que nous écoutons, et que nous nous en trouverons très heureux.

Le rêve d'amour, muet ou parlé mais sincère parce qu'il vient du cœur, tend malheureusement à se faire de plus en plus rare sur notre planète un peu folle et trop préoccupée de biens matériels ; c'est plutôt à des portefeuilles bien garnis que vont les baisers des amoureux modernes. Le rêve d'amour, autrefois, voltigeait sur les ailes de la brise ; il fait aujourd'hui du soixante-dix à l'heure en auto sur les routes.

Il se traduit aussi parfois, le rêve d'amour, par des projets grandioses où la gloire, plus encore que la fortune, tient la vedette ; on imagine et l'on prépare une vie pleine d'activités, voire de dangers, dans le sul but de conquérir une auréole glorieuse que l'on pourra ensuite offrir comme témoignage d'amour. Le cas s'est vu plus d'une fois, et il est arrivé que la gloire, plus forte que tout le reste, a seule gagné la partie. Et puis, ces rêves, un peu fous peut-être, mais admirables tout de même, sont à si lointaine échéance !...

Comment rêve-t-on d'amour ? De tant de façons qu'il serait impossible de les dénombrer toutes, et surtout de les préciser ; il y a des rêves qui durent toute la vie et ne deviennent jamais une réalité...

Rêves imprécis, n'évoquant nul visage en particulier mais qui essaient de matérialiser la pensée tout en restant à la poursuite d'un idéal jamais atteint ; rêves qui sont faits d'un souvenir que l'on croyait pourtant effacé, ou bien d'une vision fugitive dont on garde jalousement au cœur la luminosité ; rêves d'un jour, issus d'une douleur ou bien d'une joie, et qui reviennent périodiquement assiéger notre âme ; rêves inutiles, et dans lesquels on se complaît quand même...

Rêver d'amour c'est aimer, comme aimer c'est rêver. Plaignons ceux qui ne savent rêver ni à l'amour, ni de l'amour.

EN TEMPS DE GUERRE—SERVEZ DE LA SOUPE AUX LÉGUMES CAMPBELL'S!

RECHERCHEZ L'ÉTIQUETTE ROUGE-ET-BLANC

Les éléments nutritifs des légumes potagers sélectionnés se trouvent dans cette bonne soupe canadienne.

Les gens travaillent plus dur, plus vite, plus longtemps—il leur faut donc des repas qui leur fournissent réellement de l'énergie. La maman—qui est aussi très affairée—a de plus en plus recours à la soupe aux Légumes Campbell's qui est facile à préparer.

Des assiettes de cette soupe copieuse, nourrissante et bien chaude sont *tout à fait ce qu'il faut* quand le froid d'hiver fait accourir toute la famille autour de la table pour se réchauffer. Tout le monde l'aimera—et la maman recevra des compliments pour sa cuisine de temps de guerre.

Dans la Soupe aux Légumes Campbell's si populaire, il y a de bons légumes potagers—du blé d'Inde doré et tendre, des pois sélectionnés, des tomates rouges et mûres, du céleri, des carottes et beaucoup d'autres. Dans les cuisines Campbell, ces légumes chargés de vitamines sont habilement mélangés avec un riche bouillon de boeuf que l'on a fait mijoter doucement pour qu'il soit plus savoureux . . . plus nourrissant. Beaucoup de mères disent que la Soupe aux Légumes Campbell's est presque un repas à elle seule. Et il faut presque moins de temps pour la préparer qu'il n'en faut pour dire "Qu'allons-nous avoir pour souper?"

De plus en plus de repas de temps de guerre commencent par une Soupe aux Légumes Campbell's. Pourquoi ne pas en inscrire sur votre liste d'emplettes?

Il faut en consommer,
C'est un fait péremptoire.
Mangeons-en sans tarder,
Et gagnons la Victoire!

PRÉPARÉE PAR CAMPBELL'S DANS SES CUISINES CANADIENNES MODERNES

CONSEILS AUX SKIEURS

Photo C. P. R.

PORTER toujours le poids du corps en avant. Les débutants ont, par crainte, tendance à se laisser aller en arrière et c'est la cause de la majorité des chutes. Menton, genoux, orteils doivent se trouver sur le même plan vertical, les mains un peu écartées en avant des genoux et tenant, étendus latéralement, les bâtons qui rasent la neige et assurent l'équilibre. Méfiez-vous de ces bâtons ; ils sont souvent, par suite de négligence, la cause d'accidents aussi stupides que dangereux dans les chutes. Les talons doivent, sauf dans certains cas, rester constamment collés aux skis.

La marche c'est l'A.B.C. du ski. Il faut commencer par là, malgré le désir de chacun de tenter dès le début des descentes en bas desquelles, si faciles semblent-elles, vous arriverez bien certainement après vos skis. C'est un commencement sans doute fastidieux, mais vite appris pour quiconque a le désir de s'y mettre sérieusement. Comme dans la marche normale, ski et bâton opposés se conjuguent ; le poids du corps reposant toujours sur le ski avancé. Le bâton, piqué à hauteur du pied avancé, est poussé jusqu'à bout de bras. On déplace alors le poids du corps sur l'autre ski qui, déchargé, a été avancé, et l'on recommence la manœuvre inverse. Se souvenir que le poids du corps doit toujours reposer sur le ski avancé. Le corps acquiert par ses mouvements de déplacement un balancement harmonieux lorsque l'exercice est exécuté avec souplesse. Maintenir constamment les skis parallèles, ce qui est une règle capitale pour avancer correctement sans risque de chute. Pour débuter on ira lentement en poussant fortement sur le bâton.

Le demi-tour sur place : Il n'est pas tout d'aller vite et loin, faut-il encore pouvoir revenir, et tout débutant reste fort embarrassé lorsqu'il doit, skis aux pieds, effectuer un demi-tour. Cela, de loin, semble fort simple, et pourtant... Levez d'abord un ski et piquez-en le talon dans la neige, puis reposez-le parallèlement à l'autre mais en opposant spatules et talons de chacun, les deux pieds à la même hauteur, largement ouverts. Ramenez ensuite le second ski à côté du premier. Vous arriverez très vite à ne point emmêler vos skis.

Le saut tournant sur place : Il est beaucoup plus sportif que le précédent et aussi plus rapide, mais il nécessite un certain entraînement physique, une détente et un sang-froid qui démontrent, dès ce premier exercice pourtant anodin, toute la valeur du ski en tant que véritable sport. Piquez le bâton opposé au côté où vous désirez tourner, près de la spatule du ski correspondnt. L'autre bâton, au contraire, contre le talon de l'autre ski. Fléchir sur les jambes et, prenant appui sur les bâtons, sauter aussi haut que possible en pliant les jambes tout en exécutant un mouvement de rotation d'autant plus vif que l'on veut évoluer davantage. Retomber jambes fléchies et skis parallèles. C'est un merveilleux exercice d'amaigrissement que vous pouvez d'ailleurs en d'autre saison pratiquer sur le sable ou le gazon.

L'arrêt: Supposeriez-vous qu'il soit si difficile de s'arrêter autrement qu'en se laissant choir, surtout en arrière, ce qui soulève la réprobation de tous les vrais skieurs ? Et cependant, lorsque grisé par une superbe descente, vous aurez la désagréable surprise d'apercevoir subitement une muraille de sapins, aucune science au monde, autre que la connaissance des arrêts, ne saurait empêcher vos skis d'ouvrir aux troncs leurs bras accueillants. L'arrêt peut être précédé d'un freinage. Le plus simple est le chasse-neige qui, de plus, peut aisément se transformer en arrêt. Les skis étant parallèles, et légèrement écartés, le centre de gravité tombant au milieu d'eux, écarter vivement l'arrière des skis en poussant les talons, les spatules venant à converger. Dans cette position l'arrêt est alors facile en avançant rapidement un ski à l'angle droit devant l'autre que l'on déporte en même temps de façon à former un T. Cet arrêt ne peut être utilisé qu'en marche relativement lente sinon la chute est fréquente et parfois désagréable. Des arrêts beaucoup plus nets et spectaculaires sont du domaine des skieurs entraînés et ne serait-ce que le désir d'en arriver là que les débuts du novice devraient être très sérieusement faits pour acquérir rapidement et sans mauvaises habitudes la liberté d'allure nécessaire.

Les montées : Il est plusieurs façons de s'y prendre, soit que la pente est forte, la neige dure, ou plus simplement votre courage... limité : 1° En ciseaux : poser simplement les skis très ouverts, l'un après l'autre, sans croiser les talons, sinon ce serait la chute stupide et tout à recommencer. Pour bien me faire comprendre je ferai appel à la démarche bien connue de « Charlot ». 2° en escalier : les skis sont posés parallèlement en travers de la pente. Piquer très haut le bâton supérieur en soulevant le ski correspondant, que l'on repose horizontalement. Ramener ensuite le second ski près du premier et ainsi de suite. C'est assez fastidieux sans doute, long aussi, mais vous pouvez plus aisément vous reposer quand il vous convient, en position normale. Veillez surtout à ce que vos skis soient toujours bien posés en travers de la pente, sans cela ce serait la glissade. 3° En biais : on monte en marche ordinaire, de là l'intérêt à bien la connaître, mais en faisant porter les skis sur les « carres » des spatules, côté « montée ». Si l'espace restreint ne permet pas d'accéder au sommet d'une seule fois, on tourne sur place et l'on continue en « louvoyant » ainsi jusqu'au but. 4° Directe : elle nécessite une pente modérée et surtout un bon entraînement des muscles. C'est la marche ordinaire mais face à la pente et dans laquelle le ski avancé n'est chargé du poids du corps que lorsque le ski est en place. Les bâtons ne servent plus à pousser le corps mais à le hisser du ski inférieur sur l'avancé. Si l'on glisse, et c'est fréquent, soulever un peu le talon du ski et le frapper légèrement pour l'enfoncer au lieu de le poser.

Les descentes : Le rêve de tout skieur que la haute montagne n'a pas encore tenté... Quelle joie de se voir au sommet d'une crête neigeuse devant laquelle se déroule un immense tapis blanc, immaculé et sans horizon dangereux ! On se laisse glisser, grisé de vitesse, sans heurts mollement... on ne voudrait plus avoir à s'arrêter. Hélas ! souvent ce bonheur est troublé... trop de confiance et voilà l'équilibre rompu: un ski qui se détache, un bâton perdu, que sais-je encore ? Il est deux façons principales de descendre : 1° Debout : les skis parallèles, rapprochés, l'un avancé, tout le poids du corps sur le ski postérieur, les bâtons soulevés et traînés derrière soi, à raser la neige, les mains basses. 2° Accroupi : même position des skis, mais les cuisses horizontales, le buste très plié en avant, le pied avancé reposant bien à plat, l'autre fléchi sur les orteils et le corps assis sur le talon. Le ski postérieur chargé de tout le poids du corps, les bras collés au corps, mains très basses, bâtons traînants. Il est encore d'autres positions que vous apprendrez au fur et à mesure et qui entrent dans la catégorie des descentes à changement de direction.

Les chutes : Sans constituer un exercice recommandé elles font cependant partie intégrante de la pratique du ski et demandent elles aussi, si bizarre que cela puisse paraître, un entraînement. Il faut avant tout savoir tomber. La chute des débutants provient souvent d'un manque de souplesse qui brise l'équilibre et déplace le centre de gravité du corps. Il ne faut jamais avoir peur en skis et s'habituer à toujours franchir l'obstacle qui se présentera quel qu'il soit et quelle que soit la façon dont il sera franchi. La fois suivante vous le passerez correctement et vous vous habituerez ainsi à avoir le sang-froid nécessaire pour aborder des obstacles imprévus et parfois importants. Evitez surtout de tomber en arrière, c'est un signe de peur et honteux pour un skieur. Les skieurs entraînés tombent rarement. Il faut toujours tomber en souplesse, sans raideur, en conservant toujours les bâtons éloignés de soi pour éviter qu'ils ne blessent. Il faut en tombant en avant « se mettre en boule », plier et serrer les jambes et se laisser rouler avec les skis. Sur une pente, au contraire, maintenir les skis en dessous de soi et s'aplatir contre la neige pour éviter de rouler en essayant immédiatement d'enfoncer la pointe des bâtons dans la neige.

SES QUATRE VOLONTES

(Suite de la page 13)

fait les comprendre, qu'elles échappent à son contrôle et que leur charme, d'essences pourtant si différentes, s'enrichit peu à peu des mêmes mille et un mystères d'une féminité qui s'affirme . . .

— Je n'ai certes pas fini d'en voir! se dit-il, aux heures de méditation. Soyons prêt à tout . . .

Cela n'empêche d'ailleurs qu'il éprouve une joie profonde et pure à se retrouver parmi ses sœurs, qu'il aime plus que tout au monde et pour qui il donnerait jusqu'à sa dernière chance de bonheur personnel . . . Des larmes dans les yeux de Za, une bouderie de Lou, un baiser de Jackie et un regard de Meg l'ont toujours trouvé sans défense . . .

Persuadé de « dresser » les jeunes filles, il n'a jamais fait que leur quatre volontés.

•

En tout état de cause, pour les vacances de cette année, Gérard a pris ses premières dispositions avec ordre et méthode : Jackie a dû rentrer de sa province dans la matinée; Mme Brun, une amie de confiance, ramènera Lou et Za dans l'après-midi et Meg, qui a été faire un stage à Londres sera là demain soir, au rapide de 17 h. 40.

C'est rationnel et net.

Tout devrait, logiquement, fonctionner sans accroc.

Or, il est avéré que ni Meg, ni Jackie, ni Lou, ni Za, n'ont sur la logique les mêmes conceptions que leur docteur de frère.

Lorsque, après avoir laissé Souzay à la *Coupole*, Gérard Studac rentra chez lui, Jackie n'était pas encore arrivée ; un télégramme l'informait poliment qu'ayant l'occasion de rentrer par la route avec les parents d'une camarade, elle n'atteindrait Paris que dans la soirée du lendemain. Par contre, Lou et Za n'avaient pas cru devoir attendre Mme Brun pour prendre leur train et Meg était rentrée par avion . . .

De plus — c'est à devenir fou ! — Lou s'était permis de se faire couper les cheveux sans autorisation préalable et Meg s'était à demi engagée à rejoindre ses amis de Londres à Juan-les-Pins, dans le courant du mois d'août . . .

— Eh bien, ça promet, cette année! soupira le pauvre garçon . . .

CHAPITRE III

Lou et Za se virent d'abord vertement admonestées, ce qui laissa la première dans un état d'indifférence voisin du mépris et provoqua, chez la seconde, une inextinguible crise de rire . . .

Beg, à son tour, fut prise à partie. C'était plus grave :

— Je m'étonne fort, et je regrette, Meg, lui dit Gérard, que tu aies cru devoir accepter cette invitation . . .

— Mais, Géro, riposta la jeune fille, sincèrement étonnée, ce sont des gens très bien. Ils doivent, au reste, traverser Paris la semaine prochaine et je te les présenterai . . .

— Dieu m'en préserve ! . . . Ils ont un fils, naturellement ?

Meg arqua ingénuement les sourcils :

— Non, une fille, Nelly . . . Pourquoi ?

— Ce serait la seule excuse. Et encore, singulièrement aggravante ! Aussi bien es-tu libre de disposer de toi comme tu l'entends. Tu es majeure. Je ne te fais là qu'une observation de principe.

— Ne te mets pas en colère, Géro: ça abrège la vie. Tu sais bien que je ne vais pas m'en aller toute seule, passer mes vacances à Juan ! J'imaginais que, Za ayant mal supporté l'air de l'Océan l'été dernier, tu n'avais pas l'intention d'y retourner cette année. Alors, aller là ou ailleurs . . .

— Pas du tout ! protesta le jeune homme. J'ai précisément rayé la Côte d'Azur de mon programme. Elle est balisée par un monôme de camarades de la Faculté dont je tiens à protéger « les petites ». Ils ont tous des voitures et la Corniche d'Or est trop étroite pour qu'on ne s'y croise pas un jour ou l'autre . . .

Meg hocha la tête, narquoise . . .

— Je te répète que tu es libre, reprit-il.

— Ne dis pas de sottises, va. Nous ferons ce que tu voudras . . . et tu ne sais que trop. Nous sommes tes esclaves . . .

— Peuh ! Ça débute bien.

La jeune fille étouffa un sourire :

— Ecoute, mon Géro, dit-elle. Si j'étais si méchante que tu sembles le penser, je te laisserais partir seul avec les trois petites : au bout de huit jours, elles te feraient devenir chèvre !

— Ah oui ?

— Je les connais mieux que toi, mon pauvre ami. J'ai idée qu'elles vont être très diables ; il y a des années comme ça, tu sais, comme il y a des années à fruits, à moustiques ou à diphtérie . . . Or, tu as assez fait pour nous, mon bon Géro, tu nous as assez sacrifié de ta liberté, pour que nous te laissions un peu de repos, à ton tour . . .

Géro considéra Meg avec une certaine inquiétude : tant de soudaine sagesse et de sollicitude lui parurent équivoques. Il fronça les sourcils :

— Toi . . . tu vas me demander une énormité ?

Elle rit :

— Pas le moins du monde. Je parle très sérieusement, je t'affirme. Il est naturel que je songe à te relayer, maintenant que je n'ai plus rien à faire . . . Tu pourrais même garder Lou et Za à la maison, cet hiver. Elles iraient au lycée. Je m'en chargerais . . .

Un voile, tout à coup, se déchira devant le jeune homme. Sa sœur lui apparut sous un jour nouveau. Elle était devant lui, grande, fine et très belle, avec une gravité insoupçonnée dans le regard, une espèce d'autorité qu'il ne lui connaissait pas . . .

— Rien à faire ! fit-il, pourtant sceptique . . . Mais tu vas grouper des amies, des relations, t'organiser une existence. Il est déjà convenu que Jackie reste au bercail à la rentrée: elle suffira amplement à t'encombrer et partager tes secrets de jeune fille.

Meg se rapprocha, affectueuse :

— Que veux-tu dire ? . . . Je n'ai pas de secrets pour toi.

Tu en auras bien un jour. C'est normal . . .

Elle sourit :

— Pas pour toi, répéta-t-elle . . .

Touché, il la prit aux épaules et l'attira contre lui :

— Meg chérie, murmura-t-il . . . Te voici bien gentille, soudain . . .

— Ne dis pas cela, Géro. Ne me traite plus en petite fille. Fais-moi un peu confiance, veux-tu ? . . . Tu n'a pas de meilleur ami que moi. Je voudrais que tu le comprennes . . . Je serais si heureuse . . .

"Moi, dans un concours de beauté? Allons, ne faites pas les sottes, dis-je!"

Mais la belle "Miss travailleuse de guerre", Dorothy Linham, fut enfin persuadée. Elle prit part au concours ...et le gagna. Voici comment!

"Jamais je n'aurais songé à prendre part à un concours de beauté . . . mais les jeunes filles de l'atelier m'y poussaient. Je m'en moquais bien: Écoutez un peu, leur dis-je, qui songerait à m'accorder un second regard depuis que je n'ai plus de temps à perdre et que tout mon stratagème de beauté se limite au savon et à l'eau? J'ai d'ailleurs un autre concours ici, à mon banc d'inspection . . . il s'agit de battre l'Axe!

Mais mes compagnes insistaient tellement que pour avoir la paix, je pris part au concours. Le résultat me renversa. Moi—Miss travailleuse de guerre—je n'en reviens pas!

Il faut donc croire que ma routine fondamentale de beauté n'est pas si mal. Et j'y tiens maintenant plus que jamais. C'est l'affaire de deux minutes, deux fois par jour. Je me tapote le visage, le cou et les épaules avec la mousse crémeuse du Palmolive—je me rince à l'eau, chaude puis froide . . . et c'est tout! Franchement, j'ai la peau douce comme de la soie. Je dois certainement une grande dette de reconnaissance à ce mélange d'huile d'olive et de palme du Palmolive, car si sensible que soit ma peau, je n'éprouve jamais la moindre irritation.

Inutile de dire que pour mon bain c'est toujours ce nouveau Palmolive amélioré! Quel soulagement après une dure journée de travail que la caresse de sa mousse soulageante qui débarrasse la peau de ses impuretés pour la laisser fraîche et ravigotée! Et m-m-m-m, ce que j'aime le parfum Palmolive—si subtil . . . exquis."

MAINTENANT PLUS QUE JAMAIS JE COMPTE SUR LE *Palmolive* POUR ME GARDER BELLE—POUR LUI!

— Vraiment ?

— Mais oui. Tu ne m'as jamais tenu au courant de tes études. Je n'ai jamais rien su de tes efforts, de tes soucis . . . J'en ai parfois souffert, tu sais, quand je te voyais fatigué, ennuyé . . .

Durant qu'elle parlait, la tête appuyée au creux de son épaule, Gérard se sentait envahi d'un irrépressible émoi. Il venait de découvrir sa sœur. Une infinie douceur le baignait, avec une sensation nouvelle de sécurité, de confiance et d'harmonie . . .

— Je sais bien que ça n'a pas toujours été gai pour toi, ce rôle de tuteur, poursuivait Meg. Mais tu as été si bon, si patient, si attentif à nos moindres petites joies . . . Je n'avais pas pensé te dire cela aujourd'hui, Gérard. Pourtant, vois-tu, cela me semble bon. Je voudrais que tu comprennes bien . . .

— Je comprends, Meg, je comprends . . . Je pourrais te répondre que je n'ai fait que mon devoir d'aîné. Mais non. Je n'y ai pas pensé un seul instant, depuis cinq ans. Je vous ai aimées toutes les quatre, comme je vous aime encore. Et vous ne me devez rien, puisque vous m'aimez toutes les quatre . . .

Meg s'est dégagée. Elle sourit, gênée . . .

— Maintenant, te voici docteur, Géro . . . Sans doute vas-tu songer à t'installer ?

— Peut-être . . .

— Te marier ?

— Il sursauta, avec une terreur feinte :

— Me marier. Tu trouves que je n'ai pas assez de vous autres dans ma vie et dans mon appartement, sans aller me chercher une cinquième « esclave » ? . . . C'est à vous de vous marier. A toi, Meg . . .

— Oh ! moi . . .

— Quoi, toi ? Tu ne veux pas te marier ?

La jeune fille remua les épaules et fit la moue, sans rougir.

— Plus tard . . .

— On dit ça . . . et puis . . . Au fait, reprit-il, tu as raison . . . Ne te presse pas. C'est grave, le mariage . . . Il faut bigrement s'aimer . . .

Il parlait lentement, d'une voix devenue sourde, le regard perdu dans le vague . . .

— A quoi penses-tu, Géro ?

— A rien.

— A qui, alors ?

Gérard tressaillit, reportant ses yeux sur les yeux de Meg :

— A personne. A qui veux-tu que je pense ? . . .

Il devait cependant mentir. Sa sœur en eut l'intuition. Elle regretta son étourderie et, plus encore, de voir son frère se dérober ainsi devant elle. Un silence plana, lourd de gêne réciproque . . .

Mais Lou et Za survinrent à propos pour dissiper le malaise du moment : elles avaient entrepris une partie de ping-pong dans le salon et Za réclamait en toute loyauté l'arbitrage de Gérard pour un coup douteux de sa sœur . . .

CHAPITRE IV

JACKIE arriva le lendemain, avec un léger retard sur l'horaire annoncé, toute joyeuse et enchantée de sa randonnée, comme si elle la devait à l'initiative de son aîné.

Ses souvenirs ? . . . Une coupe de fruits glacés comme elle pensait n'en avoir jamais savourés; des meringues et des religieuses qui étaient, ma chère, de pures « splendeurs » et une de ces tartes paysannes telle qu'on n'en verra jamais à Paris, même sous le règne de Maria à la cuisine . . .

— C'est bien simple, conclut-elle. Je me suis pesée : j'ai repris, en cinq heures d'auto, les deux cents grammes que j'avais perdus au bahut en deux mois ! . . .

C'est désolant, assurément. Mais peut-on être aussi gourmande que Jackie ? A dire le vrai, il est permis de sourire de ses alarmes. Elle est presque aussi grande que Meg et ses dix-huit ans élancés peuvent affronter encore pas mal de goûters fins sans qu'elle ait rien à craindre pour la courbe restée gracile de sa ligne... Mais peut-on être aussi coquette que Jackie ? . . .

Elle est blonde, comme Lou, mais d'un ton moins suave, beaucoup plus chaud, presque vénitien, et ses yeux, noirs comme de l'onyx, ont une étonnante mobilité qui suffirait à déceler sa malice native.

Jackie est à coup sûr la plus turbulente des quatre et la plus rebelle au « dressage » de Gérard. Quand il y a une sottise de commise ou une farce en train, on pense automatiquement à Jackie. Au lycée — où l'on parlera longtemps de la conspiration des lentilles et du rapt des clés de l'économe — sa réputation ne craint pas de concurrence et sa gloire reste entière dans sa vie privée des vacances . . .

Pour la forme, Gérard Studac lui alloua donc la part de reproches qui lui revenait dans la distribution générale, d'ailleurs sans parvenir à se faire prendre au sérieux :

— Alors, ceci dit, bifurqua-t-elle aussi, où va-t-on, cet été ? . . . Moi, il me faut des robes, des robes, des robes ! . . .

— Moi aussi

— Moi aussi

La question fit l'objet d'une discussion en séance plénière, au salon, dès après dîner. Pour éviter toutes veine digressions, Gérard sortit son calepin, sur lequel il avait pris soin de noter la retraite de ses indésirables camarades de la Faculté.

— Nous irons où vous voudrez, mes enfants, dit-il. Toutefois je vous demande d'éviter l'Atlantique qui réussit mal à Za . . . Ecartons également la Bretagne et la Côte d'Azur, Vichy, la Savoie et n'insistons pas pour la Norvège.

— Et au Groënland, on peut ? railla Jackie.

— On peut.

— Et les Buttes-Chaumont ? lança la petite Za.

— Ça peut, ma chérie . . .

La liste des restrictions déclancha un sursaut de révolte, émaillé de rires et de cris. On ne s'entendait plus.

— Un peu de silence, mesdemoiselles ! coupa Gérard. Ne parlez pas toutes à la fois !

— Ah non, Petata ! Non !

— Toi, Za, je t'ai déjà défendu de m'appeler Petata. C'était bon lorsque tu suçais tes pouces. A ton âge, c'est purement ridicule !

— Alors, ne nous appelle pas « mesdemoiselles », toi ! Tu comprends, nous en avons plein le dos des « un peu de silence, mesdemoiselles ! » Nous sommes en vacances. A nous la liberté !

Entamée dans ces conditions, la discussion promettait d'être orageuse. Meg s'abstint pourtant d'y prendre part. De son côté, Lou, après avoir un moment tenté de plaider la cause implaidable de Sainte-Maxime, parut se détacher totalement du résultat . . . Alors, tout à coup, Jackie se décida à baisser pavillon :

— Aussi bien, dit-elle à son frère, tu dois avoir ta petite idée de derrière la tête. La villa est peut-être même déjà louée ? . . . Où est-ce ?

Gérard ne put se défendre d'un sourire.

— Louée, non, expliqua-t-il. Néanmoins, un ami m'a signalé un charmant cottage rustique à Savenac, en Charente . . . Vaste jardin clos, coteaux aux courbes molles, plaines verdoyantes, rivière, forêt . . .

— . . . Et prix modérés. On le connaît ton « rustique » ! Il faut se réveiller avec les coqs et se coucher avec les poules. On fait sa toilette à la pompe et il faut se battre toute la journée avec une multitude de sales bestioles qui vous font des cloques comme ça . . .

— Pas du tout. C'est très confortable. Ça s'appelle la « Maison Bleue », avec eau courante, salle de bain, électricité . . . le tout à trente milles de Saintes !

— Ah ! soupira Lou, narquoise . . . Voir Saintes et mourir ! . . .

— Aller et retour, ça fait soixante milles ! calcula pratiquement la petite Za.

— Sans doute, mais . . .

— Mais quoi ?

— Meg vous réserve une surprise.

Le vent tourna instantanément :

— Une surprise ! . . . Oh ! Meg, ma bonne Meg ! . . . Vite, vite ! . . .

La jeune fille, calée entre les coussins du cosy, faillit chavirer sous l'élan de Jackie et de Za qui s'étaient précipitées contre elle. Lou daignait même manifester quelques curiosités . . .

— Eh ! bien voilà, dit Meg. Si vous êtes raisonnables, et si nous allons à Savenac, où nous ferons tout pour ne pas nous ennuyer, je vous prie de le croire ! . . . Moi, j'achète une voiture.

— Une voiture à âne ?

— Non, non. Une vraie. Une grand-sport.

Il y eut d'abord un instant de stupeur avouée. Puis ce fut une explosion de joie naïve, à laquelle Lou ne put rester tout à fait étrangère . . . Pensez donc : une grand-sport ! Une voiture avec un capot long comme d'ici là-bas ; de la vitesse, des virages, des randonnées lointaines, des auberges, de l'imprévu et des retours au clair de lune, sur les routes balayées par les projecteurs ! . . .

— Alors nous partons avec ? questionna Jackie, peu accoutumée de s'attarder aux faits acquis.

— Oh ! oh ! Pas tous ! intervint Gérard. Ce ne sera ni un autocar, ni une camionnette.

— Alors ?

— Alors, voici ce que je propose, reprit Meg : Joseph et Maria partiront devant, par le train, avec les bagages, afin de mettre la maison en état de nous recevoir. Moi je partirai deux jours plus tard, en voiture, avec . . .

— Moi !

— Moi !

— Chut ! . . . Toi, Jackie, je crois que tu as déjà pris ton tour ? . . . Quant à Za, je crains que cela ne la fatigue un peu . . . J'emmènerai donc Lou, si elle y consent ?

La blonde rêveuse, satisfaite de n'avoir rien sollicité, acquiesça d'un signe. Mais les deux autres protestèrent . . .

— Parfait ! fit Gérard faussement humilié. Je vois que personne ne veut plus voyager avec moi . . . Je prends note !

La cadette courut à lui :

— Mais si, Géro. Tu sais bien . . . Seulement . . .

— Allons, allons, petite fille ! Vous avez trois mois devant vous pour en profiter, de cette voiture . . . Et je vous apprendrai à conduire . . .

— Vrai ?

— Vrai.

Il n'était déjà plus question de critiquer ni Savenac, ni Saintes, ni la Maison Bleue. La grand-sport avait écrasé toutes les objections . . .

— En tout cas, réattaqua Jackie, il me faut des robes, des robes, des robes ! . . .

— Mais, voyons,, à la campagne, on ne s'habille pas, taquina Gérard. On reste comme ça . . .

Jackie haussa les épaules :

— Précisément. En cherchant bien, j'aurais peut-être de quoi m'habiller, mais je n'ai plus rien à me mettre pour « rester comme ça » . . .

•

Ce fut à quelques jours de là, comme il sortait d'un magazin, avec Lou, que Gérard Studac se trouva tout à coup face à face avec Souzay . . .

— Tu n'es donc pas parti ? s'étonna celui-ci.

— Tu sais bien que j'attends ton coup de téléphone !

L'étudiant sourit. Gérard savait qu'il s'obstinait à se dérober devant ses sœurs et la malice du hasard s'amusa.

— Laisse-moi, du moins, te présenter Lou, dit-il, s'effaçant devant la jeune fille qui le rejoignait. La plus blonde de mes quatre volontés . . . Robert Souzay, le meilleur de mes amis.

Souzay serra la petite main gantée qu'elle lui tendait.

— Je suis ravi, Mademoiselle, balbutia-t-il . . .

Le malheureux se sentit devenir gauche. Il savait les quatre sœurs de Gérard différemment jolies : il avait vu des photos. Il n'imaginait pourtant pas que Lou pût être, à elle seule, si séduisante et ne parvint pas à détacher aussi vite qu'il l'eût voulu son regard des yeux de la jeune fille, des yeux sombres, presque outre-mer, qui contrastaient curieusement avec sa blondeur intégrale et lumineuse . . .

— . . . Tout à fait ravi, répéta-t-il.

Gérard, qui voyait sa gêne, eut bien aimé l'embarrasser davantage — ou l'apprivoiser — en l'entraînant à la terrasse d'une brasserie voisine. Mais Lou était pressée, le moment mal choisi. Il se contenta de l'inviter de nouveau à déjeuner avant son prochain départ et d'essuyer de nouveau son refus. Ils prirent enfin congé, en riant tous les deux . . .

Puis, un peu plus loin :

— Quen penses-tu ? interrogea-t-il, s'adressant à sa sœur.

— De . . . quoi ? fit-elle, déjà distraite.

— De mon ami Souzay.

— Ah ! . . . Il s'appelle Souzay, ce monsieur ? . . . Mon Dieu . . . Tu tiens absoument à ce que j'en pense quelque chose ? . . .

Gérard sourit . . .

— Non, ma petite Lou, non . . .

Mais il pensa : « Si c'était Jackie, elle en serait pour le moins tombée amoureuse ! . . . »

CHAPITRE V

A LA VEILLE du départ des deux vieux serviteurs, quatre malles bourrées à bloc s'entassaient déjà dans le vestibule de l'appartement, lorsque Meg décida d'emporter un manteau de plus.

Gérard fit place au manteau.

Une heure plus tard, Jackie changeait brusquement d'idée et demandait à reprendre son sac bleu, qui devait être dans l'une ou l'autre des malles, et Lou découvrait soudain dans sa penderie tout un lot de robes qu'elle avait oubliées ! . . .

Quant à Za, qui se montrait de beaucoup la plus raisonnable, elle s'entêtait seulement à emmener Gustave, son poisson rouge, pour lui faire prendre des bains de rivière . . .

Bref, on dut s'asseoir à trois sur le dos de la malle-au-sac-bleu pour la fermer une fois pour toutes.

— Maintenant, c'est bien fini ! décréta Gérard. Qu'on ne me demande plus rien !

Les quatre jeunes filles se le tinrent pour dit. Toutefois, Joseph et Maria partis avec les bagages, le pauvre garçon constata encore la génération spontanée de plusieurs cartons « absolument indispensables ». On dut se résoudre à les entasser le surlendemain dans le spider de la voiture.

Le départ de Meg s'effectua pourtant sans autre accroc, sous les regards convergés des concierges et des commerçants de la petite rue tranquille. La grand-sport, carrossée vert d'eau et beige clair — pistache et vanille, précisa Jackie — étincelait orgueilleusement au soleil . . Jackie eût donné un savarin tout entier pour prendre la place de Lou en pareil équipage, ne fut-ce que jusqu'à Versailles . . .

La voiture disparue, Gérard respira d'aise et de détente.

« En voici toujours deux d'expédiées ! » pensa-t-il.

Restaient Jackie et Za, qu'il s'agissait de distraire jusqu'au lendemain matin. Il les emmena passer la journée en banlieue, sur les bords de la Marne, et les ramena tôt, afin de leur permettre de se reposer pour affronter les sept heures de train prévues. Or, à minuit passé, comme il songeait lui-même à dormir, il dut aller sournoisement couper le courant électrique et faire croire aux deux incorrigibles bavardes qu'une panne venait de survenir . . .

— Si tu crois que ça prend! cria Jackie, à travers la porte de sa chambre . . .

Les jeunes filles dormaient pourtant d'un sommeil d'enfant lorsque, un peu plus tard, Gérard vint en tapinois glisser sous leur lit un réveille-matin dans une assiette.

L'infernale machine explosa dès l'aube.

Jackie et Za, effarées, se dressèrent sur leur couche.

— Qu'est-ce que c'est ?

Affalée sur le tapis, Jackie découvrit bientôt le monstre et l'attira à elle. Ne parvenant pas à le faire taire, elle le balança, sans douceur, et l'assiette avec, dans la profondeur du couloir . . .

Za s'était retournée et déjà rendormie.

Il fallut la tirer par les jambes et la traîner sous la douche pour la ramener aux exigences du moment . . .

Gérard était prêt depuis longtemps, que Jackie rêvassait encore dans la baignoire, regrettant un tailleur resté dans l'une des malles. Trente minutes avant le départ du train, elle s'attablait de nouveau devant l'odorant chocolat préparé par la femme de ménage et croquait les derniers croissants beurrés laissés par Za, cependant que celle-ci faisait de suprêmes mamours à son poisson rouge et lui promettait des cartes, en noir et en couleurs . . .

En bref, le rapide de Bordeaux eût été virtuellement manqué, si Gérard n'avait eu soin de tromper ses sœurs sur l'horaire exacte. Le malheureux garçon ne reprit tout à fait sa sérénité que lorsqu'il se vit enfin installé dans son compartiment réservé, entre Jackie et Za . . .

— C'est fou ! se lamentait pourtant la cadette. J'ai horreur de ces départs précipités !

— Je ne sais même pas comment je suis habillée ! s'inquiétait Jackie... Et, zut ! . . . j'ai laissé mon poudrier sur le coin du piano ! . . .

•

La grand-sport, bien qu'en « rodage », et ne pouvant, de ce fait, donner toute sa puissance, avait gaillardement accompli son premier grand voyage.

Meg pilotait avec une sûreté remarquable et un trait de crayon bleu dessinait la route de Bordeaux sur la carte que Lou tenait d'ailleurs à l'envers.

Quoi qu'il en soit, les jeunes filles ne subirent aucun retard sur leurs prévisions. Un frugal repas, dont ne se fût certainement pas contenté Jackie au wagon-restaurant, les retint un moment à Châtellerault, puis elles reprirent, en musant d'abord, plus vite ensuite, leur course vers Poitiers, Divonne, Ruffec . . .

Savenac fut atteint dans la soirée, vers cinq heures, au sortir de Matha, quelque part au bord d'une rivière aux eaux couleur du ciel.

Un charmant petit village vieillot et sans orgueil, étendu au long de la berge, et que domine un clocher légèrement cintré. Ses maisons chapeautées de tuiles moussues sont groupées un peu au hasard, comme par sympathie, et une épaisse frondaison, descendue de la colline, lui fait comme un nid douillet qu'égaie le chant des oiseaux . . .

— Ce n'est certes pas ici que Za va s'énerver . . . et nous non plus ! observa Lou, un tantinet déçue.

— Sans doute, répartit Meg. Mais Gérard a besoin de se reposer. Il faut être raisonnable, pour une fois . . .

Ce disant, elle avisa un modeste dépôt d'essence et vint doucement se ranger au flanc d'une monstrueuse torpédo dans lequel prenait place un couple. Par-dessus bord, elle s'enquit du chemin à prendre pour gagner la « Maison Bleue », indiquée par Gérard . . .

L'homme était encore debout : grand, maigre et manifestement d'un certain âge. Il était vêtu avec une coquette négligence d'estivant désœuvré et cocassement coiffé d'un béret américain qui seyait assez mal à son genre de laideur, grave et distinguée. La femme, par contre, qui pouvait n'être qu'une jeune fille, parut à Meg fort jolie, sous la fine capeline qui mettait comme un loup d'ombre sur ses yeux noirs et doux...

— La Maison Bleue ? s'étonna l'inconnue. Vous allez à la Maison Bleue ? . . . Vous allez vous égarer Mademoiselle. Nous passons devant Voulez-vous nous suivre ?

— Volontiers. Déjà merci ! . . .

Les deux voitures, l'une suivant l'autre, longèrent un moment la berge et bifurquèrent sous un tunnel d'ombre fraîche que rayaient de minces colonnettes de soleil. Bientôt, la torpédo s'arrêta devant un épais mur de troènes, percé d'une porte de bois bleu qu'exhaussait un étroit perron.

— Vous voici arrivées, dit la jeune fille, se retournant vers Meg qui venait elle-même de stopper.

Les deux sœurs mirent pied à terre et se rapprochèrent de leurs guides pour les remercier. Ils échangèrent quelques courtoises banalités sur l'état des routes, puis :

— Vous installeriez-vous à la Maison Bleue pour tout l'été, Mademoiselle ? s'enquit l'homme, aimable.

— Mais oui, Monsieur . . . Ce pays me semble ravissant . . .

— Tout à fait ! Et si reposant ! . . .

L'inconnue fit pourtant la moue.

— Un peu trop reposant, peut-être, corrigea-t-elle malicieusement. Il est vrai qu'avec une voiture, on a la faculté de rayonner. Et la région est pleine de ressources . . .

Meg sourit et, prenant Lou aux épaules :

— Notre frère vient nous rejoindre demain avec nos deux autres sœurs, Mademoiselle, expliqua-t-elle. Et là où sont mes sœurs, ce n'est jamais tout à fait si calme qu'on s'imagine . . .

Dès les premiers mots, le visage de la jeune fille s'éclaira d'une joie naïve qu'elle ne parut pas chercher à dissimuler.

Pauvre amour . . . quand

LA MAUVAISE HALEINE ENTRE EN SCÈNE!

Ne prenez pas de chance ! Employez la Crème à Dents Colgate — le dentifrice qui purifie votre haleine tout en nettoyant vos dents !

LA CRÈME À DENTS COLGATE, voyez-vous, a une mousse active et *pénétrante* qui va dans les interstices cachés entre vos dents — aide à déloger les particules d'aliments en décomposition et à mettre fin aux odeurs de salive stagnante qui sont une *cause* commune de mauvaise haleine.

Et Colgate a un agent de polissage doux et inoffensif qui nettoie parfaitement l'émail des dents — qui leur redonne leur brillant éclat naturel ! Et puis Colgate a une délicieuse saveur piquante qui plaît aux enfants comme aux adultes.

ELLE PURIFIE L'HALEINE TOUT EN NETTOYANT LES DENTS

— Allons, dit-elle en riant. Je suis heureuse de savoir que vous serez en si joyeuse compagnie ! . . .

D'un geste gracieux, elle venait d'arracher sa capeline. De lourdes boucles brunes encadraient maintenant son fin visage aux traits réguliers et ses yeux parurent soudain plus grands et comme embués de tristesse. Meg la considéra avec une infinie sympathie. Elle faillit ingénuement se laisser aller à lui demander si elle n'avait aucune chance de la revoir . . .

— Je ne vous demande pas d'entrer, s'excusa-t-elle seulement. Je ne connais rien des aîtres . . .

— Je vous en prie ! protesta l'inconnue, comme à regret. Nous allons vous laisser visiter votre domaine que je sais fort plaisant . . . Peut-être aurons-nous, d'ailleurs, l'occasion de nous rencontrer à nouveau ? Nous allons être très voisins . . .

— Vraiment ?

— Mais oui. Des fenêtres de la Maison Bleue, vous apercevrez notre toit, un peu plus haut sur la droite...

— Le toit du « Château », précisa l'homme au béret américain.

— En effet. On appelle communément notre maison le « château », dans le pays . . . Ne vous moquez pas : nous n'y sommes pour rien !

La minute d'après commé ils allaient se séparer, l'homme au béret américain s'inclina devant Meg.

— Souffrez que je me présente à vous, Mademoiselle, dit-il galamment : Vicomte de Stany-Mareuil . . .

— Mon Dieu, c'est vrai ! s'écria sa jolie compagne. Moi, Mademoiselle, mes amies m'appellent Micheline . . .

Meg se nomma sur le même ton enjoué.

— Voici Lou, reprit-elle. J'aurai bientôt, je pense, le plaisir de vous présenter Jackie et Za, dans l'exercice de leur turbulence incurable . . .

Micheline retenait sa main prisonnière.

— Oh ! oui, très bientôt, n'est-ce pas ? insista-t-elle. N'hésitez pas à venir klaxonner à la grille dès que vous serez installées ! C'est promis ?

Dans le regard de la jeune fille, qui pourtant souriait, Meg crut surprendre comme une muette prière . . .

— C'est promis . . . Micheline, dit-elle.

CHAPITRE VI

LA MAISON BLEUE est nichée, avec plusieurs autres, un peu à l'écart de Savenac, sur la route de Froissy, au bord même de l'Antenne aux eaux placides.

Elle est d'un bleu sale, que souligne l'indigo plus frais des volets et des poutres apparentes, et coiffée de tuiles rouges. Une treille en T, qui ne promet guère que du raisin sec et des araignées, grimpe jusqu'au balcon de bois du premier étage. Un kiosque, rustique, meuble le jardin négligé qui surplombe la route et la rivière. C'est simple, mais reposant et non sans charme.

Des fenêtres des chambres on découvre les berges d'en face, des villas sans prétention, quelques masures, des vergers, l'ancienne carrière couronnée de minces peupliers dont le feuillage argenté se détache sur la chaude écharpe forestière des coll|nes et, un peu plus loin, tout un carrelage de prés verts et de vignes rousses qu'éclabousse le soleil radieux.

Derrière, au delà d'une vaste clairière ombrée de pins espacés, c'est le parc, pris sur le bois : un épais nuage de frondaisons aux essences diverses que fait bruisser la brise légère et qu'habite le constant gazouillis des oiseaux.

— Voilà, là-bas, les ardoises du Château, a expliqué Maria, déjà très renseignée. Dans la forêt, par là, il y a un Pont du Diable où qu'on se suicide, un étang, une tour carrée . . .

— Allons ! ça me semble très bien, déclara Gérard Studac, après avoir fait le tour du propriétaire. Qu'en pensent les enfants ?

Les enfants étaient résignées.

— Très bien, résuma laconiquement Jackie.

Une première discussion naquit pourtant au moment de la distribution des chambres. Meg voulait prendre Za avec elle, mais Lou s'avouait encore plus peureuse que Jackie et se refusait à partager ses angoisses des nuits d'orage. Le calme enfin rétabli, Gérard dut intervenir à nouveau pour la répartition des placards et des penderies . . .

Et lorsqu'on se disposa à passer à table pour dîner, les quatre jeunes filles étaient à peu près installées — mais leur frère avait encore toutes ses affaires en vrac sur son lit.

•

Meg et Lou ne tardèrent pas à se flatter de leurs nouvelles relations — et quelles relations !

— Les châtelains du pays, pas moins ! admirait Jackie.

Or, on apprit tout à coup que le vicomte Stany-Mareuil, qu'on tenait d'abord pour un oncle, un parent ou un invité du Château, était en vérité le fiancé quasi officiel de Micheline.

Il y eut alors un instant de stupeur autour de la table sur laquelle Joseph venait de servir les rafraîchissements. Mais comment douter ? L'information venait de Maria, qui la tenait de la marchande de volailles dont la fille était très liée avec la promise du frère d'un des gardes-chasse du château...

— Cela doit cacher quelque drame, déduisit Meg. Cet homme ridicule pourrait être le père de Micheline.

— Elle ne semble d'ailleurs pas très éprise ! observa Lou.

Za ouvrait des yeux grands comme ça.

— Ses parents l'obligent peut-être à épouser ce vieux monsieur, risqua-t-elle. Il doit être très riche . . .

— Et il est vicomte, ma *chouère !* minauda Jackie.

Gérard, qui n'avait jusque-là prêté qu'une attention distraite à la conversation, finit par froncer les sourcils.

— En tout état de cause, dit-il, vous m'obligeriez infiniment de ficher la paix à ces gens-là . .

— Mais Micheline est très gentille, Géro ! protesta Meg.

Le jeune homme haussa les épaules.

— Au fait, cela te regarde, reprit-il. Je te prie seulement de ne pas trop les attirer ici, ni, surtout, de te mêler de me présenter . . .

— Ça aura l'air malin . . .

— . . . M'est totalement indifférent : je n'ai personne à ménager ici. Je me repose. Tu dois bien te rendre compte que s'il vous est agréable de fréquenter cette petite, moi je ne tiens pas du tout à m'encombrer de ce vicomte d'opérette ! . . .

— Eh ! qui te parle de . . .

— Je connais ça ! C'est tous les ans la même chose : vous drainez la jeunesse et vous me laissez la garde des parents. Or, cette année, je suis bien décidé à sauvegarder mon indépendance !

Meg sourit. Les autres pouffèrent, sans aucune espèce de déférence pour leur aîné.

Mais Gérard ne plaisantait pas le moins du monde.

Il se refusa nettement à accompagner ses sœurs lors de leur première visite au Château et s'en fut, cet après-midi-là, tranquillement à la pêche. Le soir venu, il essuya avec sérénité le concert d'éloges que la douce Micheline avait inspiré à ses hôtes . . .

— Alors, c'est un ange ? conclut-il.

— Oh ! oui ! confirma la petite Za. Si tu la voyais ! . . .

— Et son vicomte ?

Un triple éclat de rire salua la question.

— On dirait Zizim, notre prof de match ! assura Za.

— Je n'en voudrais pas pour majordome ! s'écria Jackie : il me donnerait le cafard. Quand je l'ai vu arriver, raide comme un piquet, avec son fromage blanc sur le crâne, j'ai failli lui éclater de rire au nez ! . . .

— Il faut assurément du courage ! soupira Lou . . .

Gérard écoutait, amusé. Meg intervint à son tour.

— Nous le verrons assez peu, expliqua-t-elle, ces temps-ci du moins. Il va accompagner le père de Micheline à travers ses domaines en vue de prochaines coupes de bois . . . Note qu'il n'est pas si mal, reprit-elle, réprimant pourtant un sourire. Je le crois très susceptible de faire le bonheur d'une femme . . .

— Bah ! riposta Gérard, détaché. Elle sera peut-être plus heureuse ainsi ! Sait-on ?

— C'est égal ! Je préfère, pour ma part, courir ma chance dans une aventure plus . . . séduisante.

Gérard allumait une cigarette.

— Laisse donc, fit-il, doctoral. On ne va pas contre son destin. Ce qui est écrit est écrit : tout le reste est fumée . . .

Il ne croyait pas si bien dire.

CHAPITRE VII

UN MATIN, en effet, Gérard a réquisitionné la grand-sport pour « raison de service ». Il est allé faire une course à Saintes. Sensible au charme de la vieille cité, il s'est quelque peu attardé à flâner en ville. Une terrasse accueillante le retint un bon moment, et le souci de l'heure le pinça tout à coup, lui laissant juste le temps de passer par la pâtisserie que lui avait si chaudement recommandée Jackie.

Il rentrait donc, l'âme sereine, avec la satisfaction du devoir accompli. L'air était doux et parfumé de subtiles effluves, la route facile. Le moteur tournait rond, et le jeune homme se surprit à siffloter *Les Gars de la Marine* — quand, soudain, un peu avant Savenac, une énorme torpédo qui venait de surgir devant lui par voie transversale et dont il ne se défiait pas, bloqua net, sans signal préalable.

Il eut comme un choc dans la poitrine : instantanément l'Univers se réduisit pour lui à l'étroit passage resté libre entre la voiture immobilisée et la grille du pavillon d'en face, que fleurissaient de blancs bouquets de roses pompons . . .

N'obéissant qu'à une série de réflexes, il évita l'emboutissage qui semblait pourtant fatal, et se retrouva à cinquante mètres de là, entre deux platanes, barrant le trottoir de terre battue . . .

Furieux — on le serait à moins — il se retourna. La torpédo était occupée par une femme qui, effrayée, s'était cachée la figure derrière ses bras repliés pour ne pas voir l'accident.

Il sourit alors et, dégageant sa voiture, il vint la ranger tout contre l'autre.

Or, comme il venait de sauter sur le sol, il s'arrêta, figé de stupeur, cependant que l'imprudente inconnue — qui n'était autre que Micheline — le regardait elle-même avec une indicible stupéfation . . .

— Quoi, balbutia-t-il, Michèle ? Toi . . . Vous, toi ?

— Gérard ! . . .

D'un bond, la jeune fille fut contre lui. Il la reçut dans ses bras avides qui l'enserrèrent longuement. Puis il dénoua son étreinte et la dévisagea de nouveau avec une joie mêlée d'extase . . .

— C'est inouï, dit-il. Nous retrouver ainsi, tout à coup . . .

— Micheline était manifestement trop émue pour lui répondre. Elle le regardait, de ses grands yeux noirs que magnifiait une expression d'ingénu ravissement, Mais lui se ressaisit. D'un geste preste il s'empara de sa main gauche et arracha son gant de cuir : l'annulaire était nu. Il rit.

— Je vous demande pardon, fit-il, confus.

Cela suffit cependant à ramener la jeune fille à la réalité. Elle s'est brusquement dégagée. Sa joie de tout à l'heure a fait place à une soudaine angoisse et elle rougit. Dans le même instant, elle remarquait la grand-sport . . .

Elle tressaillit.

— Gérard, jeta-t-elle précipitamment. C'est vous qui . . . Meg, Jackie ? . . .

Un éclair :

Ils restèrent face à face, anéantis, incertains du mot à prononcer, du geste à faire. Une même et tumultueuse bouffée de pensées les assaillit, avec les images brouillées des quatre sœurs de Gérard et celle du vicomte, puis d'autres, des souvenirs . . .

Il y a six ans, Gérard Studac a rencontré Michèle Denoyer, un soir d'automne, dans les jardins du Luxembourg. Un camarade commun les a présentés : elle avait dix-sept ans, lui a peine vingt. Ils se sont revus. Ils se sont aimés . . . Oh ! rien. A cet âge, l'amour vrai est parfois timide et se cristallise lentement. Mais ils étaient déjà si sûrs l'un de l'autre. Un regard, un sourire, un pressement de doigts valaient des serments . . . Demain, après-demain, viendraient les aveux . . .

Hélas ! le lendemain, ce fut la catastrophe de Vitoria : Gérard tout à coup orphelin, avec la responsabilité de quatre filles à finir d'élever.

Lorsqu'il dit à Michèle combien il l'aimait, ce fut en même temps pour lui rendre sa liberté. Il devait, en effet, sacrifier son bonheur propre à celui de ses sœurs qui n'avaient plus que lui au monde. Michèle comprit et se résigna, la mort dans l'âme : leur premier baiser, mouillé de larmes amères, fut le dernier . . .

. . . Cinq ans . . . Leurs cœurs se souviennent. Et maintenant . . .

Ils ne trouvaient plus rien à se dire. Le destin qui venait de les jeter l'un contre l'autre — et presque de mêler leur sang — les séparait aussitôt, avec la même brutalité.

Malhabile à discerner le vrai sens du moment, Gérard se raidit dans une attitude dont le ridicule ne lui échappa tout à fait . . .

— J'aurais dû me douter, articula-t-il . . .

— Comment prévoir ? . . .

— Mais, pourquoi « Micheline » et plus Michèle ?

La jeune fille rougit.

— Micheline est mon nom, mon vrai nom.

— Ah !

D'une camionnette qui passait, un homme remarqua les deux luxeuses voitures face à face. Il crut à un accident et s'enquit. Gérard le rassura mais recouvra du même coup un peu de sang-froid.

— Vous êtes en panne ? reprit-il.

— Je crois . . . Je ne sais pas. Ça a fait toc toc, là-dedans . . .

Il souleva alors résolument le capot du torpédo et fit mine d'ausculter le moteur. Il n'avait nulle envie de le remettre en route.

— Je ne vois rien, assura-t-il. Le plus sage serait peut-être que je vous remorque jusqu'au garage de Savenac ? Vous voulez bien ?

Elle le regardait aller et venir, étonnée, déçue.

Elle eut un geste vague.

— Alors, allons-y ! fit-il, décidé.

Il s'installa au volant de la grand-sport et opéra la manœuvre nécessaire. Une fois la corde nouée, comme Micheline allait prendre place dans la torpédo, il la retint par le bras.

— Qu'allons-nous faire ? questionna-t-il.

— Le sais-je ?

— Nous reverrons-nous ?

— Pourquoi pas ?

Il ricana :

— C'est juste. Pourquoi pas . . . mes sœurs ?

La jeune fille parut hésiter. Son regard s'attacha un instant, las et doux, au regard de Gérard.

— Vous ne parlerez pas, dit-elle enfin . . .

Il respira, tout à coup libéré d'une partie de l'angoisse qui le possédait. D'un élan spontané, il porta la main restée nue de la jeune fille à ses lèvres. Elle le laissa faire et sourit, avec une même sensation de soulagement, de détente.

— Allez ! fit-elle, presque enjouée.

Une heure plus tard ils rentraient, épaule contre épaule, dans le grand-sport. Or, avant qu'ils n'atteignent le coin de la Maison Bleue, ils reconnurent les silhouettes de Jackie et de la petite Za, encore en pyjama, qui s'agitaient sur la crête du mur, en bordure de la route.

— Attention, Gérard, souffla Micheline. Je vous supplie !

— N'ayez crainte.

Le jeune homme stoppa dans le virage, pour répondre aux cris de Jackie déchaînée.

— C'est ce que tu appelles aller faire des courses ? raillait-elle. Tu nous prends la voiture pour promener Micheline ?

Meg et Lou, alertées, surgirent à leur tour.

— Tiens, tiens ! observa l'aînée . . .

La minute d'après ils étaient tous réunis dans le jardin, avec des airs de se préparer à fêter l'événement.

— Enfin, vous expliquerez-vous, cachottiers que vous êtes ! insista Jackie, très excitée . . .

— Ma foi, c'est simple, cafouillait Micheline . . .

— Très simple ! enchaîna Gérard.

— J'ai une panne.

— Je passe et vois Mademoiselle en détresse.

— Monsieur s'offre galamment à me tirer d'embarras.

— Mademoiselle accepte de bonne grâce.

— Quand je reconnais soudain votre voiture ! . . .

— . . . Et voilà ! brusqua Gérard . . .

— C'est fort bien dit, taquina encore l'incorrigible Jackie. Mais pas très clair . . .

— Enfin trancha Meg, voici maintenant la famille au complet . . . Au fait, Géro, reprit-elle : que penses-tu de notre jolie petite Micheline ?

Géro se sentit rougir comme un collégien. Sa joie irraisonnée du moment l'emporta pourtant sur la prudence.

— Je pense, dit-il, je pense que j'ai souvent maudit le Ciel de m'avoir donné quatre sœurs à la fois, mais . . . Mademoiselle me ferait regretter de n'en avoir pas cinq . . .

— Bravo !

— Charmant !

— Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont dites ! . . .

— Mais, mon pauvre Géro, appuya Jackie, cruelle sans le savoir, qu'aurais-tu fait, je te le demande, que ferais-tu, si tu ne nous avais pas ? . . .

— Ce que j'aurais fait ?

Il hésita. Son cœur avait accusé le coup et battait à traits lents. Ses idées se brouillaient . . .

— Ce que je ferais ? . . . reprit-il . . .

— Vous vous ennuieriez terriblement, Monsieur, n'est-ce pas ? intervint Micheline, charitable.

Et personne n'observa qu'elle était un peu pâle.

CHAPITRE VIII

CE N'EST qu'après le repas à l'heure que les hôtes de la Maison Bleue consacraient à une espèce de sieste — ou de trêve — que Gérard Studac, seul avec soi, réalisa la gravité du fait nouveau.

« Ce qui est écrit est écrit, avait-il déclaré à Meg. Tout le reste est fumée . . . » La fumée dissipée, que restait-il du caprice du hasard qui venait de le remettre en présence de Michèle ? . . .

Car il aime toujours Michèle.

Il n'a jamais cessé de l'aimer, même après que l'oubli parut avoir neigé sur son cœur . . . Son âme trois fois en deuil a pu quitter le voile, le temps a pu cicatricer ses blessures : jamais le souvenir de la petite Micheline, rencontrée un soir d'automne au Luxembourg, ne s'est effacé de sa mémoire fidèle . . .

Que de fois il a pensé à elle ! Que de fois il a revu en songe son pauvre petit visage bouleversé du matin où il lui dit adieu . . . C'était un matin de mai, un de ces matins que choisit le printemps pour faire soudain les feuilles plus vertes, plus douce la brise et plus chaud le soleil guilleret. Un jour où tout semblait respirer et chanter la joie de vivre et d'aimer . . . Mais il était vêtu de noir et il avait le cœur broyé. La veille, les allées du cimetière où il avait conduit ses parents connaissaient aussi cette coquetterie saisonnière. Son affreux chagrin d'orphelin lui a donné le courage nécessaire pour repousser la jolie petite Michèle qui lui apportait le naïf réconfort d'un amour neuf.

Il avait alors vingt ans ; elle, dix-sept. Des enfants.

Mais non. Il aimait avec, déjà, la gravité d'une tendresse déférente et sans scories. A cet âge, on se pique volontiers de scepticisme et il apparaît qu'on verra constamment le monde évoluer du même œil narquois. Or Michèle fut pour lui comme un être d'exception, en marge des autres femmes qu'il approchait, différente et plus nette, plus pure. Dès le premier contact il avait eu la sensation d'une découverte et son souvenir le hanta avec douceur obsédante, qu'il ne se rappelait pas d'avoir jamais connue...

Ils se voyaient tous les soirs, ou presque, à la sortie des cours, flânaient dans le jardin ou au long des quais. Ils furent tout à coup très amis, sans transition, sans étapes. Une mutuelle confiance, née d'affinités intuitives, les laissa toujours simples et sans calculs. Un bonheur ingénu idéalisait leur juvénile insouciance. Ils s'aimaient . . . Mon Dieu qu'il l'aimait ! . . .

Il a pourtant eu la force de la repousser, de s'arracher d'elle, pour rester à Meg, pour ne pas manquer à Jackie, pour veiller sur Lou, pour cajoler la petite Za, qui pleuraient leurs parents . . .

Michèle l'a quitté sans haine. Aujourd'hui il ne regrette rien de son attitude d'alors . . .

Mais peut-on vraiment aimer deux fois ainsi ?

Le cœur ne garde-t-il pas toujours, comme un livre entre ses pages, la fleur de son premier amour ? . ..

Gérard Studac n'a pas oublié Michèle.

LEUR SOUVENIR RADIEUX
ces douces mains de femme

POUR LA PATRIE, les femmes exposent leurs mains aux durs travaux — mais les maintiennent douces et soignées. Et vous ne perdez pas des temps. Les soins quasi-professionnels à notre Lotion Jergens, qui n'est jamais collante.

Et quel plaisir — Jergens fournit à la peau 2 ingrédients choisis par maints docteurs pour rendre à toute peau rugueuse sa douceur. *Empêchez* la rugosité des mains et les gerçures ; vous le pouvez en employant toujours la Lotion Jergens.

En avion, l'hôtesse doit souvent servir 21 repas complets en quelques minutes ; ses mains sont dans l'eau à chaque instant et pourtant gardent leur douceur féminine.

Les mains de ménagère ont aussi besoin de protection. Ce travail constant "dans l'eau" dessèche la peau, détruit sa moiteur naturelle. Mais comptez sur Jergens.

Quel moyen sûr d'avoir de jolies mains soignées! Facile et rapide. La Lotion Jergens fournit à la peau une moiteur protectrice sans le désagrément de mains poisseuses.

ACHETEZ BONS ET TIMBRES DE GUERRE

(FABRICATION CANADIENNE)

Il vient de la retrouver, après cinq ans, aussi fraîche que naguère, dans le livre du destin rouvert à la page qu'ils avaient mouillée de leurs larmes. Il l'a bien reconnue, telle qu'il l'avait quittée, la veille semblait-il, à la grille du jardin du Luxembourg, se retournant vingt fois sur elle et vingt fois tenté de courir après elle.

Un même élan spontané les a jetés l'un contre l'autre. Il avait souvent imaginé qu'il en serait ainsi, s'il lui était donné de la rencontrer à nouveau dans la vie.

Et pourtant... Pourtant, ce n'est plus tout à fait la jeune fille qu'il a connue et continué d'aimer. Elle s'est instantanément ressaisie, comme au sortir d'un songe. Ce n'est pas Michèle : c'est Micheline. Micheline est une amie de Meg, de Jackie, de Lou, de Za. Micheline est fiancée au vicomte Stany-Mareuil...

Fiancée...

Qu'est-ce à dire ? Ce vicomte est un pantin, paraît-il. Elle ne l'aime pas d'amour. Alors ?

— Alors que faire ? Quel parti prendre ?...

Lui parler ? Tenter de la reconquérir, la reprendre ?... Hélas ! ne serait-ce pas exposer Meg au danger de renoncer un jour au bonheur qui lui est promis, comme il a dû se l'imposer lui-même ? Ses autres sœurs sont jeunes encore et ont besoin d'appui. Ce serait lâche... Feindre l'oubli, l'indifférence ?... Le pourrait-il? Hier, c'était supportable. L'âpre amertume du sacrifice consenti naguère, la séparation qui semblait sans espoir, l'ignorance totale du sort de Michèle, contribuaient à poétiser quelque peu le souvenir de son amour. Maintenant, non. Voir Micheline tous les jours, subir à nouveau le charme de sa présence, entendre sa voix, son rire... et étouffer son cœur ? Non. Ah ! non... il a déjà assez fait pour qu'on lui fasse grâce de ça...

Alors... Partir ? Bien sûr. Partir, encore... Fuir. Il expliquerait à Meg. Une histoire quelconque. Un mensonge... Il va s'en aller. Il va laisser Micheline à ses projets, à l'existence qu'elle s'est faite. Elle épousera son vicomte. Elle sera vraisemblablement riche... Pour lui, ce sera mieux. Elle sera comme morte, tout à fait...

Gérard sauta à bas du lit sur lequel il s'était étendu. D'un coup sec il repoussa les persiennes qu'il avait closes à demi sur le soleil du moment ; la lumière chaude l'enveloppa tout entier.

Il respira longuement, rasséréné par sa décision et la paix majestueuse de l'extérieur...

— C'est le plus sage, pensa-t-il. Un mauvais moment à passer. Puis, oublier, cette fois. Tout faire pour oublier. Ça se soigne...

Mais on frappait à la porte :

— Ouvrez !

C'était Meg, un papier à la main :

— Je te dérange ? dit-elle... Non ? On vient d'apporter un mot du château... Tiens. Les parents de Micheline nous demandent d'aller goûter avec eux tout à l'heure...

« Allons, bon ! » pensa Gérard. très calme :

— Parfait, accorda-t-il. Vous pouvez y aller.

— Comment, nous pouvons ?... Mais tu viens avec nous !

— Ah non !

— Mais...

— Mais non, Meg. J'ai promis à Joseph de l'emmener à la pêche cet après-midi. Je ne peux pas...

— Vous irez demain.

— Justement. Nous devons amorcer un coin que j'ai repéré ces jours-ci. Nous y retournerons demain matin dès l'aube...

Meg restait sidérée :

— C'est égal. Pour une fois... Entre Joseph et nous, tu pourrais...

— Je pourrais... quoi ? reprit le jeune homme nerveux. Joseph est un brave garçon et pour le moins aussi intéressant que le vicomte, j'imagine? Quant à vous, ça recommence! Je ne vous comprends pas. Vous êtes séparées les unes des autres toute l'année et vous ne savez pas vous suffire pendant les vacances ! C'est inouï !

— Tu dis des sottises, Géro. Nous avons rencontré Micheline tout à fait par hasard, tu le sais bien. Elle est si gentille, et elle s'ennuie tant, toute seule...

— Toute seule !... Elle est fiancée, je crois ?

— Justement.

— Justement quoi ? Qu'attend-elle pour aller roucouler sous la ramée ou faire du canot au clair de lune ?

Meg grimaça un faux ourire :

— Si tu voyais l'oiseau ! fit-elle... Ça ne doit pas être drôle.

— Ce n'est pas moi qui le lui ai choisi !

— Le pauvre... Si tu savais...

— Si je savais quoi ?

— Oh rien !... Je crois seulement qu'elle n'aime pas du tout cet homme...

— Alors, pourquoi ?

— Je lui ai promis le secret, mon petit Géro. Entre femmes...

Gérard réprima un geste d'impatience :

— Bon, bon. Garde... Aussi bien, ça ne m'intéresse pas du tout. Micheline non plus. Elle me déplaît souverainement cette petite, avec ses airs de mijaurée. Elle m'agace. Elle m'ennuie...

— Oh ! Oh ! Tu étais plus empressé, ce matin...

— Empressé, moi ? Je suis poli...

Meg le regardait un peu inquiète :

— Tu m'étonnes, Géro, reprit-elle, plus sérieuse. D'ordinaire, tu es plus heureux dans tes impressions. Cette fois tu es injuste, très...

— A ce point ?

— Micheline est une pauvre petite : personnellement, j'ai beaucoup d'affection pour elle. Je ne veux même plus rire de son pitoyable vicomte. A sa place je n'aurais certainement pas son courage...

Gérard tressaillit :

— Quel courage ? Parle, alors, au lieu de... Que sais-tu ?

— Je sais qu'elle est malheureuse, Géro. Elle m'a confié cela à demis mots, un soir de lassitude. C'est tout un drame... Ses parents ont été très riches. Ils ont possédé toute la région, ces bois, ces plaines et ces vignes qu'on peut mesurer d'ici. Maintenant, ils sont ruinés. Tout a été morcelé, vendu. Il ne leur reste plus guère que ce « château » qui croule d'hypothèques, quelques hectares de bois et un comptoir, au Maroc, je crois...

— Alors ? coupa Gérard, faisant un effort pour paraître indifférent.

— Alors, poursuivit la jeune fille, Stany-Mareuil, lui, est à la tête d'une importante société de messageries maritimes. Il est immensément riche et s'intéresserait volontiers au comptoir marocain. Mais il aime Micheline... tu saisis ?

— Pas encore. Lui, je le vois venir. Mais le père ?

— Attends. C'est ici où je t'invite à juger Micheline. Avant même qu'on l'y contraigne, et rien que pour sauver ses parents de l'inévitable débâcle, elle s'est résolue à se laisser épouser par cet homme.

Gérard fronçait les sourcils :

— Cornélien ! ricanait-t-il. Et le père est enchanté ?

— Le père n'a jamais écarté le vicomte. Pour le reste, il ferme les yeux. La mère soupire...

— Très pratique. Dans ces conditions, avec vous quatre, mes vieux jours seraient largement assurés !... Et Micheline est assez niaise pour...

— Moi je la trouve sublime.

— C'est-à-dire que c'est positivement idiot. Terriblement démodé. Aujourd'hui, on choisit du moins son complice !...

— Ne ris pas, Géro. Tu ne peux pas comprendre...

Il haussa les épaules. Cette histoire, qu'il avait pressentie, le laissait anéanti. Une infinie pitié dominait ses sentiments propres. Quoiqu'il lui en coutât, il eut voulu savoir Micheline heureuse. Ce mariage lui semblait maintenant, plus que jamais, une monstruosité. Peut-être même s'exagérait-elle les raisons de son sacrifice ? Et pourrait-elle, aurait-elle la force de supporter une telle épreuve ?... En tout état de cause, Gérard ne songeait déjà plus à partir. Sans bien en discerner le mobile, sa décision était prise : il resterait.

— Je reste ! dit-il à voix haute.

Meg s'y méprit. Elle lui sauta au cou et l'embrassa :

— Tu es gentil. Je savais bien...

Il la prit aux épaules et la regarda... Depuis quelque temps, l'idée qu'il se faisait de Meg a beaucoup évolué. Meg n'est vraiment plus une enfant. Elle a du bon sens, du jugement. Il a confiance en elle... Un brusque désir de lui parler, de tout lui avouer, lui monta du cœur aux lèvres. Son secret lui pesait trop, tout à coup. Il était trop seul, dans la foule des idées qui l'assaillaient avec violence. Il faiblit :

— Ecoute, Meg...

Mais le rire clair de Jackie fusa, quelque part dans le jardin, bientôt doublé de celui de Za. Tournant la tête, il vit passer Lou qui portait cérémonieusement un escargot gros comme ça, qu'elle venait de cueillir du bout des doigts... Des enfants !...

Il se ressaisit :

— Ecoute, Meg, reprit-il, la voix sourde. Ne te crois jamais obligée de te sacrifier pour moi.

— Mais, Géro...

— Laisse !... Quelle heure est-il ?

CHAPITRE IX

LE SOIR, en rentrant du château, Gérard Studac était dans un état d'indicible dépression qui subsista chez lui jusqu'au moment de passer à table. Là encore, l'insouciant bavardage de ses trois plus jeunes sœurs l'importunait visiblement et Meg l'observait à la dérobée, un peu inquiète... Mais, pouvait-elle savoir ?... Pouvait-elle deviner ?...

— Somme toute, il est très bien, ce vicomte ? dit-il brusquement, trahissant le cours de ses pensées.

Quatre paires d'yeux incrédules se levèrent alors sur lui :

— Tu trouves ? railla Jackie.

— Entendons-nous ! reprit-il. Je vous accorde qu'il est d'une laideur assez perfectionnée, mais qui ne manque pourtant ni de branche, ni d'allure. De plus, je le crois remarquablement cultivé : une véritable encyclopédie...

— La reliure en est un peu... fatiguée, susurra Lou.

— Oh ! pour le golf ou pour le bridge, accorda Jackie, ça peut aller. Toutefois, pour le reste, ne fût-ce qu'au tennis...

— Il doit avoir les artères en tuyaux de pipe ! souligna la cadette.

— Za ! gronda Meg...

— C'est Géro qui m'a appris !

Géro ne réagit point. Il n'écoutait déjà plus. Il songeait à Micheline, dont le souvenir le hantait, obsédant et douloureux...

— On ne me l'a d'ailleurs pas présenté en tant que fiancé ? observa-t-il au bout d'un moment...

— C'est si flatteur !

— Ce n'est qu'officieux, releva Meg. Il ne t'a rien dit ?

— Bien sûr que non. Il a été très courtois, très chic. Sympathique, pour tout dire...

— Le père aussi ?

— Oui. Le bon gros... Il faut parfois se défier des « bons gros », tu sais... Quant à Madame Denoyer, je la soupçonne de n'avoir jamais eu une opinion tout à fait personnelle...

— Et Micheline ? lança Jackie, tu n'en dis rien ?

Gérard ne put réprimer un sourire :

— Micheline ? fit-il, hésitant...

— Hé, hé ! modula la blonde Lou.

— Ça y est ! s'écria Jackie en riant. Coup de foudre ! Il ne l'a pas quittée du regard, je l'ai bien vu !

Le jeune homme eut un geste d'humeur :

— Assez ! trancha-t-il. Je vous dispense les unes et les autres de ce genre de plaisanterie.

Il ne souriait plus. Le ton était sec, presque agressif. Les sœurs en restèrent un instant éberluées.

Ce fut Jackie qui se ressaisit la première :

— Nous ne t'emmènerons plus dans le monde, mon Géro, dit-elle. Ça ne te vaut rien...

Il haussa les épaules.

Il pensait à Micheline...

Autour de lui, sur un signe de Meg, la conversation reprit, indifférente et enjouée. Il s'isola de nouveau, pour revivre des bribes de l'après-midi. Il l'avait vue évoluer, très à l'aise et charmante, au cours de la collation. Elle lui avait paru plus grave et moins gracile que le matin, plus belle peut-être et à coup sûr plus consciente de soi.

— Cinq ans...

Un regard, un sourire d'elle, pourtant sans équivoque suffi à lui serrer le cœur. Elle s'était montrée « aimable », sans plus, comme si vraiment elle ne le connaissait pas. Elle l'avait appelé « monsieur Gérard »...

« C'est pourtant normal, se répétait-il... Que pouvais-je espérer ? Sais-je même lire ?... Je reviens trop tard et trop tôt... »

Il souffrait, s'attardant néanmoins à la poursuite d'un rêve fou... Pouvoir reprendre Micheline... Que tout s'efface autour d'eux, des complications et des laideurs accumulées. L'aimer à nouveau, comme naguère.

Hélas ! Ce ne pouvait être qu'un songe...

Revenant à la réalité du moment, il dévisagea ses sœurs, une à une. Elles babillaient, insouciantes. Elles étaient jolies, jeunes encores... Si jeunes...

Un instant le regard de Meg retint ses yeux. Gêné, il sourit...

— A quoi penses-tu, Géro ?

Il sourit de nouveau :

A rien, Meg...

Or, ils venaient à peine d'achever de dîner que, dans le silence de la nuit tombée, un klaxon poussa par trois fois son cri rauque. Cela ne venait pas de la route, mais du chemin de sable...

— Qu'est-ce que c'est ?

— La torpédo, je crois...

D'un même geste, ils se levèrent et coururent à la porte du jardin, pressentant un drame.

Déjà Micheline entrait, effarée :

— Gérard, dit-elle précipitamment, venez vite. Monsieur Stany-Mareuil est tombé dans l'escalier. Il est blessé.

Les jeunes filles restèrent muettes. Elles regardaient leur frère, l'homme, le médecin, faiseur de miracles...

— J'ai pensé que vous voudriez peut-être... poursuivait Micheline.

— Certes ! coupa Gérard. Meg, reprit-il, donne-moi donc la trousse qui est dans mon armoire... Toi, Lou, passe-moi la boîte de pharmacie du coffre...

— Quel coffre ? s'étonna la blonde.

— De la voiture, voyons !

— Ah ! il y a une boîte de phar..

— Pas une boîte de fards, non... Ah ! Jackie, va donc, vite !

Il se retourna vers Micheline, en haussant les épaules :

— Où s'est-il blessé ? La tête, les membres ?

— Je ne sais pas, Gérard. Il a perdu connaissance. On l'a étendu sur le divan du salon. J'ai sauté dans la voiture...

— Vous avez bien fait...

Dans la pénombre, il lui avait pris la main, qu'il sentait glacée :

— Restez calme, je vous en prie, souffla-t-il. Ce ne sera rien...

— J'ai peur...

— Mais non !...

Meg et Jackie accouraient avec les trousses demandées :

— Nous allons avec toi, Géro.

— Mais non. Restez là... Laissez-moi le volant, Micheline, voulez-vous.

L'instant d'après, le torpédo descendait sur la route, opérait un bref virage et fonçait d'un bond dans l'étroit tunnel de lumière des projecteurs...

— Je vous demande pardon de vous avoir appelé, Gérard, murmura Micheline, en cours de route. J'ai eu tellement peur...

— Peur ? fit-il... Vous l'aimez tant ?

— S'il allait mourir ?

Il faillit bloquer net, la prendre dans ses bras et lui crier : Qu'importe ! puisque c'est moi que tu aimes !

Une secrète pudeur l'arrêta, avec la sourde angoisse du ridicule. Le sentiment du devoir aussi, son devoir de médecin, mandé auprès d'un blessé...

— Ne vous alarmez pas, dit-il seulement.

Déjà, d'ailleurs, ils atteignaient à la grille ouverte du château qu'ils franchirent en trombe, et le jeune homme rangea la voiture au pied du mur.

Le vicomte venait de reprendre connaissance et le reconnut parfaitement. Il voulut même lui sourire :

— Je suis navré, monsieur, articula-t-il dans une grimace...

— On le serait à moins ! plaisanta Gérard... Mais ne parlez pas, je vous en prie...

Il souleva le linge mouillé qui bandait le front du blessé. A la lueur crue d'une balladeuse que tenait M. Denoyer, il examina les plaies, superficielles...

— Ecchymoses sans gravité, dit-il... Les bras ?

D'une main experte, il palpait le long corps maigre qui s'abandonnait, docile...

— Rien là... Rien aux côtes...

— La jambe, je crois, souffla le patient. Aïe !... La cheville droite, oui, j'ai dû me fouler... Oh youyouye !...

Gérard releva le bas du pantalon : sous la soie fine de la chaussette, la cheville déjà enflait ; une dépression en « coup de hache » au-dessus des surfaces articulaires lui fit froncer les sourcils. Il se retourna. Sur un signe de son mari, Mme Denoyer se retira, suivie de Micheline.

Le jeune docteur déchaussa alors prestement le vicomte :

— Hé oui, fit-il entre haut et bas. Il y a fracture...

— Fracture ? balbutia l'autre, inquiet.

— Fracture simple du péroné. A peine accusée, d'ailleurs... Je vous fais mal ?

La question était toute de courtoisie : Stany-Mareuil était blême et serrait les dents pour ne pas hurler sous la pression, légère pourtant, de Gérard.

— Allons, ce n'est rien, fit celui-ci se relevant. Ne bougez pas...

Un moment plus tard, la fracture était « réduite » et la jambe nue du vicomte, qui suait à grosses gouttes, solidement bandée.

— Dans quelques heures, expliqua le jeune homme, en tamponnant doucement le crâne de son patient, l'enduit sera sec et constituera une véritable coque pierreuse. Vous voici prisonnier pour quelques mois...

— Et je... Aïe ! Je boiterai ?

— Du tout, cher monsieur. Rassurez-vous... Un faux pas, une torsion du pied en dedans, suffisent à arracher et briser même la malléole externe. Vous eussiez pu vous blesser beaucoup plus sérieusement. Croyez-moi et armez-vous de patience : ce sera votre meilleure infirmière...

— Me voilà propre ! gémit le vicomte...

On l'installa dans un petit salon du rez-de-chaussée dont les baies donnaient sur le parc.

Quand, enfin, Micheline et sa mère furent autorisées à entrer, la jeune fille eut, sur le seuil, un involontaire mouvement de recul : la tête enveloppée d'un volumineux pansement — que Gérard avait peut-être malignement exagéré — le gentilhomme déjà pas séduisant, ne montrait qu'un masque boursoufflé, assez semblable à ces figurines caricaturales en caoutchouc qu'on vend dans les foires. Une mouche rose de gutta-perca, qui fleurissait son appendice nasal, ajoutait à l'ensemble un je ne sais quoi d'irrépressiblement comique...

Le malheureux s'en rendait compte :

— Je dois être joli ? fit-il. Il ne me manquait plus que cela !

Micheline ne put se défendre d'un sourire, qu'elle réprima aussitôt sous le regard narquois de Gérard, et elle allait gentiment s'asseoir, au pied du lit, lorsqu'un cri la fit sursauter :

— Ma jambe ! hurlait le vicomte. De grâce !... Pas même une rose !

Malgré la douleur physique dont le jeune médecin, seul peut-être, soupçonnait l'acuité, Stany-Mareuil conservait le madrigal facile...

— Ma pauvre enfant, reprit-il... Aïe... Je me réjouis de vous savoir de si charmantes amies... ce qui m'arrive. Oh youyouye! est tellement ridicule... tellement. Je ne sais comment m'excuser, mes bon amis.

— Je vous en prie ! s'empressa le bon gros M. Denoyer. Vous êtes ici chez vous !...

Comme la scène menaçait de s'éterniser, au dépens du blessé qui semblait très abattu Gérard Studac intervint pour qu'on le laissât reposer. Il fit ensuite appeler le fidèle valet du vicomte et lui confia un calmant pour la nuit, avec des indications précises.

•

L'ayant suivi jusque sur le perron, Micheline voulut absolument reconduire Gérard en voiture à la Maison Bleue.

— Ne vous donnez donc pas cette peine, mademoiselle ! protesta-t-il mollement.

— Mais si, mais si ! insista la mère de la jeune fille...

Or, à mi-chemin, Micheline stoppa net, et se retourna vers Gérard :

— Je vous remercie, Gérard, dit-elle...

Dans la pénombre bleue, gouachée de lune, son joli visage encadré de boucles brunes avait une irréelle douceur et ses yeux luisaient

"Soyez son Étoile Dirigeante essayez mon *M.N.W."

Paulette Goddard dit :

"Il se bat pour vous--à vous maintenant de jouer votre rôle! M.N.W. est votre mot de passe pour le...

*Masque Nocturne Woodbury.

"Voyez comment en 3 minutes cette Crème Woodbury rend votre teint lisse et attrayant."

Nettoyez-vous le visage avec la Crème Woodbury. Essuyez. Etendez une légère couche fraîche pour la nuit. Woodbury contient quatre ingrédients onctueux pour lisser et assouplir la peau.

Un cinquième ingrédient spécial travaille sans cesse à purifier automatiquement la crème en pot.

Essayez ce soir le Masque de Beauté des Etoiles. Bientôt IL vous trouvera encore plus exquise.

WOODBURY COLD CREAM

Masque de Beauté des Étoiles

Pas de Ration de Beauté. Achetez aujourd'hui la Crème Woodbury — en pots qui fournissent quantité de Masques Nocturnes — 50¢, 25¢, 16¢.

Sa Base de Poudre est la nouvelle Woodbury Foundation Cream qui donne un doux éclat. Woodbury Cleansing Cream est utile pour une peau grasse tandis que Woodbury Dry Skin Cream aide toute peau sèche.

ACHETEZ BONS ET TIMBRES DE GUERRE (FABRICATION CANADIENNE)

SOYEZ "DANS LE TON"

— demain

MAIS PRENEZ DU LAIT DE MAGNÉSIE *PHILLIPS* *ce soir !*

Demain matin promet-il d'être un *andante* ou en *allegro*? Il n'en tient qu'à vous! Vous pouvez sauter du lit pleine d'entrain et d'énergie. C'est facile, si vous savez enrayer les aigreurs d'estomac qui se produisent, la nuit, à la suite de quelque indiscrétion de régime. L'hyperchlorhydrie baisse pavillon devant le *double* effet du lait de magnésie Phillips.

Outre qu'elle neutralise l'acidité excessive et calme les dérangements d'estomac, cette préparation est un laxatif bénin, mais très efficace. On l'a appelée le minoratif et antiacide idéal.

Donc, la prochaine fois que vous aurez commis quelque petit péché de gourmandise, essayez le lait de magnésie Phillips avant de vous mettre au lit . . . et vous vous réveillerez gaie comme un pinson. Observez bien le mode d'emploi que vous verrez sur le flacon ou conformez-vous à l'ordonnance de votre médecin. Présentation: liquide ou comprimés.

DOUBLE EFFET!

1 ALCALIN EFFICACE. **Prompt soulagement des gas ou malaises d'estomac causés par l'acidité excessive. Classé parmi les meilleurs neutralisants connus dans les cas d'hyperchlorhydrie. Agit presque immédiatement.**

2 LAXATIF BÉNIN. **Sans être un purgatif, il procure des évacuations complètes, sans crampes ni colique. On peut en prendre à n'importe quelle heure du jour, car il n'agit pas avec une rapidité parfois gênante . . . Recommandé par plusieurs médecins pour les jeunes enfants. Il n'y a pas de meilleur minoratif.**

FABRICATION CANADIENNE

LAIT DE MAGNÉSIE PHILLIPS

Seulement 25c à la pharmacie

d'un étrange éclat. Il la regardait, troublé au plus profond de lui-même. Il eut la sensation nette que le destin allait dépendre de cette minute . . .

— Pourquoi me remercier ? répondit-il. C'est si naturel . . .

— Sans doute, Gérard. Pourtant, vous savez que . . .

Il ne voulut rien entendre d'elle à ce sujet.

Je sais, oui, coupa-t-il.

Elle sourit alors, d'un sourire un peu triste.

— Vous m'en voulez beaucoup ?

Il secoua la tête, la gorge serrée. Toute son énergie lui fut soudain nécessaire pour ne pas se trahir . . .

— Non. Si vous devez être heureuse . . .

— Heureuse ? . . . Le sais-je ? . . . J'ai fait naguère un joli rêve, Gérard. Mais la vie n'est pas qu'un rêve. J'ai failli mourir . . .

— Michèle . . .

— Je n'ai rien dit à mes parents à qui j'eusse été si joyeuse de vous présenter. On mit alors ma neurasthénie sur le compte d'une crise d'anémie ; je dus me consoler de fortifiants, de viande hachée et d'œufs crus. (Elle rit.) Dans ces conditions, voyez-vous, on ne meurt plus d'amour . . . J'ai grossi . . .

Gérard se mordit les lèvres . . .

— Heureusement, reprit Micheline, j'avais ma tante Jane . . . Vous vous rappelez ? Elle est morte, maintenant. Elle a su me consoler, bercer mon chagrin . . .

— Elle vous a guérie ?

La jeune fille le regarda, intensément. Elle perçut qu'il n'attendait qu'un mot, un battement de cils, un muet consentement. Un frisson la parcourut toute. Mais il lui sembla voir surgir, sur l'écran bleu de la nuit, les innocents visages de Za, de Lou, de Jackie, de Meg même, qui s'appuyaient sur les larges épaules de leur frère, confiantes en leur précieux appui. La vision de son père, ruiné, vint encore s'y superposer. Elle eut comme un vertige et se ressaisit : A quoi bon céder ? pensa-t-elle. Qu'espérer ? . . . Pleurer . . .

Elle ferma les yeux . . .

— Elle m'a pansée, dit-elle seulement. Une cicatrice, légère, subsiste peut-être.

— Légère ?

Elle se raidit, déjà prête à repartir.

— La vie n'est pas qu'un rêve, Gérard.

— Michèle . . .

Micheline secoua ses boucles brunes :

— Ne m'appelez pas Michèle, Gérard. Micheline a porté le deuil de son beau rêve en renonçant à ce prénom moderne qu'elle s'était choisi. Elle a juré que plus personne ne l'appellerait ainsi . . .

Une brise légre montait des berges de l'Antenne, par bouffées. Un grillon attardé chantait à l'orée du bois que fouillait la lumière crue des phares, Gérard hésitait . . . Que Micheline le regardât une fois encore en face et il ne répondait plus de rien...

Mais elle ne le regarda plus.

— Allons, dit-elle . . .

Il s'empara alors de ses mains et les contempla un moment — ces jolies petites mains qui se blottissaient naguère, dans ses moufles, les soirs d'hiver au long des quais . . .

Un baiser virevolta de l'une à l'autre . . .

— Vous n'avez pas de meilleur ami que moi, Micheline, prononça-t-il . . .

Ce fut tout.

En rentrant, Micheline avait la vue brouillée par les larmes et conduisait comme à travers une ondée. Sa mère s'y méprit et s'alarma :

— Allons, ne te tourmente pas ainsi, ma mignonne, lui dit-elle très tendre. Ce ne sera rien . . .

M. Denoyer sourit dans sa moustache :

— Si monsieur Stany-Mareuil savait que tu pleures ainsi, observa-t-il avec bonhomie, il achèverait de se tuer pour venir te consoler . . .

Alors la jeune fille le regarda, excédée, et elle lui éclata de rire au nez . . .

CHAPITRE X

Le lendemain après-midi, Gérard Studac permit à ses sœurs de l'accompagner auprès du vicomte, pour prendre de ses nouvelles. Le gentilhomme les reçut avec sa bonne grâce coutumière, réprimant galamment les grimaces que lui causait encore sa fracture. Il s'excusa de les recevoir au lit. Il portait un impressionnant pyjama de soie et son sempiternel béret de marin américain, qu'il avait demandé la permission de conserver pour cacher la touffe des cheveux hérissés par le pansement, accusait encore sa silhouette clownesque . . .

— Mademoiselle, dit-il soudain, à Meg, je vous confie Micheline. Accaparez-la, vous m'obligerez. Je ne veux pas la garder prisonnière en cette demeure que j'attriste de mon impotence . . . Parmi vous, je la sais en bonne compagnie, n'est-ce pas, chère madame ?

Mme Denoyer acquiesça, après un bref regard à son mari.

— Nous reviendrons vous chanter des aubades sous vos fenêtres, monsieur ! lança étourdiment Jackie.

— Bravo c'est une excellente idée ! Aïe. Mon dieu c'est bête . . . Mon cher docteur, reprit-il, emmenez ces enfants, emmenez-les vite et qu'elles aillent rire et s'amuser ! Aïe . . . J'ai ici de bons livres . . . Oh ! là là ! . . . Mon Dieu que c'est sot, ce qui m'arrive . . . Hier encore je me sentais si jeune, si léger . . . Aïe . . .

•

Les jeunes filles profitèrent largement de la liberté que les circonstances leur accordaient de façon si fortuite. Le sort du vicomte ne semblait les préoccuper que très médiocrement. Micheline, toutefois, passait chaque jour quelques heures au chevet du blessé, qui souffrait moins. Puis elle se laissait enlever par ses amies de la Maison Bleue . . .

Jamais, pourtant, Gérard Studac ne consentit à les accompagner. La pêche et la lecture, une course imprévue ou la lente flânerie au long des berges de l'Antenne lui tenaient lieu d'autant de fallacieux prétextes.

Il montait aussi, parfois, tenir compagnie à son noble malade, pour lequel il se sentait naître une paradoxale et croissante sympathie que le vicomte semblait, d'ailleurs, véritablement partager. De sévères discussions philosophiques les approchaient en les divisant sur les sujets les plus abstraits. Une partie d'échecs, entamée un jour de désœuvrement, menaçait de ne jamais prendre fin . . .

— Et je vous prive de tant de votre liberté, mon ami, s'insurgeait souvent Stany-Mareuil, à la fois ravi et confus. Vos sœurs doivent terriblement me maudire . . . Je devrais vous fermer ma porte !

— Ne suis-je pas votre docteur ?

A dire le vrai, Gérard ne parvenait pas à retenir le moindre grief contre son inconscient rival. Cet homme avait des qualités de cœur et d'esprit qui eussent certes pu faire oublier sa laideur à une femme soucieuse d'un bonheur tranquille. Le jeune homme supportait pourtant mal l'idée de son mariage possible avec Micheline. Cela lui semblait une gageure. Quand l'évidence s'imposait à lui, implacable, c'était plus fort que lui : il s'en allait . . .

C'était alors de longues randonnées en forêt, avec de brusques velléités de révolte, de colère et de haine — suivies de dépressions sourdines et douloureuses . . .

Que reprocher en effet au vicomte ? D'aimer Micheline ? . . . Mais qui ne l'aimerait ?

Son âge, sa fortune, ses projets ? Ce n'était là ni sa faute, ni son œuvre. Il devait être sincère, à la fois le jouet de sa faiblesse et de l'esprit pratique du bon gros Denoyer, que Gérard ne condamnait même pas, le tenant pour plus fruste que foncièrement méchant . . .

Micheline, peut-être, restait la vraie responsable de cette situation équivoque. A moins que ce ne fut lui, Gérard . . .

Le malheureux ployait sous le poids de son tourment. Il se sentait devenir morose, nerveux, taciturne et irritable. Devant ses sœurs, il s'observait. Quand, d'aventure, venant goûter à la maison, elles le surprenaient, il se faisait véritablement violence pour ne pas s'enfuir. La seule vue de Micheline lui faisait mal, mal à crier . . .

Et ce qui l'étouffait, ce qui le minait, il s'en rendait bien compte, n'était de rester son propre prisonnier, de ne pouvoir se confier à personne, d'être contraint de garder son secret, farouchement . . . Meg ? Elle l'aimait trop. De deux choses l'une : ou elle se rendrait à ses raisons et ne ferait que souffrir avec lui, s'accusant peut-être d'avoir été une entrave à son bonheur, ou elle se révolterait alors avec fougue et cela n'aboutirait qu'à quelque irréparable sottise . . .

Jackie ? Lou ? Za ? . . . Des enfants . . .

Personne . . .

•

Jackie, un jour, pourtant, attaqua son frère de front :

— Nous n'avions pas prévu que tu nous lâcherais pareillement, lui reprocha-t-elle. Tu vis là, comme un sauvage, ou un vieux . . .

— Plaignez-vous ! répondit-il. Je vous laisse libres . . . Meg a toute ma confiance . . .

— Bien sûr. Mais tu nous manques, Gero. A nous quatre, nous cinq, sans toi, c'est comme si nous n'étions que trois . . .

— Plaît-il ?

— Je me comprends . . . Et puis c'est gênant. Sans homme, nous ne pouvons pas aller partout : dans les villes, on nous regarde, avec nos voitures. C'est empoisonnant . . .

— Dans les pâtisseries ?

— Dans les pâtisseries et ailleurs. A Cognac, hier, nous ne te l'avions pas dit, nous avons été importunées tout l'après-midi par trois Anglais qui voulaient absolument nous retenir à dîner ; nous avons fini par les enfermer dans la tour de l'église Saint-Léger . . . Ils doivent y être encore . . .

— Bravo !

— Bravo, bravo . . . Ça te fait rire ?

La conversation dévia un moment, puis, tout à coup :

— C'est Micheline qui te fait peur?

Le coup venait de Za. L'intention était innocente, mais Gérard tressaillit. Il releva lentement la tête, sans sourire :

— Peut-être . . .

— Non ?

— Question de tact, reprit-il. Je ne puis décemment pas aller promener Micheline pendant que ce pauvre bougre de vicomte est cloué sur sa couche . . .

— Honni soit qui mal y pense, Géro !

— Cela ne tire pas à conséquence, voyons : tu n'es pas seul avec elle.

— Tu pourrais peut-être promener tes sœurs : il y a des excursions très instructives . . .

Le jeune homme remua les épaules :

— D'ailleurs, Souzay va venir, dit-il . . .

Il y eut un instant de stupeur. Lui-même s'étonna, car il n'avait pas prémédité ce qu'il venait d'avancer. L'idée lui parut pourtant lumineuse : que n'y avait-il déjà pensé ! . . .

— Robert Souzay ? fit Meg étonnée.

— Le petit brun que j'ai rencontré un jour avec toi ? risqua Lou, avec un extraordinaire effort de mémoire.

Gérard la regarda en souriant :

— Exactement. Toutefois il est plutôt grand et il est blond. Un fort gentil garçon, d'ailleurs . . .

— Mais, reprit Meg, tu n'avais jamais parlé de . . .

— Hé non. Je l'avais invité à venir passer quelque temps ici et il avait tout d'abord décliné. Aujourd'hui, il semble se laisser tenter : je l'attends dans le courant de la semaine prochaine.

— Il est gai ? lança Jackie.

— Très gai . . . Je vous le prêterai un peu, mais il faudra tout de même m'en laisser !

Un quadruple rire fusa :

— N'aie crainte, mon Géro !

— Nous ne l'abîmerons pas !

— Que veux-tu que nous en fassions, de ton Pousset ? questionna Lou, méprisante.

— Souzay ! corrigea Gérard. Pas Pousset. Robert Souzay . . .

— Ça ne fait rien, conclut Jackie. Il mettra peut-être un peu de gaieté dans ce triste manoir . . . C'est d'un sinistre ici, depuis quelque temps ! . . .

Gérard la regarda, d'un œil en coulisse :

— Vous vous ennuyez ?

— A peine . . .

— Mais si vous vous ennuyez tant, nous pouvons rentrer à Paris, vous savez ? Il faut le dire.

La jeune fille se mordit les lèvres et baissa le nez : le ton était d'un sec . . . Elle ne pouvait cependant pas rester sur une telle défaite. Un moment plus tard, comme elle se levait :

— En tous les cas, ne comptez pas sur moi demain, dit-elle, détachée. Je vais jouer aux « Dames » avec le vicomte Stany-Mareuil.

•

Gérard Studac restait séduit par son inspiration.

Souzay, seul, Robert Souzay pouvait en effet lui apporter la détente devenue si nécessaire. Robert était son ami. Il savait l'histoire de Michèle . . . Il savait tout . . .

Devant sa table de travail, le jeune homme se prit pourtant à hésiter... Viendrait-il ?

Déjà il le voyait là, partageant sa chambre. Il entendait sa voix, il voyait ses yeux au regard net, si droit. Ils bavardaient à cœur ouvert, parlaient d'Elle . . . Robert, avec son solide bon sens l'apaiserait. Avec lui, il pourrait s'isoler plus facilement, supporter mieux cette solitude invivable. Il pourrait même, mais oui, il pourrait même se faire à la présence de Micheline. Robert saurait rester entre eux, en dilettante ; il saurait meubler de fantaisie légère les silences lourds d'équivoque, éviter les chocs en retour, lui épargner ces menues gaucheries dont il se défendait de plus en plus mal . . . Il pourrait enfin penser plus sainement, respirer, vivre . . .

Oui, mais viendrait-il ?

Robert Souzay a la terreur des sœurs de Gérard Studac. Il n'a jamais voulu les voir qu'en photo. Le jour où il a rencontré Lou, ce dût être pour lui une espèce de catastrophe. Car il est timide et il est pauvre. On se corrige aisément du premier de ces défauts — diffcilement du second. Et pour un garçon comme Robert, c'est terrible . . .

Affectant un scepticisme outrancier, il fuit les jeunes filles en général, et Meg, Jackie, Lou — Za, peut-être aussi — en particulier, parce qu'il les sait si jolies et les imagine si charmantes. Il est sensible et seul... Il craint de se mettre à aimer. Aimer, pour lui, aimer comme il souhaiterait d'aimer, c'est une passion de riche . . .

Il a vu souffrir Gérard, pour des raisons toutes différentes. Il connaît le mal. Il est docteur aussi, ou presque : il se protège . . .

Viendra-t-il ?

« Mon cher Robert, commença Gérard.

« Il m'arrive une chose inouïe. J'ai retrouvé ici Michèle. Michèle, oui, la seule, la vraie. Viens, je t'en supplie, mon bon vieux. Je ne peux... »

. . . La plume suspendue, le jeune homme s'arrêta. Mécontent, il chiffonna la lettre, prit une autre feuille :

« Mon cher vieux,

« Si tu es mon ami, viens par le premier train. Télégraphie-moi. Ce n'est plus une invitation, mais un service que je te demande. J'ai besoin de toi et de ton amitié. Michèle, Michèle, oui, est ici, qui vit à deux pas de moi et qui est l'amie de mes sœurs . . . »

Gérard hésitait de nouveau, gêné par l'afflux des mots et des phrases.

Une troisième tentative ne le satisfit pas plus.

— Un télégramme fera bien mieux! se dit-il.

Et il partit sur-le-champ pour la poste.

Or, quelques instants plus tard, Jackie ayant des cartes à expédier vint tout naturellement s'installer au bureau de son frère. Car Jackie est la terreur des stylographes et des montres : entre ses mains, la meilleure plume, fût-elle de Tolède ou de Solligen, et le plus sûr chronomètre, fût-il de Besançon ou de Genève, sont condamnés à une mort sans agonie. Meg et Lou et Za le savent bien.

De fait, la plume qu'elle trouva sur la table crachait, dessinant de sombres fioritures et des ombres portées au long de sa haute écriture pointue.

— Zut ! trois fois zut ! fit-elle.

Elle chercha des yeux un chiffon, un papier. Elle se pencha sur la corbeille et essuya le bec rebelle sur . . . l'un des brouillons imprudemment jetés là par Gérard — juste sur la phrase « . . . l'amie de mes sœurs », qui lui accrocha le regard.

Jackie, curieuse de naissance, de nature et par goût, ne balança pas un instant : elle défroissa le papier et se prit à rougir, non pas de confusion, mais d'un émoi dont elle réalisa mal le vrai sens . . .

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? pensa-t-elle . . .

Elle eut vite les trois débuts de lettre à Robert Souzay étalés devant elle. Elle les lut et les relut sans comprendre, étonnée, amusée, inquiète tout ensemble. L'instant d'après, elle était auprès de Meg, qui marqua pour le moins, autant de surprise et de trouble qu'elle . . .

— Qu'en penses-tu ? questionna Jackie.

L'aînée réfléchit, longuement. Elle n'était pas loin d'être un peu effrayée de la découverte de sa sœur. Elle en avait un peu honte, sensible qu'elle était à l'idée de détenir, contre son gré, un secret de Gérard . . . et quel

"Pourquoi punir cet enfant — ce n'est pas de sa faute!"

1. Je me refusais à admettre qu'on pouvait arriver à "faire comprendre quelque chose à un enfant en le battant", comme le croyait mon mari. Nous avions des scènes désagréables chaque fois que Pierrot avait besoin d'un laxatif. Il se débattait comme un petit diable, criant qu'il ne voulait pas prendre ce *méchant remède*, qui avait si mauvais goût.

2. Je finis par persuader mon mari que ce *n'était pas* la faute du petit. Paul admit que le laxatif *avait* vraiment mauvais goût. Je suggérai alors d'appeler notre médecin et de lui demander si nous ne pourrions pas résoudre notre problème avec autre chose que des fessées.

3. "Sais-tu ce que prétend le docteur ?" dis-je, après avoir raccroché le téléphone. "Il est d'avis qu'on a tort de forcer un enfant à prendre un remède qui lui répugne. Cela peut déranger son système et lui faire plus de mal que de bien. Il me conseille d'essayer le Castoria."

4. "Il dit que le Castoria est fait spécialement pour les petits. Il a bon goût, est bénin mais efficace pour les enfants, depuis le berceau jusqu'à l'âge de 10 ans. Nous allons en acheter une bouteille tout de suite, veux-tu ?"

5. Le pharmacien recommanda la grosse bouteille de famille économique. "A cette époque de l'année", dit-il, "les rhumes sont fréquents et les enfants peuvent avoir plus souvent *besoin* d'un laxatif. Et le Castoria est le laxatif qu'*il leur faut*."

6. A la première occasion, nous offrîmes du Castoria à Pierrot, lui expliquant que c'était une "nouvelle sorte" de laxatif et qu'il en aimerait le goût. Pierrot fut de notre avis, car il lécha la cuiller . . . et, depuis, nous n'avons plus eu de scènes à la maison à cause du laxatif du petit.

CASTORIA

Le laxatif SÛR préparé exclusivement pour les enfants

La profession médicale reconnait que le séné — l'ingrédient principal dans le Castoria — possède des propriétés vraiment efficaces.

L'expérience a démontré que le séné produit surtout son effet dans le gros intestin, de sorte qu'il dérange rarement l'appétit ou la digestion. Dosé comme il convient, il favorise l'élimination et ne cause presque jamais de coliques.

"Pour des couleurs 'bon teint', il n'y a que les TEINTURES DIAMOND!"

C'est ce qu'affirment celles qui s'y connaissent! Les Diamond conservent plus longtemps leurs riches couleurs parce qu'elles renferment une *plus grande quantité* des meilleurs colorants. Pour teindre ou teinter — et n'oubliez pas que l'enveloppe *blanche* colore *tous* les tissus. Emploi facile, succès certain.

- Les couleurs Diamond sont inaltérables;
- elles ont tout l'éclat du neuf;
- succès assuré en observant un mode d'emploi très simple;
- économiques — on obtient plusieurs nuances avec une seule enveloppe.

TEINTURES DIAMOND

FABRICATION CANADIENNE

Souffrez-vous d'Indigestion?

Sentez-vous que vous ne pouvez rien manger sans éprouver des flatulences, des crampes d'estomac, des maux de cœur, des goûts surs ou des brûlements d'estomac? Pourquoi endurer ces douleurs après chaque repas? Mangez à votre aise avec les

Tablettes digestives SANO

(SE VENDENT AUSSI EN POUDRE)

qui vous aideront à combattre l'acidité et adouciront votre estomac. Soulagement prompt et efficace Prouvez-le avec votre prochain repas.

EMPLOYEZ LES

Tablettes digestives SANO

et évitez une autre indigestion. Procurez-vous-les immédiatement, soit sous forme de tablettes en boîte économique de 120 pour 75 sous ou en poudre (boîte de 3 onces) pour 75 sous. Aussi une boîte de 35 tablettes au bas prix de 25 sous. Envoyez mandat-poste en écrivant à l'adresse suivante :

LES PRODUITS SANO ENRG.
3686, rue Saint-André
Casier Postal 2134 (Place d'Armes)
Montréal, P. Q.

secret, si elle pensait juste! ... Les hypothèses les plus extravagantes l'assaillirent, logiques et incroyables.

— Et puis, insista Jackie, remarque que c'est daté d'aujourd'hui. Gérard nous a dit tout à l'heure qu'il attendait ce Robert Souzay dans le courant de la semaine prochaine ... et il lui écrit maintenant seulement de venir ...

Meg hochait la tête. Sa décision était prise.

— Ecoute, Jackie, dit-elle, sérieuse. Nous n'avons pas le droit de savoir. Il faut remettre ces papiers où tu les as pris et oublier tout.

— Mais qu'en déduis-tu?

— Rien. Je t'affirme. Je pense seulement que Gero est soucieux, depuis quelque temps, nerveux. Je pressentais bein quelque chose d'anormal ...

— Il ne t'a rien dit, à toi?

— Non ...

Les deux jeunes filles restaient là, debout, désemparées.

— Ecoute, ma chérie, reprit Meg, tu n'es plus une enfant. Je veux compter sur toi. Je te demande le secret le plus absolu pour Lou et pour Za. Pour Micheline, assurément. Il faut que personne ne puisse se douter. Et puis ... sois un peu plus gentille avec Gero, mon petit. Tu sais comme il est bon ...

— Mais, je ...

— Comprends-moi bien, Jackie. Tu le taquines, tu l'agaces. D'ordinaire, ça l'amuse tout le premier. Maintenant, tu te rends bien compte que ça l'irrite ... Laisse-le. Je voudrais qu'entre nous quatre, il se sente en sécurité totale, en confiance absolue. Tu comprends?

— Oui, Meg ...

Jackie, l'espiègle Jackie, l'incorrigible Jackie, à la seule pensée d'avoir pu, fût-ce involontairement, faire de la peine à son frère, la terrible Jackie était tout près de fondre en larmes...

Chapitre XI

Aquelques jours de là, Gérard Studac se trouva brusquement aux prises avec une véritable coalition, formée par ses sœurs en vue de le contraindre à les conduire à Angoulême dans l'après-midi. Le siège durait depuis le matin — il était deux heures — et Za, Lou, Jackie, Meg même, le bombardaient tour à tour d'arguments et de flatteries.

— Soixante-quinze milles, lui a-t-on expliqué. Nous restons à dîner là-bas. Si tu viens avec nous, Micheline a la permission de minuit : c'est le vicomte en personne qui a plaidé sa cause :

— Et si je n'y vais pas, a répliqué Gérard, vous dînerez ici!

Le mur d'objections derrière lequel il se retranchait était pourtant déjà fort endommagé et les quatre jeunes filles battaient ardemment la brèche, quand survint Micheline.

Elle était vêtue d'une robe nouvelle, simple et fraîche, qui la paraît avec un charme exquis. Cependant que, flanquée de ses deux chiens orgueilleux, elle longeait l'allée, bordée de rosiers, il semblait que les fleurs s'effaçaient sur son passage ...

Un silence admiratif l'accueillit, bientôt traduit par Jackie. Mais la jeune fille restait peu sensible à ce genre de succès ...

— Contre ordre, mes amis! déclara-t-elle tout de suite. Rien ne va plus pour ma permission de minuit!

— Qu'y a-t-il?

Micheline vint d'abord serrer la main de Gérard, cependant que ses bêtes quêtaient des caresses de l'une à l'autre.

— Comment va notre malade, depuis ce matin? s'enquit machinalement le jeune homme.

— Oh très bien! Il est d'une humeur printanière et rêve d'aller gambader dans le thym et la rosée! ... Il paraît qu'il a fini par vous battre, aux échecs?

— A plates coutures. Mais j'aurai ma revanche!

— Il y compte. Vous savez qu'il est très fier de cette victoire. Il vous tient pour très fort ... Je le crois d'ailleurs très entiché de son docteur ...

Gérard esquissa un sourire, qu'il voulut sardonique :

— Nous sommes très amis, dit-il...

Micheline le regarda en coin, faisant la moue.

— Ah! ...

— Alors, coupa Jackie, sans malice. Que se passe-t-il?

— Oh! je suis désolée, repartit Micheline. Figurez-vous que Maman a été avisée d'une visite imprévue et elle tient essentiellement à ce que je sois là. Il faut que je rentre pour cinq heures.

— Allons bon!

— Je suis navrée ... Maman m'a chargée de l'excuser auprès de vous. Pour une fois que nous avions notre cher docteur! regretta la jeune fille.

— Mais pas du tout! j'étais précisément en train de me défendre ...

— Ah?

Micheline restait interdite et comme déçue ...

— Nous pourrions peut-être aller jusqu'à l'Etang du Peyssac? proposa alors Meg. Ce n'est pas loin et il fait frais.

— C'est une idée ...

— Si Micheline veut bien de moi, céda enfin Gérard. Je me ferais un plaisir de vous accompagner ...

La jeune fille s'est retournée, très vite!

— Je n'ai pas de rancune, mon cher! dit-elle.

•

L'Etang est quelque part en haut de la colline boisée, derrière l'Eglise, au delà du petit cimetière. On y accède par paliers successifs, en escaladant un chemin sableux et défoncé par les pluies, que coupent des voies de chasse.

Le Peyssac fut d'ailleurs, naguère, un brillant rendez-vous de chasse. Aujourd'hui le pavillon abandonné tombe en ruines et l'étang n'est plus qu'une mare d'eau morte ou presque, envahie de roseaux géants et tristes.

Au-dessus, pourtant, les hautes cimes se rejoignent et forment comme la voûte d'une nef, à travers laquelle le soleil tombe en épais rais d'or, cascadant sur les branches nues d'un gros chêne dont la « tête au ciel reste voisine », mais qui n'est plus qu'un orgueilleux cadavre. La nef constitue en quelque sorte le mausolée du Roi mort debout. Un silence monacal pèse. Les oiseaux même se taisent en passant là. Une infinie mélancolie s'exhale de ce coin de bois romantique, qu'affectionne beaucoup Micheline ...

En cours de route, Meg et Jackie s'ingénièrent à se relayer auprès de Gérard, s'appliquant à ne pas le laisser seul avec Micheline.

La jeune fille allait d'ailleurs un peu en avant, avec Lou et Za, qui faisaient jouer les chiens. Aux passages rendus difficiles par le mauvais état du chemin emprunté, Gérard tendait pourtant la main à chacune d'elles — et qui pouvait voir que Micheline le laissait volontiers serrer ses doigts un peu plus qu'il n'eût convenu? ...

— A quoi penses-tu, Gero?

— A rien, Meg ...

— Et ... ton ami Souzay? Quand arrive-t-il?

— Demain.

— Comment, demain? ... Et tu ne nous dis rien?

— Qu'importe! ... J'irai le prendre en voiture, à Niort.

La jeune fille pensa à part soi qu'il eût pu la prévenir ...

— Mais nous n'allons pas avec toi?

— Si vous voulez ... Au fait, Meg, reprit-il, jetant un regard circulaire, je voulais te dire ... Souzay est mon mari, tu le sais. Je l'aime beaucoup. Tu verras, c'est un garçon très bien, très gentil, je suis certain que tu l'apprécieras ...

— Puisqu'il est ton ami ...

— Oui, mais il est pauvre. Je ne le trahis pas : je t'en informe, parce qu'il est réellement pauvre ... Alors, je voudrais compter sur toi, ma grande Meg, pour veiller à ce que Jackie, par exemple, ne lui impose pas de dépenses superflues. susceptibles de le gêner ... Tu saisis?

— Mais ... oui. Aussi bien nos frais sont-ils assez réduits, tu sais, à part l'essence ...

— Sans doute. Pourtant, j'insiste. Il me doit beaucoup, tu comprends, moralement. Il est très délicat ... Il se priverait pour ne pas avoir l'air ...

— N'aies pas de crainte, Gero. Je te sais gré de m'avertir ... Pour la forme.

Gérard lui sourit, affectueusement.

— Note que ce n'est pas sa faute, reprit-il. Il a été riche, ou du moins, à l'aise. On l'a volé. Deux cent mille francs, tout ce qu'il venait de toucher, à la mort de son père. Il avait dix-huit ans.

— Le malheureux! ... Quel âge a-t-il?

— Il y a ... six ans. Vingt-quatre ans.

— Il a encore sa mère?

— Divorcée. Une pauvre femme, qui travaillait et qu'il soutenait en cachette. Avec cet argent, il se proposait précisément de l'envoyer dans une espèce de maison de repos, du côté de Cannes. Il avait obtenu pour elle une sorte de bourse ...

— Et alors?

— Alors, il a vendu meubles, bijoux, tout. Il habite l'hôtel et vit de rien. Sa mère est à l'abri. Elle ne sait pas ...

Meg regarda son frère en face, avec une extrême douceur :

— Et tu l'aides?

— Un peu ...

— Tu es bon, mon Gero ... Si bon.

— Moi, bon? Ne t'y fies pas, protesta-t-il avec une feinte révolte ... Mais tu verras. Souzay est un bûcheur, un obstiné, avec des allures d'enfant. Dans un an ou deux il aura son diplôme et sera tiré d'affaire ...

— Il lui faudra encore s'installer un cabinet ...

Gérard remua les épaules :

— Avec la grippe, tu sais, fit-il, narquois ... on se fait vite une clientèle!

— Tu en as de gaies! ...

Elle parut hésiter, puis.

— Tu es content de le voir venir?

— Très.

— Tu ... tu t'ennuies, avec nous, cette année?

Il releva la tête et sonda le regard clair de sa sœur ...

— Non, Meg. Ne crois pas ... Je ne veux pas. Seulement, vois-tu, je me sens fatigué, trés déprimé ... J'ai beaucoup travaillé cet hiver ... Il faut excuser mes sautes d'humeur ...

— Il ne s'agit pas de cela, Gero. Je craignais que tu n'aies des soucis. Non? Tu me les confierais?

— Mais oui, Meg ...

— Bien sûr?

— Parbleu! ...

— Je ne te crois pas ...

Il lui prit alors le bras et l'entraîna, en riant, pour dissimuler un peu de sa gêne :

— Tu as tort, dit-il.

A ce moment, sans que le soleil encore ne se fût voilé, de grosses gouttes se firent à tomber autour d'eux, avec un menu bruit de pichenettes sur les feuilles déjà roussies... A l'ouest, le ciel était noir . . .

— Oh ! oh ! fit Gérard. Voici l'orage. Où sont les petites ?

Les « petites » revenaient en courant, précédées des chiens qui jappaient, croyant à un jeu . . .

Ils n'avaient manifestement pas le temps matériel de rentrer, fût-ce au château, et même par le raccourci. La situation s'aggravait de minute en minute. Un vent plus frais faisait frissonner la forêt dont la rumeur inquiète emplissait le silence alourdi. Un épais rideau d'ombre s'étendit comme au ras des cimes qu'éclairait un jour oblique et blême. Dans la mare, les roseaux ployaient en chuchotant . . .

— Abritons-nous au pavillon ? proposa Meg.

— C'est enclos.

— Nous passerons bien ! assura Gérard. Za, mets ton manteau . . .

Un peu plus tard, alors que les ramées suffisaient encore à les protéger de l'averse, ils étaient, en effet, dans l'enceinte des ruines. Une espèce de cabane, appuyée sur un pan de mur et recouverte d'un épais toit de branches, qui devait être l'œuvre d'enfants ou de braconniers, s'avéra miraculeusement propice à les recevoir tant bien que mal.

— Gn'y a des bêtes ! grogna pourtant la petite Za . . .

— Oh ! je ne m'asseois pas là-dedans ! déclara Jackie, définitive.

Gérard étala alors son « cuir », qu'il avait par bonheur emporté et invita les jeunes filles à prendre place. Cependant qu'elles s'installaient, avec des rires et des cris, il retira son pull-over.

— Tenez, Micheline, dit-il. Faites-moi le plaisir d'enfiler ce chandail, vous êtes la moins couverte !

— Mais vous ? . . .

— Je vous en prie. Vite ! . . .

Elle dut céder. Afin de le protéger lui-même, on lui fit place au centre, précisément entre Micheline et Za. La cabane était étroite : ils étaient là comme des oiseaux sous une feuille de platane et se tenaient, jambes mêlées, épaule contre épaule. Ils riaient.

— Il doit y avoir des bêtes, se lamentait Jackie. Je me sens dévorée.

Les deux chiens, assis devant eux, les oreilles droites, regardaient curieusement tomber la pluie, qui martelait maintenant le sol d'un bruit mat et continu. Une odeur tiède d'humus montait . . .

Brusquement, un éclair fulgura, suivi d'un bref coup de tonnerre. Sous l'abri, il n'y eut qu'un cri en quintette et l'on eût pu trouver soudain deux places de plus . . .

L'orage redoubla de violence. La forêt gémissait sous les vents qui moiraient les hachures grises de l'averse. Les éclairs se succédaient, avec pourtant des grondements plus sourds, qui roulaient, comme sur le faîte des arbres ruisselants . . .

Les jeunes filles ne riaient plus. Une énorme lassitude succéda à la gaîté bruyante et nerveuse de tout à l'heure . . .

— Nous en avons pour la nuit, constata Jackie.

Tout à coup, Gérard s'avisa que la tête brune de Micheline se faisait insensiblement plus lourd contre lui. Il resserra doucement l'étreinte de son bras et sentit la jeune fille plus près. Il respirait son parfum et respirait son souffle.

Il ferma les yeux . . .

Mais, peut-être, Micheline avait-elle seulement très peur . . .

CHAPITRE XII

Le lendemain matin, Gérard Studac est allé, avec Meg, saluer le vicomte Stany-Mareuil, à qui l'immobilité commençait de peser singulièrement.

— Mais vous n'êtes là que depuis deux semaines, cher Monsieur, protesta le jeune homme en riant. Il vous en faut compter encore autant . . pour le moins . . .

— Pour le moins ? Ah ! docteur, non ! non ! se récria l'autre. Je gaspille ici le meilleur de ma jeunesse, ma seconde, la plus précieuse ! J'entends qu'on me retire sur l'heure ces ridicules molletières de momie !

Meg se mordit les lèvres, cependant que son frère, sur le même ton badin, raisonnait le vicomte et le ramenait à plus de sagesse.

— Il est vrai, conclut de bonne grâce celui-ci, que j'aurais pu me rompre le col !

Il souriait, rasséréné, et ses traits, libérés de leur pansement initial, reflétaient une discrète ironie qui, disons-le, ne suffisait point à l'apparenter au beau Brummel . . .

— Alors, Mademoiselle, reprit-il, s'adressant à Meg, vous allez aujourd'hui à Angoulême ? . . . Belle promenade . . .

— Mais non, Monsieur . . . Nous projetons précisément d'emmener Micheline avec nous à Niort, où nous allons chercher un ami de mon frère qui arrive de Paris. Elle doit actuellement solliciter l'autorisation nécessaire car nous déjeunerons sur place et rentrerons dans l'après-midi . . .

— Ah ! très bien. Parfait ! approuva Stany-Mareuil . . . Bien entendu, vous prenez ma voiture, n'est-ce pas docteur ? . . . Mais si, mais si ! . . . Entrez !

On venait de frapper. C'était Micheline . . .

— Mon sort est entre vos mains, Monseigneur ! dit-elle au vicomte, esquissant par jeu une gracieuse révérence. Papa s'en rapporte à vous...

Le gentilhomme balaya l'air de ses manches de soie vive et se dressa à demi sur sa chaise-longue :

— Etrange idée ! fit-il. Allez, allez, mon enfant ! Je n'ai pas d'autorisation à donner dès qu'il s'agit de votre plaisir : c'est le seul qui me soit permis en ce moment . . . Pensez un peu à mon maudit péroné qui me prive de la joie d'être des vôtres en ce jour faste, reprit-il et surtout, mais là, je vous en conjure ! . . . Ne me rapportez pas d'angélique confite : j'ai cela en horreur ! . . .

Micheline le rassura en riant . . . Gérard la regardait évoluer, insouciante et légère . . .

— Je vais vous renouveler vos fleurs, dit-elle enfin, s'emparant du vase où s'étiolaient des roses.

— Ah ! oui . . . Que j'aie au moins là un peu de votre image . . .

Le jeune médecin s'efforça de sourire . . . mais il n'avait jamais imaginé que ce fût elle qui se chargeât chaque jour de ce soin . . .

•

Vers onze heures, la joyeuse bande quitta donc Savenac. Gérard Studac pilotait le torpédo du vicomte, Micheline à son côté, Jackie derrière. Meg suivait, conduisant sa grand-sport, avec Lou et Za.

Le temps, resté un moment incertain, s'était soudain dégagé : Un long nuage blanc traînait seulement dans le ciel propre, « comme la serviette éponge qui eût servi à le débarbouiller ». (La métaphore est de la petite Za, deuxième en composition française au concours de fin d'année.) L'air était doux. Un parfum de fruit errait au long des rou-

Le Sal Hepatica agit plus rapidement, plus intégralement, plus agréablement dans le soulagement des effets de la constipation

DES MILLIERS de familles, partout dans le pays, choisissent le Sal Hepatica lorsque le besoin d'un laxatif est nécessaire, car le pétillant, *rapide* Sal Hepatica procure tous les avantages que vous cherchez dans un laxatif.

Vous aimerez l'effet rapide de Sal Hepatica — il agit ordinairement en moins d'une heure. Toutefois, le résultat se produit agréablement, intégralement, sans coliques ou conséquences fâcheuses. La prochaine fois que vous ferez l'essai de Sal Hepatica, vous déciderez, très vraisemblablement, que c'est précisément le laxatif que vous et votre famille aviez espéré.

Combat aussi l'acidité

Non seulement le Sal Hepatica vous apporte un soulagement complet de la constipation, mais il contribue aussi à combattre l'excès d'acidité gastrique — ce que ne font pas les laxatifs ordinaires. Grâce à son double effet rapide, Sal Hepatica a tôt fait de vous remettre à votre état normal.

Achetez, dès aujourd'hui, un pot de Sal Hepatica chez votre pharmacien, et la prochaine fois que vous-même, ou qui que ce soit de votre famille, aurez besoin d'un laxatif, essayez deux cuillerées à thé de Sal Hepatica dans un verre d'eau. Vous ne tarderez pas à sentir à nouveau votre entrain de bonne humeur lorsque vous vous confierez au pétillant, *rapide* Sal Hepatica.

* Une récente enquête faite auprès des usagers de laxatifs démontre que le Sal Hepatica est pris dans plus de foyers canadiens que tout autre laxatif.

Un produit de Bristol-Myers—Fabrication canadienne

Lorsqu'il vous faut un laxatif, prenez le

SAL HEPATICA *rapide*

ECONOMISEZ—Achetez le format économique de famille. Vous épargnez 28% sur le petit format.

Comme en 1914-18

EVAN WILLIAMS SHAMPOO *sert Encore!*

1939-1942.

Fortifiez votre Santé

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

Le Traitement Myrriam Dubreuil

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, réprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Heures de bureau :

Jeudi et samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. .....

tes humides encore, que tapissait le soleil regaillardi . . .

Le torpedo menait bon train et la grand sport suivait allégrement . . . Matha, Saint-Jean d'Angély et ses vieux murs, ses tours d'âge, puis le somptueux château de Dampierre, Beauvoir-sur-Niort, Marigny, Fors et Aiffres, enfin, jalonnèrent le parcours dans la plaine monotone aux tons d'aquarelle passée . . .

A Niort, où ils furent un peu en avance sur leur horaire, Gérard Studac groupa les jeunes filles autour de lui :

— Mes enfants, dit-il, d'un ton enjoué, je vais vous présenter Robert Souzay. Il est charmant mais un peu timide. Il me serait agréable que vous lui réservassiez (hum !) votre meilleur accueil . . . Pour vous, Micheline, se reprit-il, il ne saurait être question de . . .

— Mais si, mais si ! Les amis de nos amis . . .

— Alors tu veux notre « meilleur accueil » ? insista Jackie qui semblait très en train . . . Bon. Nous allons t'organiser cela. Fies-toi à nous ! . . .

De fait, Robert Souzay venait de sauter sur le quai et Gérard l'avait à peine désigné à ses sœurs, que les jeunes filles couraient déjà à sa rencontre et lui sautaient littéralement au cou . . .

Gérard parvint enfin à le dégager Il était rouge comme une pivoine . . .

— Ne te fâche pas, mon vieux Robert . . .

— J'aurais mauvaise grâce ! . . .

Avec cette hardiesse qui n'appartient, en effet, qu'aux timides, Robert Souzay fit soudain front aux jeunes filles qu'il reconnut, une à une . . . Il sourit à Lou, rougissant de nouveau.

Gérard Studac précipita néanmoins les présentations :

— Robert, fit-il . . . Meg, Lou, Jackie, Za . . .et Mademoiselle Micheline Denoyer.

— Mais non, corrigea-t-elle : Micheline . . .

L'étudiant la fixa, l'espace d'une éclair, en lui serrant la main . . .

— Je ne pensais pas avoir tant de fleurs à ma descente du train. Tu me gâtes, Gérard . . .

Jackie cligna des yeux, l'observant avec intérêt. Il est grand, blond, d'un blond britannique au teint de fille et ses yeux bleus ont une étonnante candeur qui parfois cède à une expression plus chaude et qui vrille en vous, comme dans le regard d'un malade . . . « Un timide qui ne doit pas manquer de toupet à l'occasion !» pensa la jeune fille.

— Tu as des bagages ? s'enquit Gérard.

— Ma foi non, répondit Robert Souzay, montrant son « nécessaire » qui contenait peut-être toute sa garde-robe. Je ne fais que passer, tu sais. Je descends sur Pau . . .

— Bon, bon ! fit l'autre, narquois. Alors, en route ! Il fait faim ! . . .

La glace était virtuellement rompue.

Le soir, en rentrant à Saverne, chacune des jeunes filles considérait déjà Robert comme une vieille connaissance.

•

Une amitié sans réserve, née au lycée et sans cesse croissante, une de ces amitié mâle, dont les femmes parfois s'avouent jalouses, unissait Gérard et Robert. Ils en étaient au stade de la compréhension intuitive — un mot, un regard suffisaient à les tenir en contact parmi des étrangers au fluide contraire. La gratitude de Robert à l'égard de Gérard n'altérait en rien sa sincérité et celui-ci était précisément sensible à cette droiture constante, sévère et bourrue, mais jamais fardée du moindre désir de flagornerie . . .

Lorsque, seul, enfin, avec lui, dans leur chambre, Gérard Studac eut mis son ami au courant de la situation telle qu'elle se présentait, Robert arqua les sourcils et tira quelques bouffées de sa courte pipe de carabin . . .

— Mauvais, reconnut-il ; il eût mieux valu exposer tes sœurs aux indésirables hommages des Payen, Duprat, Boyen, Chapdelaine et consort . . . Tu avais la défense plus facile . . .

— Certes . . .

— En somme, résuma l'étudiant, fervent des précisions, voici le bulletin de santé : Michèle, ou Micheline si tu veux est là. Tu l'aimes comme au premier jour. Elle est fiancée à un macaque au péroné fragile et qu'elle n'aime vraisemblablement pas . . .

— Sûrement pas . . .

— Qu'elle n'aime pas. Par contre, elle paraît garder un réel penchant pour toi . . . Mais tu ne peux pas l'épouser et elle *doit* se marier, pour sauver son père . . . C'est ça ?

— En comprimée, exactement.

Robert se renversa sur son fauteuil . . .

— Mauvais, répéta-t-il, doctoral.

Gérard était assis devant lui, sur le coin de la table.

— Il n'y a pas de solution possible, dit-il . . . Je peux temporiser, c'est tout. L'intervention chirurgicale s'imposera toujours . . . et sans anesthésique. C'est pour m'aider à attendre, mon vieux, comprends-tu, c'est pour ne plus être seul avec moi dans la nuit, pour ne plus rester tout à fait désarmé devant le mirage de ce qui aurait pu être, que je t'ai demandé de venir . . . Tu verras par toi-même. Elle est exquise, elle est unique, cette Micheline. Un ange. La femme d'une vie. On peut la retrouver une fois sur son chemin, pas deux . . .

— Mais, objecta l'étudiant, positif . . . tu te donnes pour prisonnier de tes sœurs . . . jusqu'à quand ?

Gérard remua les épaules :

— Za a seize ans aux vendanges. J'ai bien pensé ce que tu penses, va. La faire attendre ? Un an, deux ans, ce serait possible . . . et puis . . . Et puis, il y a son père . . .

— Oh ça . . .

— Mais non. Micheline fera pour lui ce que j'ai fait pour mes sœurs. Je ne suis pas millionnaire . . .

Robert ne put se retenir de ricaner :

— Dieu que vous êtes compliqués, tous les deux . . . Veux-tu que je te dise ? reprit-il. Je les connais peu, mais je suis persuadé que si tu mettais tes sœurs au courant, elles te proposeraient quatre solutions pour une !

— Ça non ! trancha Gérard. Non. Je leur ai évité jusqu'ici tous soucis et tracas. Je veux qu'elles aient leur dot intégrale d'insouciance, tout comme si leurs parents étaient là. Quant à moi, tant pis. Je suis l'aîné . . .

— Ouais. Et Micheline ?

Le jeune homme détourna la tête :

— Oui, Micheline . . . Elle méritait mieux que l'existence qu'elle se prépare . . . C'est parfois tout un drame, vois-tu, la vie d'une femme . . . Note qu'elle sera riche, comblée, adulée, enviée, malgré tout. Ce sera la « souriante vicomtesse Stany-Mareuil »...

— Je ne crois pas.

— Quoi, tu ne crois pas ? Pourquoi ?

Gérard en était à mendier un brin d'espoir, si fou soit-il, une lueur, un mensonge . . .

— Je ne sais pas, répartit Robert... Une intuition. En tout état de cause, la gaffe serait de partir maintenant. Laisse évoluer le mal. Il se localisera bien un jour ou l'autre . . . Tant qu'il y a du souffle . . .

— Il n'y en a plus guère . . .

— D'après ce que tu dis. Si. Au contraire . . .

Alors Gérard explosa :

— Mais parce que je suis lâche, mon vieux. Parce que je l'évite et la recherche à la fois. Parce que je la guette, je l'épie dans ses moindres gestes, ses moindres réactions, comme si j'en pouvais tirer quelque chose de définitif, de net . . . Mais il n'y a rien. Ce n'est même pas elle, c'est moi, qui me déroberais, au dernier moment. Parce que je n'ai pas le droit, entends-tu, pas le droit, d'aller contre le bonheur de Meg, de Jackie, de Lou, de Za . . . Tu me diras que Meg peut maintenant se marier assez vite. Jackie, à la rigueur. Mais Lou : dix-neuf ans et dans les nuages. Et Za ? Une enfant . . .

Ce n'est pas aujourd'hui que j'aurais dû retrouver Michèle, vois-tu bien. C'est dans cinq ans, dans dix ans . . .

Souzay ricana de nouveau, imperturbable :

— C'est ça. Vous étiez mariés tous les deux, elle à son vicomte, toi à une fille d'industriel distingué. Vous étiez étonnés, déçus, de ne pas vous découvrir morts de chagrin — et ça vous guérissait net ! Car je te l'ai toujours, toujours dit: un amoureux est avant tout un malade. Il y a une part de folie dans son cas, parfois furieuse . . . Et c'est d'un contagieux ! . . .

— Laisse ton dada à l'écurie, mon gros malin. Tous les aliénistes finissent fous. Méfie-toi . . .

— Je suis vacciné.

— Je le souhaite.

Robert Souzay alla secouer sa pipe sur le rebord de la fenêtre, grande ouverte sur la nuit chaude et sereine. Un instant il parut consulter les étoiles, puis revint à son ami :

— Allons, dit-il, narquois. Du cran. On ne va pas contre son destin. Ce qui est écrit est . . .

— Oui, oui, je connais cela ! avoua Gérard. Je l'ai dans ma trousse . . . Mais c'est bon pour les autres . . .

•

A la même heure, déjà tardive, Jackie avait les paupières lourdes . . .

— Je donnerais gros pour être souris, ce soir, soupirait-elle pourtant. Il doit s'en dire, des choses, en bas... Tu ne crois pas, Meg ?

Meg, immobile et droite dans son lit, lasse et néanmoins sans sommeil, Meg regardait le plafond. Elle se défendait mal d'une sourde rancune à l'adresse de ce Robert qui la supplantait tout à coup dans la confiance de son frère dont elle eût tant souhaité d'être « le meilleur ami » . . .

— Dors ! répondit-elle, excédée . . .

Et pour feindre de dormir elle-même, elle se retourna ostensiblement.

Chapitre XIII

Une semaine a passé . . .

Robert Souzay est déjà acclimaté à Savenac — et tout à fait apprivoisé. Il ne pense plus à « descendre vers Pau », mais cela fut-il jamais dans ses intentions ? . . .

Il n'a guère eu, jusqu'ici, l'occasion d'approcher des jeunes filles en liberté. Ses relations de « carabin », encore que restreintes, superficielles et peu suivies, le mêlaient profondément à une cohorte d'étudiants qui, à tort ou à raison, le laissaient profondément défiant de «-ce genre d'animal ». Aussi bien ses camarades de la Faculté lui semblaient-ils, tous et toutes, constituer une légion d'êtres en marge de l'humanité et qu'il considérait sans antipathie réelle — assurément — mais aussi sans intérêt . . .

Son caractère, d'un naturel timide et peu expansif, s'accommodait fort bien de la solitude relative que lui impose d'ailleurs son peu de ressources. Un travail acharné qu'étayait une ambition froide et résolue, sa mère : sa douceur et son constant souci, et l'indéfectible amitié de Gérard Studac, suffisaient amplement à emplir sa vie, fermée aux plaisirs fugaces et faciles de son âge.

Or, son installation imprévue à la Maison Bleue l'a précipité brusquement dans une ambiance toute nouvelle. La présence de Meg, Jackie, Lou et Za, dont il s'était fait un Himalaya, l'a ouvert à tout un monde de sensations insoupçonnées. Il a été très vite amené à se railler de ses naïves appréhensions : il n'est pas de timidité qui tienne devant l'adorable simplicité des quatre sœurs ! Leur charme opéra sur lui, dès le premier contact, à la gare de Niort. Il découvrit ensuite qu'à fréquenter si assidûment Gérard, il connaissait déjà les jeunes filles beaucoup plus qu'il ne l'imaginait et se trouva sans effort au diapason de leur insouciance légère et rieuse . . .

La Maison Bleue lui apparut comme un oasis dans le désert de sa vie studieuse et plutôt sévère. Il y respirait une atmosphère de chaude harmonie, d'affection confiante et de sécurité totale. Il s'y pavanait moralement, à l'aise et comme dans une béate détente. Il se prit secrètement à envier Gérard . . .

Et Micheline ?

Ah ! oui, il y a Micheline.

Si Robert Souzay avait tenu son « Journal », ainsi qu'il fut longtemps la mode chez les héroïnes de romans distingués, cela eut sans doute abouti à quelque chose de cocasse, ne fut-ce qu'au point de vue de Gérard . . .

Robert y songeait, le « bouchon » distrait et l'âme à la dérive, un après-midi que son ami l'avait une fois de plus entraîné à la pêche, dans un coin idéalement sauvage, quelque part au long de l'Antenne . ..

— Je suis arrivé quand ? pensait-il . . . Mercredi . . . oui, mercredi . . .

« Niort . . . Le donjon des comtes de Poitiers, le musée du Costume Poitevin, Notre-Dame, le Grand Musée (nous reviendrons un autre jour !), le Jardin des Plantes et . . . la pâtisserie. C'est inouï ce que cette Jackie, par ailleurs si coquette et soucieuse de ne pas grossir, peut être gourmande ! Et avec une élégance, une désinvolture ! Elle vous escamote un plat de gâteaux tout en semblant y toucher à peine ! . . . Meg est décidément une créature d'élite et Za une délicieuse gamine. Lou est plus jolie ici qu'à Paris . . . mais à quoi peut-elle penser ? « A rien », assure son frère. A sa place, je me méfierais: elle doit avoir un flirt du côté de Sainte-Maxime . ..

« Et Micheline ? . . . Micheline, l'Ange, la Femme d'une Vie, l'Unique Micheline ? . . . J'ai toujours été frappé de constater combien de femmes fatales aux uns pouvaient surprendre et décevoir les autres . . . Certes, elle est belle, elle est séduisante, elle est charmante et mieux encore . . . Mais j'imaginais une fille hautaine, éclatante, avec des cheveux d'or comme Lou, par exemple — aux yeux glauques et aux paupières lourdes de mystère... Une *vamp*, quoi. Mais non — Lou, qui ne ressemble pourtant ni à Greta Garbo ni à Marlène Dietrich, est, à coup sûr, plus fascinante. Elle a un attrait plus direct, plus agressif et berceur à la fois . . . Mais il est vrai que c'est sa sœur ? . . .

« Au fond, il est un peu effrayant de penser que la tranquillité et le sort des hommes en général, et de Gérard en particulier, puisse dépendre d'un être rencontré par hasard, qui ne vous est rien de précis et qui va, vient, sourit, existe enfin, évolue à sa guise et en toute indépendance, selon un destin qui n'a peut-être rien de parallèle au vôtre . . .

« Si j'avais des sœurs pareilles, je serais difficile . . .

« Mais ce pauvre Gérard est très épris. Je me demande . . . Je me demande comment tout cela va finir...

« Jeudi: Ce n'est plus une maison, c'est une volière, un pensionnat en délire, une station d'optimisme ! Ça chante et ça rit, dès le premier rayon de soleil. On voudrait dormir ce serait la même chose . . . Allons : la vie est belle ! Il n'y a que ceux qui ne peuvent pas partir en vacances pour trouver tant de charme à Paris l'été ! . . .

« Ce vicomte Stany-Machin est assurément un étrange personnage. On ne fait pas mieux pour opérette filmée, Jackie a raison ; j'ai déjà vu cette tête-là quelque part à l'écran... Micheline est complètement folle : on ne voudra les marier dans aucun pays civilisé ! Si j'étais fille, je ne pourrais pas le regarder sans rire, et j'ai idée que ce n'est pas la petite Za qui me demanderait pourquoi . . . Mais, si j'étais Micheline, je tiendrais Gérard pour un fieffé gribouille . . .

« Vendredi : J'ai horreur de la pêche à la ligne. Comme dit Jackie, je la préfère au . . . champagne (la pêche). Tant pis pour moi : c'est le sport favori de Gérard cette année...

« En rentrant avec nos quarante grammes de gardons, en trois pièces, nous avons trouvé Za en larmes et résignée à se laisser mourir : elle avait une mouche dans l'oreille.

« Une grosse mouche vert ou un bourdon, se lamentait-elle. Ça faisait Zzzzz et Fffff dans ma tête. Elle doit être maintenant dans le cerveau !

« Maria, la bonne craignait que ça ne crève le « tampon » de la pauvre petite . . .

« Gérard a pu ramener l'imprudente bestiole, avec un pinceau d'aquarelle trempé dans la gomme arabique : c'était un quart de moucheron pas plus gros que ça . . .

« Lou a, elle aussi, attrapé une mouche, mais elle la porte sur la joue gauche, tout près de l'œil : dans sa sa blancheur, c'est vraiment ravissant.

« Samedi : Le vicomte Stany-Mareuil est décidément bien drôle. Les parents de Micheline le sont moins. Le bon gros père Denoyer me regarde d'un sale œil. Il doit redouter que je ne tombe amoureux de sa fillle. Ce qui ne serait évidemment pas pour arranger les choses, avec ça que Gérard agit déjà avec une imprudence déconcertante . . .

« Nous sommes allés au Pont du Diable. C'est un pont tout neuf et parfaitement inutile, qui semble avoir été oublié par mégarde. Meg assure que la coutume veut qu'on y vienne de loin pour se suicider . . . C'est gai ! Surveillons Gérard. »

« Lou adore les papillons. Je lui en ai attrapé un magnifique qu'elle a tout de suite libéré.

« — Le pauvre, dit-elle, il a peut-être rendez-vous avec une rose . . .

« Mais le galant lépidoptère, après avoir été de l'une à l'autre, est revenu se poser dans ses cheveux couleur de soleil . . .

« — Vous voyez combien les papillons sont volages, Lou, dis-je alors. Une fleur leur fait oublier la fleur qui les attend . . .

« Je ne suis pas mécontent de ça. Lou a rosi . . .

« — Dimanche : On ne sait pas pourquoi le dimanche est un jour où l'on s'ennuie partout. Ici, on ne devrait pas s'apercevoir que c'est dimanche, puisqu'il n'y a guère que

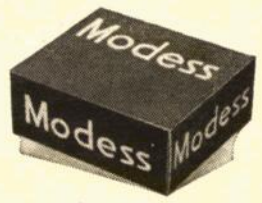
(Lire la suite page 35)

OUVRIÈRES DE GUERRE — ACTIVITÉ CONSTANTE —

J'avais l'habitude de couvrir ma machine à écrire à cinq heures, puis de rentrer chez moi. Aujourd'hui je commence à travailler à cette heure-là! Mais oui . . . c'est l'exacte vérité . . . il y a trois soirs par semaine où je m'occupe d'oeuvres de guerre!

Et peu importe la période du mois, il faut que je sois à mon poste — que je paraisse alerte et bien portante, même si parfois je ne me sens guère disposée. Et Dieu sait si à certains jours je suis déprimée — il me semble que je pourrais me coucher au beau milieu d'un raid aérien.

C'est à ces moments-là surtout que j'apprécie le souple confort de Modess . . . que je me rends compte de la différence que peut faire la bourrure douce et duveteuse d'une serviette hygiénique. J'ai une impression de sécurité et de protection supplémentaire qui me met en confiance quand j'ai beaucoup à faire.



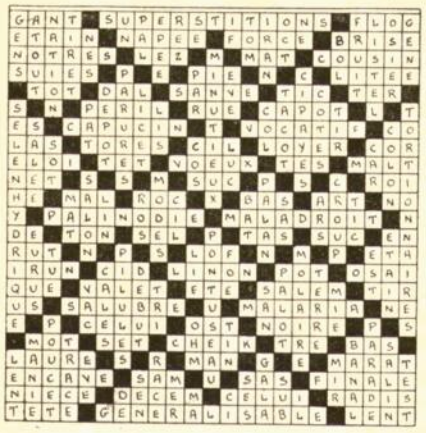
MODESS — POUR FILLES ACTIVES

ACCEPTEZ VOTRE MONNAIE EN TIMBRES D'ÉPARGNE DE GUERRE
À VOTRE PHARMACIE

Les Mots Croisés de "La Revue Populaire"

GRANDE SERIE — No 76

Solution du problème du mois dernier.

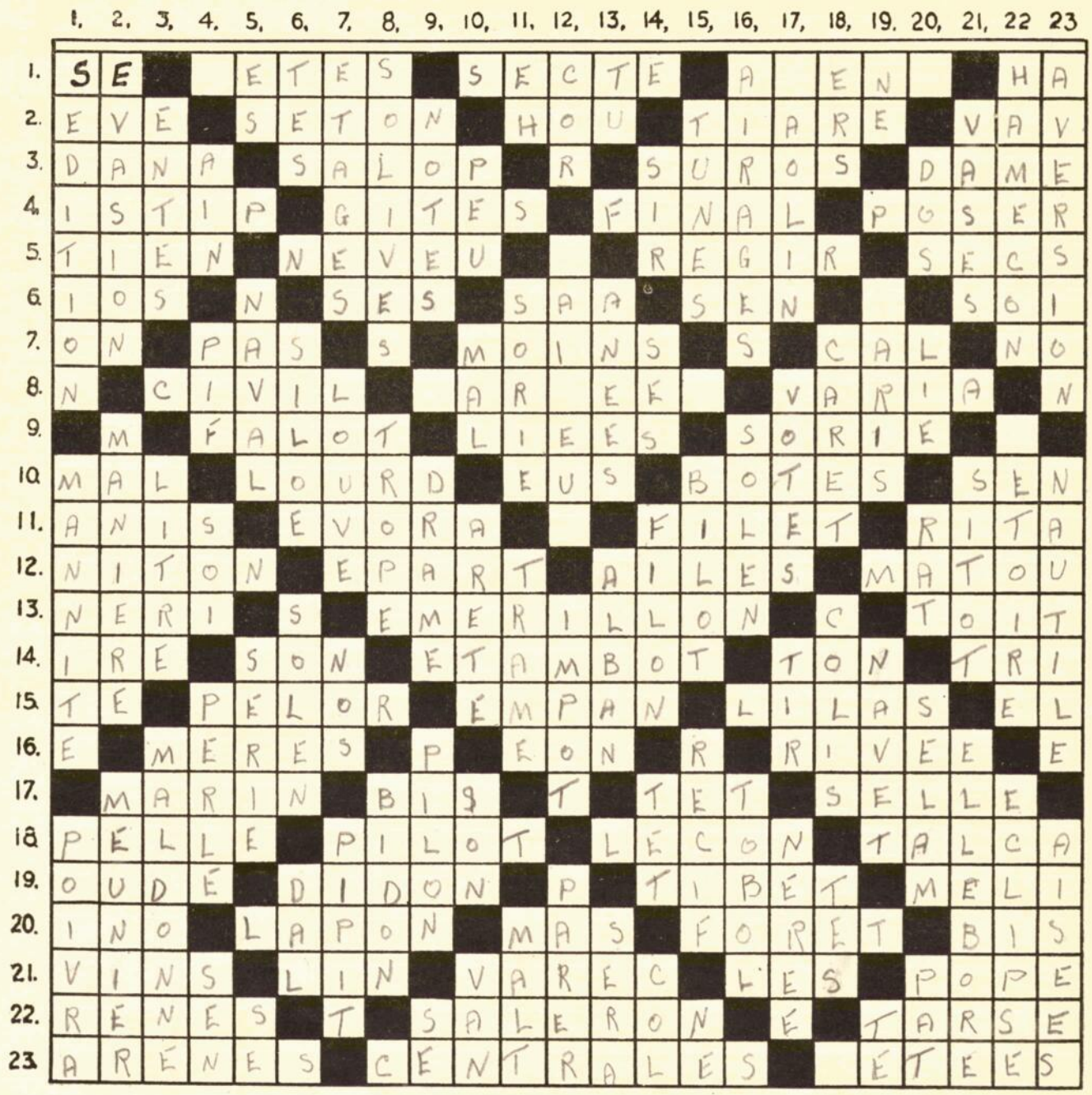


HORIZONTALEMENT

1. Pronom personnel. — Peuple scythe de l'ancienne Europe sud-ouest. — Réunion de personnes qui professent la même doctrine. — Fruit sec. — Interjection.
2. Première femme. — Bandelette de coton qu'on passe sous un pont de peau. — Interjection. — Mitre à trois couronnes que porte le pape. — De l'alphabet phénicien.
3. Ecrivain américain (1815-1882). — Comté d'Angleterre. — Tumeur sur la jambe du cheval. — Point d'appui de l'aviron.
4. Ville de Yougoslavie. — Demeures. — Qui termine. — Placer.
5. Qui est à toi. — Fils du frère. — Administration de biens. — Arides.
6. Une des Cyclades. — A lui. — Mesure algérienne. — Monnaie japonaise. — Elle.
7. Pronom indéfini. — Peu. — Qui marque infériorité de qualité. — Cicatrice. — Lac du Soudan.
8. Qui concerne les citoyens. — Branches brisées dans les taillis par les cerfs. — Recueil bibliographique.
9. Lanterne de grandes dimensions. — Attachées. — Sorte de laine.
10. Autrement qu'il ne convient. — Difficile à porter. — Du verbe avoir. — Difformités des mains. — Monnaie japonaise.
11. Plante ombellifère. — Ville du Portugal. — Tissu à claire-voie pour prendre les oiseaux. — Prénom féminin.
12. Elément gazeux du radium. — Barre servant à fermer une porte. — Bandes de peau qui garnit la tête des soufflets d'orgue. — Homme désagréable.
13. Prêtre italien (1515-1595). — Petite pièce d'artillerie ancienne. — Couverture d'un bâtiment.
14. Colère. — A lui. — Forte pièce de bois. — A toi. — Triage.
15. Toi. — Poissons acanthoptères. — Espace entre les extrémités du petit doigt et du pouce écartés. — Qui fleurit au printemps. — Article espagnol.
16. Mamans. — Agent politique français, né à Tonnerre. — Attachée d'une manière indissoluble.
17. Qui appartient à la mer. — Deux fois. — Crâne. — Siège du cavalier.
18. Partie large et plate de l'aviron. — Tas de sel en forme de cône. — Instruction publique. — Ville du Chili.
19. Ancien royaume de l'Hindoustan. — Fils de Bélus. — Région de l'Asie centrale. — Mélange confus.
20. Fille de Cadmus. — De la Laponie. — Maison de campagne. — Grande étendue de terrain planté d'arbres. — Pain brun.
21. Liqueurs. — Plante textile. — Plante marine. — Article. — Prêtre de l'Eglise russe.
22. Guides. — Partie creuse de la salière. — Partie du pied.
23. Espaces sablées au centre des amphithéâtres. — Principales. — Chômées.

VERTICALEMENT

1. Révolte contre la puissance établie. — Sucre que l'on rencontre dans le céleri. — Assaisonna.
2. Action de s'enfuir de prison. — Méthode particulière. — Nom vulgaire de divers oiseaux.
3. Manches des pinceaux. — Unité de mesure. — Action de mal distribuer les cartes.
4. Source, en arabe. — Gros nez. — Pronom personnel. — Corps dur, brillant, nacré et rond. — Monnaie nipponne.
5. Du verbe être. — Qui concerne les vaisseaux de guerre. — Suite ininterrompue. — Lui.
6. A toi. — Piscine de Jérusalem. — Mollusque lamellibranche. — Fleuve de Suède.
7. Objets superposés. — Sorte de verveux. — Adjectif possessif. — Oiseau passereau.
8. Anciennes mesures de volume pour le bois de charpente. — Toute figure de mots dans laquelle on emploie ceux-ci avec un sens différent de l'habituel. — Broc de bois.
9. Détail d'un compte. — Action théâtrale. — Partie inférieure d'une cuisse de volaille cuite. — Elle.
10. Petite quantité. — Funeste. — Barbe des épis de l'orge. — A lui. — Ville de l'Asie.
11. Interjection. — Sorte de laine d'Espagne. — Intrigue. — Orge germée.
12. Instrument à vent, contourné en spirale. — Etat de ce qui est difforme. — Contribution exigée des citoyens. — Embellir.
13. Toi. — Charges d'ânes. — Premier martyr de l'Angleterre. — Du verbe être.
14. Titre anglais. — A eux. — Suite interrompue d'une même matière. — Vaisseau de terre. — Passage étroit entre deux montagnes.
15. Couchis de fascines traversées de piquets et de clayons. — Petite charrue. — Chaîne de rochers à fleur d'eau. — Adverbe.
16. Galeries pour appel d'air dans les mines. — Genre de lamellibranches appelés vulgairement *couteaux*. — Rivière de Sibérie.
17. Argile refractaire dans la composition de la porcelaine. — Suffrages. — Art de lancer. — Epoux de Doris.
18. Légumineuse. — Grosse tortue. — Balle de marchandises. — A toi.
19. Négation. — Second fils de Priam. — Plante potagère de la famille des crucifères. — Toi.
20. Revers. — Partie épaisse qui se dépose dans le vin. — Homme très avare. — Nom donné par les Orientaux à un bouquet de fleurs. — Terme du jeu d'échecs.
21. Récipients de formes variables. — Aussi promptement. — Renonculacée.
22. Crochet de pêche. — Canonnière en sureau. — Disparition totale d'un astre.
23. Haine. — Mollusque céphalopode. — Faciles.



SES QUATRE VOLONTES

(Suite de la page 33)

le journal pour nous en informer. Et pourtant, dès après la messe on ne sait plus quoi faire . . .

« Nous avons pourtant eu une distraction imprévue : Jackie s'est flanquée à l'eau, juste au petit ponton, en plein dans la vase. Za a failli recevoir une gifle parce qu'elle riait. Bref, un drame.

« La nuit, un orage à tout casser. Les filles sont venues tambouriner à notre porte. Gérard n'a tout d'abord rien voulu savoir pour se lever. Je suis allé tenir compagnie à ses sœurs au salon, pendant que, dehors, la pluie, les éclairs et le tonnerre menaient une sarabande du diable. J'avais Lou et Za peureusement blotties contre moi . . .

« J'adore l'orage à la campagne . . .

« Lundi :Je me demande pourquoi Gérard s'obstine à laisser le péroné du vicomte dans le plâtre. Il pourrait bien commencer à le libérer . . . Meg prétend qu'il doit le faire exprès. Meg devient bien malicieuse . . .

«— Lou m'a demandé un spécimen de mon écriture. Elle avait un petit air sournois . . . S'occuperait-elle de graphologie ? C'est un peu inquiétant.

« L'après-midi nous allons à la pêche, Gérard et moi, avec Joseph. Des serviteurs comme ça, on n'en fait plus . . .

« Mardi : Nous allons à la pêche. Coup de soleil.

« Mercredi : Nous avons failli aller à la pêche . . . Mais zut, j'en ai assez. J'avais promis à Lou de lui apprendre à conduire, sur la grand-sport. Ce genre de voiture n'est pas très indiqué pour une débutante aussi distraite.

« Il y a, sur la route, un petit platane qui se souviendra longtemps de cette première leçon, s'il en réchappe. Mais comme le dit l'adorable enfant : ça aurait pu tomber sur un plus gros . . .

« Aujourd'hui, c'est jeudi . . .

« Nous sommes à la pêche . . . Je ne connais décidément rien de plus horripilant . . . »

•

Robert Souzay a sursauté : Gérard venait de surgir près de lui, l'arrachant sans ménagement à son demi-sommeil :

— Tu ne sais pas ce que m'a dit Meg, ce matin ? dit le jeune docteur . . . Je marchais devant, avec Micheline et Jackie. Micheline nous quitte un instant. Meg nous rejoint... « Je vous regardais de dos, Micheline et toi, me susurre-t-elle . . . Vous faites un beau couple à vous deux ».

— Mon Dieu . . . A part le vicomte, ça serait sans doute l'avis général . . .

— Mais pourquoi m'a-t-elle dit ça ? Qu'en penses-tu ?

Robert se leva, s'étira.

— Que veux-tu, reprit-il . . . Tu joues un jeu dangereux. Tu évites Micheline et parais la bouder, mais, lorsque nous sortons avec elle, tu la dévores des yeux. Entre elles, tes sœurs finiront par jaser . . . .

— Bast ! . . .

— Il n'y a pas de « bast » ! Pour Micheline elle-même ce doit être assez troublant. Vous avez virtuellement rompu, pour des raisons qui vous honorent tous les deux et sur lesquelles tu sais n'avoir à revenir . . . et tu fais le jaloux ! . . . Je me demande ce qui se passerait si, au lieu du vicomte, tu étais en face d'un Adonis ? Ce n'est pas clair, tu comprends. Cette petite ne doit plus savoir que penser . . .

— Ça ne l'empêche pas d'être aux petits soins pour Stany-Mareuil !

— Naturellement. C'est son rôle, son devoir . . . A dire vrai, maintenant que j'y vois plus clair, j'estime que tu devrais adopter une attitude plus nette. Ou tu te décides à reprendre Micheline et alors ne la laisse pas s'enfermer avec le vicomte et ne laisse pas son père se frotter les mains ; ou tu consommes définitivement ton renoncement et . . . agis en conséquence. Mais, je t'en prie, pour l'un comme pour l'autre, pas de demi-mesures ; cela crée une source de malentendus et de malaises qui s'aggravent tous les jours.

Gérard hocha la tête.

— Tu parles d'or, dit-il amer . . . Aussi bien sommes-nous d'accord, Micheline et moi : nous ne sommes que des amis . . .

— Ouais, ricana Robert Souzay. Des amis comme ça, je n'en aimerais pas beaucoup autour de ma fiancée éventuelle . . . Surtout avec ma jambe dans le plâtre . . .

Le jeune docteur ne put retenir un sourire . . .

— Et ça, reprit l'autre. Crois-tu que ce soit digne de toi ? Mettre un fil à la patte de ce pauvre bougre qui devrait déjà pouvoir jouer à saute-mouton ?

— La prudence, mon vieux. Pour un premier malade, il serait navrant que . . .

— Ah ! non, mon petit, non. Pas à moi. Cela fait un mois et, pour une fracture aussi maligne . . .

— . . . Pour en revenir à Micheline, éluda Gérard . . . Que veux-tu que je fasse ? A moins de nous fâcher tout à fait . . .

— Mais, fâchez-vous . . . Quand tu seras rentré à Paris, que feras-tu ? J'imagine que vous n'allez pas échanger une correspondance en . . . « camarades », selon la formule ? . . . Alors . . . aujourd'hui ou dans six semaines . . .

Gérard Studac battait l'herbe d'un pied nerveux. Il ne pouvait se résoudre à étouffer de ses propres mains le peu qui lui restait d'un bonheur qu'il savait pourtant inaccessible. La pensée que Meg pourrait cependant surprendre son secret commençait de se cristalliser en lui. Depuis quelques jours, elle est bien étrange, cette Meg . . .

Serait-il, en effet, devenu si maladroit ?

Ou la jeune fille aurait-elle déjà cette intuitive divination qu'on accorde communément aux femmes? . . .

A moins, encore, que Micheline se soit trahie ? . . .

— Tu as peut-être raison, dit-il enfin . . .

Mais son ami vit bien qu'il ne l'avait pas convaincu . . .

CHAPITRE XIV

CE MATIN-LÀ, alors qu'il parachevait sa toilette en fredonnant un tango vieux de quelque lustre, Gérard Studac vit tout à coup Meg et Lou faire irruption dans sa chambre.

— Où est Robert ? s'enquirent-elles.

— Il nettoie la voiture, je crois . . .

Lou s'est assise sur la table, les jambes haut croisées, avec un air faussement détaché. Sa sœur tenait à la main cinq ou six enveloppes bleues d'un papier fin . . .

Votre sourire gagne les coeurs

QUAND LES GENCIVES REÇOIVENT LE TRAITEMENT SPECIAL IPANA

Evitez la "Brosse à Dents Rosée" . . . Pour garder vos gencives plus fermes — vos dents plus brillantes, ayez recours à

IPANA ET SON MASSAGE

UN SOURIRE ENCHANTEUR fait de vous une vedette dans toute réunion. Ainsi, protégez ce sourire — procurez à vos gencives, tout aussi bien qu'à vos dents, le traitement spécial quotidien!

A cause de la nourriture molle, bien cuite que nous mangeons tous de nos jours, souvent, les gencives sont privées d'exercice et de stimulant. Elles ont tendance à devenir tendres, sensibles — laissant quelquefois sur votre brosse à dents cette légère teinte révélatrice "rosée".

La première fois que vous constaterez la "brosse à dents rosée" — voyez votre dentiste sans plus tarder. Il peut vous dire simplement que vos gencives sont "paresseuses" — souffrent d'un manque de mastication vigoureuse. Et, comme tant d'autres dentistes d'aujourd'hui, il peut vous conseiller "le bienfaisant stimulant d'Ipana et son massage".

Car Ipana est spécialement conçue non seulement pour nettoyer les dents à fond, mais de plus, lorsqu'employée dans le massage, pour aider la santé des gencives. Chaque fois que vous brossez vos dents, massez vos gencives avec un léger supplément d'Ipana. Constatez le revigorant "picotement" — il vous dit que la circulation s'avive dans vos gencives — contribuant à leur donner une fermeté plus saine. Et, avec des gencives fermes et saines, vous avez tôt fait d'avoir des dents plus brillantes et un sourire plus attrayant.

Un produit de Bristol-Myers
Fabrication canadienne

IPANA
PATE DENTIFRICE

Trois choses à retenir en temps de guerre :

1 Nettoyez vos dents, massez vos gencives chaque jour et voyez votre dentiste régulièrement pour examen.

2 Ne gaspillez pas Ipana. Vous n'en avez besoin que de peu pour nettoyer et masser vos gencives.

3 Remettez au pharmacien un tube métallique vide lorsque vous achetez un nouveau tube d'Ipana.

PROTÉGEZ LA PLOMBERIE

DÉGAGEZ LES RENVOIS ET ÉVITEZ LA CORROSION AVEC LA LESSIVE GILLETT

IL n'est pas facile de trouver des plombiers et des pièces de plomberie par le temps qui court. Il vaut mieux prendre soin des renvois d'eau. Voyez à ce qu'ils coulent librement en y versant de la Lessive Gillett.

La Gillett détache les bols de cabinets, les garde inodores—facilite les gros nettoyages—dégraisse et récure les ustensiles de cuisine. Ayez-en toujours à la maison.

Fabrication canadienne

BROCHURETTE GRATUITE: Ecrivez à Standard Brands Ltd., Fraser Ave. & Liberty St., Toronto, Ont., pour obtenir la brochurette gratuite de la Lessive Gillett suggérant maintes manières de faciliter les travaux de ménage.

Ne faites jamais dissoudre la lessive dans l'eau chaude. L'action de la lessive elle-même réchauffe l'eau.

Ne souffrez plus grâce au TRAITEMENT MEDICAL F. GUY

C'est le remède connu contre les *périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.*

Envoyez cinq (5) cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave. de Chateaubriand
Boîte Postale 2353 (Place d'Armes)
Montréal, P. Q.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit Gérard. Du courrier ?

Meg sourit :

— Le courrier de Mademoiselle Lou Studac.

— Non ? . . . Mazette ! . . .

— Des lettres de mon flirt ! précisa la jeune fille.

Gérard restait incrédule :

— Non ? Tu as déniché un flirt par ici, toi ? . . .

Il ne pensait pas à gronder. Il avait trop confiance. Ses sœurs ont été accoutumées à toujours lui ouvrir leur cœur et il a toujours su se montrer compréhensif et indulgent, les raisonnant avec douceur, sans jamais se mettre en danger de heurter leur amour-propre, ni leur pudeur naïve. Il ne s'illusionnait pas sur l'avenir : le jour où ce sera grave, pensait-il, elles oublieront de venir m'en parler, quoiqu'en dise Meg . . .

— On peut lire ? questionna-t-il seulement.

— Certes, répondit l'aînée. Mais, avant, écoute, c'est toute une histoire . . .

— Je suis tout ouïe . . .

Il regardait Lou. Sa robe, d'un vert suave, rehaussait sa blondeur intégrale. Une lueur maligne allumait son regard aux reflets de saphir sur lequel battaient ses longs cils recourbés . . .

— Ça remonte déjà à quelques jours, expliqua-t-elle. J'étais par hasard dans le jardin lorsque le facteur apporta le courrier. Je le reçus de ses mains. Or il me remit une large enveloppe bleue à part, avec un sourire finaud :

« — C'est pour vous, Mam'zelle, dit-il. Faites attention, ça m'a tout l'air d'un billet d'amour . . .

« J'ai ri d'abord, tu penses, pas même intriguée. Mais la perspicacité du facteur n'était pourtant pas en défaut . . .

— Il a l'habitude, ce garçon, observa Gérard . . .

— C'était bel et bien une lettre d'amour . . . Oh, rien, un petit mot discret comme un bouquet, tu verras, aux allures de madrigal timide, mais pas mal tourné. C'était signé : «*Celui qui vous . . .* » et daté de Matha.

— Diable . . .

— J'ai naturellement cru à une farce. Mais de qui ? Nous ne connaissons personne dans la région . . . et puis, enfin, qui aurait pu avoir cette malice ? . . .

— Je te le demande . . .

— Ça m'a pourtant occupée toute la journée. Le lendemain matin, j'ai guetté le facteur et quand, à la porte du jardin, il m'a tendu la même large enveloppe bleue, je t'avoue que je me suis sentie rougir . . .

« — N'en v'là une autre, je crois ; me dit le joyeux imbécile . . .

« Le billet était un peu plus long que la veille, tracé de la même écriture à la fois banale et distinguée qui peut aussi bien celer un comptable, un employé de bureau, ou un milliardaire en perdition dans les parages . . . Et ça dure encore . . .

— Chaque jour apporte à Lou sa bouffée d'encens, intervint Meg. Ça l'a d'abord amusée, puis le côté anonyme de l'aventure a fini par l'agacer. Elle m'en a parlé . . .

Gérard Studac prit le paquet de lettre d'une main distraite.

— Pourvu que ça traîne encore un peu, soupira Lou avec une mélancolie qui n'était peut-être pas tout à fait feinte, et je connaîtrai mon complice pour lui dire adieu . . .

Son frère parcourait les feuillets bleus, arquant les sourcils et souriant de temps à autre . . .

— Eh bien, fit-il enfin . . . C'est assez impersonnel, mais pas si mal, en effet . . . Et tu n'as pas la moindre idée sur ce mystérieux personnage ? . . .

— Ma foi, non. Comment veux-tu.

— En promenade, à droite ou à gauche, vous n'avez jamais . . . Vos Anglais de Cognac ?

— Non, assura Meg, sûre d'elle...

— Je peux te le dire, avança Lou: J'ai pensé un moment que ce pouvait être . . . Robert.

— Tu es folle !

— Ça me semblait étrange, bien sûr . . . mais, que veux-tu ? A part le vicomte et toi, je n'avais guère le choix. Je lui ai même demandé un spécimen de son écriture . . .

— Ça n'a rien de commun. Et puis, enfin, fais lui la grâce de le croire moins sot . . .

— Sot de quoi ? releva Lou, piquée.

— Ne te hérisse pas, mon petit Lou ! . . . Je crois seulement que ça n'est ps un garçon à s'enflammer si vite, à coup sûr, incapable de ce manège assez indiscret.

— Alors ?

— Alors . . . vous ne voyez personne ?

— Personne.

Gérard sourit lui rendant ses lettres :

— Eh bien, ma chérie. Patiente un peu. Ton Don Juan se démasquera bien un jour . . . Tout ce que je te demande, c'est de ne pas prendre cela trop au sérieux. Ce sont des enfantillages de quelque potache.

— Oh, tu sais ! coupa Lou méprisante . . .

Meg lui passa alors le bras autour du cou :

— C'est qu'elle est jolie, notre Lou, dit-elle . . . Elle laisse derrière elle « comme une queue de comète » . . Ça, c'est signé, par exemple : c'est Robert qui le lui a dit.

— Hé, hé ! . . .

— Toutefois, Gero, reprit la jeune fille, Lou voudrait que Jackie ne sache pas, ni Za . . .

— Naturellement, moi, je suis un tombeau, tu sais, mon petit. Je serai, s'il le faut, le tombeau de cet amour anonyme . . .

Lou remua les épaules en riant.

Peut-être pensait-elle déjà à autre chose . . .

•

Vint enfin la fameuse expédition sur Angoulême, dont tout l'intérêt résidait, pour les jeunes filles, dans le fait de rentrer tard et de courir la route en pleine nuit.

Gérard Studac avait sérieusement invité le vicomte Stany-Mareuil à rester quelques jours encore sur sa chaise longue, la jambe prisonnière. Il s'était engagé à le libérer avant la fin de la semaine en cours . . .

Robert Souzay assistait à l'entretien :

— Ne crains-tu pas que ce soit un peu tôt? susurra-t-il, doucement ironique.

Son ami l'a regardé, sans sourire. Mais le vicomte faillit s'en étrangler:

— Non, Monsieur, non ! dit-il avec feu. Cela suffit amplement. J'en ai assez du point de vue de la terrasse. Ça me fait l'effet du papier à ramage d'une chambre de malade, maintenant. Et je me sens une folle envie de grand air, de campagne et de soleil.

« Ça va être gai ! » pensa Gérard.

Cette fois pourtant, Robert Souzay surprit nettement que ce n'était pas sans quelque mélancolie avouée que l'infortuné vicomte voyait partir les voitures, avec Micheline, vers la capitale de l'Angoumois.

D'aussi loin qu'il put, jusqu'au virage de l'allée sableuse du château, le gentilhomme, dressé sur sa chaise longue, agita son béret blanc, cherchant manifestement à identifier la main de la jeune fille parmi les dix mains tendues vers lui . . .

— Pauvre bougre, pensa l'étudiant . . .

Car, lui non plus, ne pouvait se défendre d'une certaine sympathie à l'égard de Stany-Mareuil . . .

Il gardait le souvenir d'une conversation qu'il avait eue avec lui, un matin que Gérard, retenu à la Maison Bleue par un léger malaise de la petite Za, l'avait dépêché devant.

Il venait incidemment de dire son âge . . .

— Vingt-quatre ans ! . . . Que c'est beau ! avait soupiré le vicomte. Toute la vie devant soi . . .

Et comme le jeune homme avait esquissé une moue désabusée :

— Eh quoi, reprit l'autre . . . Déjà blasé ?

— Blasé ? repartit alors l'étudiant, Ma foi non, cher monsieur. Je pense seulement que cet âge d'or peut n'être qu'une poésie qu'on ne sait guère goûter qu'un peu plus tard, avec un certain recul . . .

— Et aussi, un peu de regret . . .

— Peut-être, mais . . .

A ce moment, Micheline avait traversé la terrasse, descendant au jardin. Robert suivit le regard du vicomte, accroché à la claire vision . . .

— . . . Un peu de regret, répéta l'homme. Croyez-moi. Je ne connais pas de gens qui ne voudraient rajeunir . . . On s'aperçoit toujours qu'on a oublié de faire quelque chose d'essentiel . . .

— Ou qu'on n'a pas pu la réaliser, faute de moyens. Car, nous y voilà bien : à vingt ans, vingt-cinq ans, on a toutes les audaces, toutes les ambitions . . . et souvent pas les épaules du rôle . . .

— C'est toujours un peu la même chose, allez : « Qui met son idéal trop haut se casse le nez, observe judicieusement Regnard ». On peut aussi se casser le péroné, ajouta le vicomte, en riant . . . Mais il ne faut jamais rien regretter, que sa jeunesse. Gardez jalousement la vôtre, allez, le plus longtemps possible. Vous avez des joies qui n'appartiennent qu'à vous. Des promesses . . . Tous les espoirs sont permis, à votre âge. On ne doute de rien . . .

— Croyez-vous ?

Stany-Mareuil sourit :

— Ah oui. L'inquiétude ? Ce mal du siècle . . . Au fond, nous sommes plus jeunes que vous autres, nous les « plus de quarante » !

« Assurément, il y en a qui ne doutent de rien », pensa Robert . . .

— C'est-à-dire qu'on commence alors de se regarder vivre, reprit-il. Avant, le temps manque. On se heurte parfois à des forces hostiles, des impondérables, qui suffisent à nous accaparer . . .

— Vous en avez tant ?

— Moi ? . . . Non . . . Je travaille. Je ne m'aperçois pas toujours que je suis jeune, c'est tout . . .

— Plus tard, on s'aperçoit qu'on ne l'est plus . . . ou qu'on l'est moins. C'est pire . . . Je ne vous croyais pas si pessimiste, mon cher monsieur . . .

— Je ne suis pas pessimiste. J'espère et j'attends . . .

Le vicomte eut un petit rire :

— Vous serez bientôt docteur . . .

— Un an, je pense . . .

— Et puis . . . vous êtes un beau-frère tout indiqué pour votre ami Gérard ? . . .

Le jeune homme rougit :

— Je n'y pense pas. Y penserais-je, qu'il me faudrait d'abord céder à des préoccupations plus matérielles. J'ai ma vie à faire, ma situation . . . Je suis seul.

— Voilà qui est d'un sage, accorda le gentilhomme rêveur . . . Pourtant . . . Pourtant, je crois que vous êtes dans l'erreur. La vie, la situation, deux choses assez différentes. Faire sa situation avant sa vie, n'est peut-

être pas si rationnel qu'il y paraît. Sa vie d'abord, un foyer . . .

— C'est tentant . . . Mais le bonheur d'une femme devient assez cher de nos jours . . .

— Croyez-vous ? Débuter jeunes, la main dans la main, avec plus d'espoirs que de souvenirs, ce doit être charmant . . . Non ?

— Certes . . .

— Mais oui . . .

Micheline remontait le perron, les bras chargés de fleurs qu'elle venait de couper. Le vicomte l'a regardée à nouveau passer . . . Robert pensa à Gérard . . . A quoi lui servait d'être jeune à celui-ci ? Le destin ne s'était-il pas chargé de lui prendre son bonheur, alors que tout semblait conspirer en sa faveur ? . . .

La claire vision de la jeune fille disparue dans le cadre de la baie éclaboussée de soleil, Stany-Mareuil restait là encore, immobile, l'œil vague, comme gêné tout à coup par ce qu'il venait de dire. L'étudiant surprit son trouble et ricana, pensant toujours à Gérard . . .

Mais le vicomte, enfin, se retourna. Son visage mince et laid avait une étrange expression de lassitude avouée. Il sourit pourtant, d'un demi-sourire, qui décala ses traits excessifs :

— Mariez-vous jeune, mon ami, dit-il gravement. Faites vite un beau mariage d'amour, un vrai . . . Parce que, après . . :

Le jeune homme a tressailli, étonné. Déjà l'autre avait repris son masque de sérénité, que vint égayer une lueur de malice dans son regard devenu narquois :

— . . . Parce que, après, reprit-il, on a encore toute la vie devant soi, mais elle est plus courte.

Robert Souzay perçut la teinte et prit le parti de rire. Il venait cependant d'acquérir la certitude que le vicomte ne se leurrait pas sur la part de vrai bonheur qu'il était susceptible d'apporter à Micheline, et la sourde révolte, qui grondait en lui la minute d'avant, fit soudain place à un indicible sentiment de pitié . . .

A la réflexion, il avait cru préférable de ne pas rapporter l'incident à Gérard.

•

Le soir, en rentrant d'Angoulême, le Hasard, cet espèce de meneur de cotillon qui est peut-être beaucoup moins étourdi qu'on se plaît à l'imaginer, le Hasard, donc, avait placé Gérard Studac à côté de Micheline dans le spider de la grand-sport. Robert Souzay étant au volant, la petite Za à la gauche « pour voir la route ».

Le torpedo filait devant avec Meg, Lou et Jackie . . .

La nuit était chaude et sans lune. Le ciel piqué d'étoiles répandit cependant une douce clarté sur le paysage endormi, qu'ils avaient traversé dans l'après-midi en pleine féerie ensoleillée. Le rond de lumière des phares fuyait, éperdu, devant les voitures qui semblaient s'obstiner à le poursuivre, s'attardait un moment aux virages que barraient le rideau des arbres bagués de blanc, puis bondissait à nouveau dans l'ombre bleue.

Meg menait bon train. Robert Souzay suivait, sans effort. Za, grisée d'air, fouettée — et sans doute aussi d'un peu de champagne ! s'abandonnait toute au plaisir du moment. Elle reconnaissait des silhouettes au passage, une ferme, un boqueteau . . . puis des villages, des bourgs . . . la vieille église de Fléac, Saint-Saturnin qu'habita Calvin, les ruines des Bouchauds, Luxé, Rouillac . . .

Ici le torpedo bifurqua, par erreur, à gauche, vers Jarnac. Ce fut Micheline qui observa la fausse manœuvre et Robert Souzay, alerté, appuya sur l'accélérateur pour rejoindre l'auto. Croyant à un jeu, Jackie, très excitée, poussa d'abord Meg à fuir plus vite. Ce n'est qu'au bout d'un long moment, comme déjà ils traversaient Sirogne et allaient atteindre Jarnac, qu'intriguée par l'appel répété du clakson de la grand-sport, Meg ralentit et se laissa rattraper.

Une discussion s'ensuivit aussitôt, Meg rejetant la responsabilité de l'itinéraire sur Jackie qui se défendait avec l'ardeur qu'on imagine.

— Enfin, peu importe, trancha Gérard. Nous ne saurons jamais qui nous a fait ce « coup de Jarnac ». L'essentiel est de faire demi-tour. A moins que, reprit-il, consultant sa carte, à moins que nous ne passions par Cognac. Ce n'est pas tellement plus long . . .

— Oh si ! protesta Micheline. La route fait un coude terrible. Et il est tard . . . moins allongée de quelques lieues et ce n'est certes pas le jeune docteur qui s'en fût plaint : il était prêt à faire le tour par Saintes et Rochefort quitte à rouler toute la nuit . . .

Insensiblement, en effet, Micheline s'est laissée aller contre lui, cédant à l'engourdissement de la course. Passant son bras aux épaules de la jeune fille qui ne résista que mollement, Gérard l'attira plus près. Un indicible émoi le gagna peu à peu . . .

— Ça me rappelle notre fugue à Versailles, murmura-t-il soudain . . .

Un soir de « naguère », en effet ils étaient rentrés d'une escapade, en taxi, blottis l'un contre l'autre, n'osant plus parler ni bouger, de crainte de rompre le charme de leur bonheur qui les étourdissait encore . . . Mais c'était l'hiver, il faisait froid . . .

Les longs cils de Micheline battirent, très vite, sur ses yeux noirs et doux :

Oui, bien sûr . . .

Puis, désignant Robert d'un mouvement du menton :

— Il sait ? questionna-t-elle . . .

Oui, bie nsûr . . .

— Bien sûr . . .

— C'est pour cela qu'il me boude?

— Il vous boude ?

— Un peu, je crois. Il est votre ami. Il doit m'en vouloir . . .

Gérard eut un bref coup d'œil en avant, comme s'il craignait que Robert ne les entende, mais le vent emportait loin dans la nuit le murmure de leurs paroles.

Non, il ne vous boude pas, reprit-il. Au contraire. C'est à moi qu'il reproche de n'être pas plus raisonnable et de ne pas savoir me défendre mieux contre moi-même. Il assure que je vous importune . . .

— Nous sommes des amis . . .

— Il prétend que des amis de mon espèce, il n'en voudrait pas beaucoup autour d'une . . . enfin, de sa . . .

Micheline arqua les sourcils :

— Il a peut-être raison . . .

— Tellement ?

— Cela dépend du point de vue.

— Le vôtre ?

— Je pense qu'il a raison.

— Je ne vois pas . . .

— Croyez-vous, Gérard, que je devrais, décemment, être là, comme ça . . .

Le jeune homme resserra l'étreinte de son bras.

— Pourquoi y êtes-vous ?

— Parce que je suis bien. Et j'ai confiance . . .

— Michou . . .

— Non, Gérard, non . . .

— Mais si, Michou . . . Si . . . Laisse. Volons cette minute au destin. Oublions tout, un moment, rien qu'un moment, veux-tu ? . . . Je t'aime, Micheline chérie, petite Michèle, je t'aime. Je n'ai jamais cessé de t'aimer...

Un éclair a passé dans le regard éperdu de Micheline stupéfait. Un

"Heureusement que ma baignoire a toujours été frottée au Bon Ami"

Il est difficile aujourd'hui de renouveler une baignoire ou un évier ; aussi, les femmes qui se sont toujours servi de Bon Ami s'en réjouissent aujourd'hui. Car Bon Ami garde à la porcelaine une apparence de neuf. Désormais, servez-vous donc de Bon Ami pour protéger la surface de *votre* baignoire et de *vos* éviers. Vous verrez qu'il est d'usage facile, d'action rapide et *sûre*. Ne contient ni caustique violent ni substance graveleuse.

"PAS ÉTONNANT QU'IL N'ABIME PAS LES MAINS !"... Parce qu'il ne contient ni caustique violent ni substance graveleuse, Bon Ami ne rougit ni n'abîme les mains . . . ne rend pas les ongles cassants.

"n'a pas encore égratigné !"

Bon Ami

pour tous vos n

(FABRICATION CANADIENNE)

Étoiles au fromage

Surprise ! Biscuits au fromage chauds, à l'appétissante saveur de fromage, riches et fondants. Et comme ils sont faciles à confectionner avec le Soda à Pâte "Cow Brand", le parfait levain ! Demandez aujourd'hui même par lettre notre Livret de Recettes contenant d'autres recettes nouvelles et intéressantes.

Étoiles au Fromage

1¾ tasse de farine d'usage général tamisée
½ cuillerée à thé de Soda à Pâte "Cow Brand"
¾ de cuillerée à thé de sel
⅓ de tasse de "shortening"
½ tasse de fromage râpé
¾ de tasse de lait de beurre
Beurre mou
Fromage râpé

Tamisez la farine une fois, mesurez, ajoutez le soda à pâte et le sel, puis tamisez de nouveau. Coupez le "shortening" dans la farine. Ajoutez le fromage râpé. Ajoutez le lait de beurre, remuant vivement pour former une pâte molle. Renversez sur la planche enfarinée. Pétrissez légèrement. Roulez à ¼ de pouce d'épaisseur. Couvrez légèrement de beurre mou. Coupez en carrés de 2 pouces. Coupez chaque carré en deux, formant des triangles. Couvrez une moitié avec du fromage râpé, placez l'autre moitié sur la première, le côté beurré en bas et les pointes du centre en direction opposée. Faites cuire 15 minutes dans un four chaud (475° F.). Servez chaud. Fait 24 étoiles.

Rhumes • Acidité

Ami véritable et aide à la famille depuis trois générations, le Soda à Pâte "Cow Brand" est du bicarbonate de soude pur. Il soulage l'indigestion, l'acidité, enraie les maux de gorge, les rhumes ordinaires, conserve les dents propres, est rafraîchissant et revigorant dans le bain. Gardez-le à votre portée dans la pharmacie de famille et faites venir notre Livret concernant des Traitements Médicaux, offert ci-dessous.

SODA À PÂTE

"COW BRAND"
BICARBONATE DE SOUDE PUR

LIVRET DE RECETTES GRATUIT et dépliant décrivant les utilisations médicinales du Soda à Pâte "Cow Brand" seront envoyés sur demande. Mettez ce coupon à la poste aujourd'hui même.

CHURCH & DWIGHT LIMITED,
Dépt. R-63,
2715, rue Reading, Montréal.
Veuillez m'envoyer vos livrets GRATUITS décrivant les utilisations du Soda à Pâte "Cow Brand" pour fins Culinaires et Médicinales.

Nom _____

Adresse _____

(Veuillez écrire vos nom et adresse en imprimé — 125F)

frisson a donné à ses traits une fugitive expression d'angoisse. Elle eut comme un vertige... Mais, avant même qu'elle eût pu se dérober, avant que sa volonté contraire ne parvienne à lui faire détourner les lèvres des lèvres de Gérard, elle se sentit emportée à travers la nuit, toutes les nuits étoilées de ses rêves et dont la chaude haleine parfumée annihila jusquà sa pensée...

Mais lorsqu'elle se dégagea, l'instant d'après, elle eut comme un sursaut. Une bouffée de honte lui monta du cœur à la gorge, aux joues, aux yeux...

— Pourquoi, Gérard?... Pourquoi...

Lui-même la regardait, incertain de l'attitude à prendre. A dire vrai, il n'éprouvait pas de honte. Une ingénue l'inondait, avec le sentiment puéril d'une victoire dont la vanité lui échappait. Il sourit, un peu gauche et avança la main vers la main de Micheline.

— Non, Gérard, non, dit-elle. Ce n'est pas bien. Il ne fallait pas. C'est lâche...

Elle s'est rejetée dans l'autre coin du spider, les traits durcis de rancune, l'œil sévère. Ce n'était pas une feinte, Gérard ne s'y méprit pas. Alors seulement il se rendit compte de la sottise qu'il venait de commettre... Il eut peur.

— Micheline, pardon, dit-il...

— Non.

— Micheline, jamais plus, je vous jure...

Elle secoua sa tête brune, sans vouloir le regarder. Un souffle court soulevait sa poitrine, sous l'écharpe légère nouée à la diable...

— Micheline Je vous en prie. Ne m'en veuillez pas. C'est fini. Je vous vous jure. Jamais...

Or la voiture ralentit brusquement. Devant elle, le torpedo avait freiné. La grand-sport le rejoignit, à une « patte d'oie » dont le poteau indicateur était rongé de rouille, illisible. Meg hésitait...

— Nous venons de traverser Neucicq, assura Jackie, j'ai vu la plaque.

— Alors, c'est tout droit, dit Micheline...

Les jeunes filles avaient mis pied à terre. Au moment de repartir, Za manifesta le désir de monter auprès de Micheline.

— Je suis fatiguée, avoua-t-elle.

— Mais oui, mon petit... Gérard va se mettre devant.

Gérard, qui avait encore beaucoup de choses à dire, peut-être pour faire pardonner sa minute d'égarement, fit la grimace. Déjà, pourtant, Za venait de s'installer dans le spider et Micheline y prenait place.

— Allez, grimpe! jeta Robert Souzay...

Le torpedo avait démarré et prenait de l'avance. La grand-sport bondit, comme cravachée, cependant que Gérard surprenait un sourire moqueur aux lèvres de son ami...

Derrière lui, Za s'était blottie contre Micheline, à demi étendue sur l'épais coussin de la banquette, la tête renversée au creux des bras de la jeune fille. La lassitude amenuisait son mince visage triangulaire, aux cheveux plats. Ses yeux luisaient comme des myrtilles, d'un éclat fixe, braqué sur les grands yeux veloutés de Micheline...

— Vous êtes bien, Za?

— Oui...

Elle était très fatiguée, cette petite. On n'aurait pas dû la laisser prendre cette coupe de mousseux, tout à l'heure. Ça l'a énervée. Gérard s'y opposait; c'est Micheline qui avait cru devoir insister. Elle le regrettait.

Mais voici qu'ils atteignaient les berges de l'Antenne, au miroir terni de brumes légères errant à la surface de l'eau paisible. Le vieux jardinier, gardien du château, prétend que ce sont là les âmes des filles qu'un désespoir d'amour a poussées dans la rivière... puis Matha et Savenac, enfin, au pied des sombres collines, amoncelées comme des nuages...

Les deux voitures stoppèrent au château. Les chiens accourus s'étaient dressés contre la grille, les oreilles droites. Dans l'ombre plus épaisse du parc, la grande maison grise semblait ne dormir que d'un œil. A travers le tulle fin des rideaux, sur lequel bâillaient les persiennes mal jointes, une lumière tamisée filtrait, au ras de la terrasse...

Les jeunes gens se séparèrent, dans un joyeux brouhaha.

— A demain...

— Bonne nuit, Micheline.

— Bonne nuit, Gérard.

Mais la main tendue de Gérard n'a pas rencontré la main de Micheline.

•

Or, lorsque, un peu plus tard, Lou, qui partageait sa chambre avec Za, se pencha sur elle pour l'embrasser avant d'aller bavarder un moment avec Meg et Jackie, la petite, qui avait des larmes plein les yeux, s'accrocha désespérément à son cou...

— Eh! bien Za, qu'as-tu ma chérie?... Voyons, Za!...

Lou berçait sa cadette, tendrement. Elle n'était que trop sujette à ces dépressions nerveuses pour lesquelles Gérard la faisait soigner depuis longtemps. La jeune fille pensait comme Micheline, tout à l'heure, qu'elle devait mal supporter les randonnées en voiture et ces escapades répétées par monts et par vaux.

— Dis-moi ce que tu as, ma chérie... Pourquoi pleures-tu?...

Za ne faisait que secouer sa petite tête obstinée...

— Veux-tu du tilleul? Un peu de fleur d'oranger?

— Non. Rien...

— Enfin, qu'as-tu?...

Elle consentit alors à découvrir son visage mouillé de pleurs...

— J'ai, dit-elle, j'ai...

Elle acheva tout bas, à l'oreille de sa sœur qui se releva, incrédule :

— Tu es folle?

— Non. Je l'ai vu dans le rétroviseur de la voiture, sans le faire exprès, tu penses. Je regardais la route derrière nous, dans le petit miroir... Je les ai vus...

Lou resta suffoquée. Aussitôt, pourtant, lui vint une envie de rire insensée, tant la chose lui semblait cocasse...

— Tu as pu te tromper...

— Mais non.

— Eh bien, mon Dieu... Il n'y aurait tout de même pas de quoi pleurer, après tout. Tu n'es pas jalouse, j'imagine! On ne va pas te prendre, ton Petata, sois tranquille.

Za ne put s'empêcher de sourire, déjà plus calme.

— Ce n'est pas ça...

— Quoi, alors?...

— Je ne sais pas... C'est nerveux, tu sais bien...

Lou resta un long moment auprès d'elle, cherchant à la distraire, puis, assurée qu'elle allait dormir, elle s'éclipsa, sur la pointe des pieds, répéter l'extraordinaire affaire à Meg et à Jackie...

CHAPITRE XV

MICHELINE ne devait pas pardonner à Gérard Studac ce qu'elle considérait véritablement comme une mauvaise action. Non que la chose, en soi, lui eût paru tellement désagréable... Hélas! Elle aimait trop encore le souvenir de son « Joli rêve » de naguère pour se nier toute faiblesse... Mais l'incident prenait pour elle un sens très différent et d'une autre gravité.

Elle n'avait rien fait pour reprendre Gérard à ses sœurs. L'affection qu'elle portait déjà aux jeunes filles s'enrichissait d'un peu de la tendresse qu'elle refusait d'avouer à Gérard. Sa nature droite et fière lui avait épargné la tentation d'une revanche qui eût pu, pourtant, lui être facile — à tort ou à raison. Après le désarroi du premier moment, elle avait accepté la présence de Gérard comme une épreuve, à la fois douce et cruelle. Elle était de force à la supporter et à y puiser, même un subtil bonheur qui durerait ce que dureraient les vacances, et dont elle savait devoir sentir le défaut, plus tard, avec plus d'acuité que jamais...

Mais elle avait confiance en Gérard. « Vous n'avez pas de meilleur ami que moi », avait-il dit, un soir. Elle l'avait cru. Elle comptait sur lui comme sur elle-même. Elle s'était abandonnée en toute innocence à la sensation de sécurité qu'il lui inspirait. Elle mesurait son courage au sien et imaginait pouvoir se laisser aller parfois à quelque détente sans se mettre en danger de le regretter. Elle avait elle-même maraudé quelques douces minutes à son destin... Mais où était le mal?...

Or, Gérard avait virtuellement trahi le pacte. Il avait, tout à coup, rompu les ponts... Et il lui avait fait mal.

Toute la nuit — cette nuit-là — elle a pleuré comme une enfant, se confessant mentalement au souvenir resté cher de sa tante Jane qui avait, naguère, bercé son gros chagrin...

Mais elle avait eu très peur et s'était promptement ressaisie.

Gérard s'en aperçut bien, le lendemain et les jours suivants, à sa façon de l'éviter ou de le regarder en face, sans sourire, avec une volonté nette d'enrayer tout plaidoyer.

Ce fut, par contre-coup, le vicomte Stany-Mareuil qui bénéficia de l'incident. Il lui parut que jamais Micheline n'avait été si prévenante et que, jamais non plus, elle ne lui avait consacré tant de sa liberté...

Il est vrai que Gérard Studac avait dû procéder au retrait de l'emplâtre qui immobilisait le gentilhomme, depuis déjà cinq semaines, sur sa chaise longue. La guérison s'avérait parfaite; il ne devait rien subsister de la fracture, après la reprise mesurée et progressive d'une activité sans excès.

L'heureux vicomte tint à faire sa première sortie au bras de Micheline. S'aidant d'une canne, il descendit avec elle le perron du château qu'éclaboussait un soleil radieux. Ce fut, pour lui, un ravissement...

— Je ne suis certes pas tout à fait d'aplomb, avoua-t-il. Je dois vous faire l'effet d'un vieillard, ma pauvre enfant?...

— Mais, pas du tout. La convalescence est, au contraire, comme une bouffée de jeunesse et de renouveau...

Il sourit, pensant à part soi qu'il n'avait nul besoin de ce printemps supplémentaire...

— Vous êtes charmante, dit-il. Le fait est que je me sens capable de grandes choses, tout à coup. L'Himalaya ne m'effraierait point, si je devais cueillir, au faîte, votre sourire... Aïe! Dieu merci, votre sourire est là! se reprit-il en riant... Mais, songez, Micheline, qu'il y a plus d'un mois que je n'ai eu le plaisir de sortir ainsi avec vous!... Si vous saviez — je puis bien vous le dire, maintenant! — si vous saviez combien j'ai pu me morfondre et m'assommer dans ce salon... J'en suis positivement écœuré du Louis XV... Je ne veux d'ailleurs pas y rester une nuit de plus. Je me hisse,

dès ce soir, à ma chambre et ne remettrai plus jamais les pieds dans cette geôle dorée . . .

— Mais nous allons reprendre nos randonnées dans les environs ! répartit Micheline. Je sais des coins charmants, à présent, et qui vous plairont, j'en suis sûre . . .

Elle était enjouée, simple et semblait à l'aise. La joie puérile du vicomte déteignait en elle sans qu'il s'y mêlât la moindre gêne apparente. On eût pu, véritablement, la croire heureuse . . .

Lorsqu'ils revinrent vers le château, après une courte promenade, coupée d'une pause au banc de pierre, et qu'ils aboutirent à l'allée qui contournait la corbeille des rosiers, Micheline vit qu'on les regardait de la terrasse.

Il y avait là ses parents, Gérard Studac, ses sœurs et Robert Souzay, qui était venu les rejoindre entre temps . . .

Alors, obéissant au mobile d'une naïve représaille, la jeune fille s'arrêta devant les roses, cueillit la plus belle et la passa à la boutonnière du vicomte, ravi, qui lui baisa galamment le bout des doigts.

Sur la terrasse, Gérard se mordit les lèvres . . .

Robert Souzay s'en aperçut, et Meg aussi, et Jackie, et Lou, et Za, qui parurent réprimer une collective envie de rire . . .

« Qu'est-ce qu'elles ont, celles-ci ? » pensa l'étudiant . . .

•

— Tu as parlé à Micheline, Gérard ?

— Moi ? Non . . . Pourquoi ?

— Rien . . .

Robert Souzay était couché, tout de son long, sur le plateau de l'ancienne carrière qu'on voit de la Maison-Bleue, couronnée de peupliers argentés. Gérard, assis contre un arbre, achevait distraitement d'anéantir leur provision de prunes et de figues fraîches, maraudées d'heure d'avant.

Sous eux, la falaise de sable tombait à pic sur un pré d'herbe grasse où une chèvre semblait garder une enfant sale. Un boqueteau, aux tons de tapisserie chers à Watteau, dressait en face sa haute muraille, cependant que, sur les côtes, s'étageaient les vergers aux branches lourdes . . .

Au delà, c'était le ruban métallique de l'Antenne sous le soleil, la Maison-Bleue, reconnaissable entre toutes et, plus haut, la silhouette trapue du château, sur l'écharpe boisée du coteau . . .

Une indicible impression de quiétude et de paix se dégageait de l'ensemble et flottait dans l'air léger, comme un lénitif parfum.

— Pourquoi me demandes-tu cela ? reprit Gérard.

— Je croyais . . .

— Tu croyais . . . Quoi ?

— Je ne sais pas, mon vieux. Il m'avait paru que vous étiez un peu plus . . . corrects, tous les deux.

— Corrects ? releva Gérard, narquois. Tu as l'euphémisme facile ! . . . Micheline boude bel et bien.

— Elle ?

— Eh ! oui, elle. C'est d'ailleurs ma faute . . .

— Raconte . . .

Gérard acheva, pour se recueillir, de dépouiller une grosse figue, puis :

— Figure-toi que, l'autre soir, comme nous rentrions d'Angoulême . . Tu te rappelles ? J'étais dans le spider de la grand-sport, avec Micheline.

Pendant qu'il parlait, Robert, qui s'était commodément étayé d'un coude et fumait sa pipe par petites bouffées, le considéra d'abord avec sérénité, puis avec une ironie croissante . . .

— Eh ! bien, tu en fais de jolies, mon cher ! constata-t-il enfin. Je ne sais pas pourquoi tu m'as fait venir de Paris si c'est pour perpétrer de pareilles maladresses : tu t'en tires très bien sans moi !

— En fait, le résultat que tu souhaitais semble acquis : depuis huit jours Micheline ne quitte plus son vicomte . . .

— Mais, je suis allé quatre fois à la pêche ?

— Et nous n'avons pas échangé, elle et moi, dix paroles qui sortent du bonjour-bonsoir-pas-mal-merci . . .

Robert Souzay remua les épaules.

— Ce n'est pas trop tôt.

— C'est un point de vue.

— Mais non, Gérard. Aussi pénible que ce te soit, il fallait en finir. Pour elle-même, je te l'ai dit. Le seul fait qu'elle te garde rancune de ta . . . sauvagerie — car tu t'es conduit comme un rustre, ne t'illusionne pas! — le seul fait qu'elle t'en tienne rigueur corrobore pleinement ma façon de raisonner : tu es survenu dans sa vie nouvelle comme un fauteur de désordre et de déséquilibre. En un mot, tu y es de trop. Il faut t'en persuader et t'en aller.

Gérard soupira :

— Si tu crois que c'est facile . . .

— Tu as eu un jour le courage de rompre. Aujourd'hui la situation est la même, aggravée du fait que Micheline ne s'appartient déjà plus.

— Elle se vend . . .

— Tu n'as pas à juger. Tu n'as qu'à rester tranquille, ou prendre tes clics, tes clacs et ficher ton camp.

— Voilà qui est net . . .

Robert se dressa à demi et braqua sa pipe sur Gérard, comme un browning.

— Mais oui, mon pauvre vieux, reprit-il plus doucement. Tu te tortures toi-même à plaisir dans une situation que tu sais sans issue. Tu recules constamment pour finir par sauter quand même, ne fût-ce qu'à la rentrée . . .

— Je sais bien . . .

— Note que je te comprends bien, va . . . Mais je suis trop ton ami pour ne faire que me lamenter avec toi . . . Que peux-tu espérer ? . . . Tout ce que tu pourrais, à la rigueur, obtenir. ce serait d'écœurer complètement cette petite de son vicomte, faire rater son mariage . . . et puis ? Pour ses parents, tu le sais, pour elle-même, peut-être, ce serait une catastrophe . . .

— Pour elle, tu crois ? railla Gérard . . .

— Mets la chose au pire: que Micheline, exaspérée, se jette du haut du pont du Diable ? . . . Que feras-tu ?

— Tu es fou . . .

— Sait-on ? Tu lui fermes toutes les issues . . . Ces histoires, tu sais, ça commence en opérette et ça tourne au drame.

Robert Souzay touchait juste. Gérard accusa le coup. Soudain plus sérieux, il ne réagit plus. Le regard filtrant à travers ses paupières micloses, il mâchonnait nerveusement un brin d'herbe. Son ami, qui ne nourrissait point de si noirs pressentiments, craignit pourtant de s'être risqué un peu loin . . .

— Nous n'en sommes pas là, Dieu merci, corrigea-t-il en riant . . . Mais je voudrais te voir plus fort, plus maître de toi, mon pauvre Gero . . . Tout ce que je te dis, tu sais, c'est pour tenter de te guérir.

— Je sais. Je sais bien, va . . . A ta place, je ferais ce que tu fais. Tu m'assommes, mais je ne t'ai jamais autant senti mon ami . . .

— Tu vas m'attendrir . . . Méfies-toi : quand je suis tendre, moi, je deviens invivable . . .

Comment Entreprendre

UN PROGRAMME D'ASSURANCE-VIE APPROPRIÉ À VOS BESOINS

DANS le but de vous aider à établir votre programme d'assurance-vie et de lui faire donner son plein rendement, nous vous indiquons ici même le simple processus à suivre :

1° Faites vous-même le choix d'un agent avec qui vous vous sentez en confiance, d'un homme dont vous estimez à la fois la compétence et le jugement.

2° Demandez-vous bien quels sont les besoins de votre famille. N'avez-vous besoin d'assurance-vie que pour des frais funéraires ? Ne devez-vous pas pourvoir aux frais de subsistance de votre famille, après votre départ ? Avez-vous une hypothèque ou une dette à protéger ? Ne devez-vous pas assurer d'autres membres de la famille ? Quelles sont vos autres obligations ?

3° Arrêtez la somme que vous pouvez consacrer à l'assurance-vie. Quels sont vos revenus précis, actuellement ? Qu'est-ce que des hommes comme vous, dans la même situation, mettent de côté pour l'assurance-vie ? Votre agent vous renseignera exactement sur toutes ces questions.

4° Choisissez le genre de police qui répond le mieux à vos exigences d'assurance-vie. Comme vous savez, sans aucun doute, il existe plusieurs genres d'assurance-vie — susceptibles de répondre aux besoins précis de tous et de chacun.

5° Adoptez le mode de versement le plus avantageux pour votre bénéficiaire. Lèguerez-vous le tout en entier, à la mort ? Ou, sous forme de revenus, pendant un certain nombre d'années ou pour sa vie durante ? La plupart des polices de $1,000 et plus vous en laissent le choix.

PRENEZ la bonne habitude de reviser de temps à autre, avec votre agent, votre programme d'assurance-vie. Votre famille peut augmenter, vos revenus varier ou vos responsabilités s'alléger quand vos enfants deviennent indépendants. Tout cela peut modifier sensiblement votre programme d'assurance-vie.

The PRUDENTIAL

INSURANCE COMPANY OF AMERICA

SIÈGE SOCIAL : NEWARK, NEW JERSEY

SUCCURSALES DANS TOUTES LES GRANDES VILLES DU CANADA

MÉNAGEZ L'ÉLECTRICITE
pour le Canada

N'EN DÉPENSEZ QU'AU BESOIN !

Quand vous vous servez du fer ou du grille-pain, chauffez-le juste ce qu'il faut, puis fermez le courant. L'électricité que vous ménagez ainsi aidera notre vaste industrie de guerre, qui en a le plus urgent besoin. Ensuite, en ménageant vos appareils électriques, ils vous dureront plus longtemps.

RENFREW ELECTRIC AND REFRIGERATOR COMPANY LIMITED - RENFREW, ONTARIO

Vous qui aimez les beaux romans

ABONNEZ-VOUS A

La Revue Populaire

Profitez de notre abonnement spécial:
$2.00 *pour 2 ans*
(Pour le Canada seulement)

Coupon d'abonnement

LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus $1.50 pour 1 an ou $2.00 pour 2 ans (Etats-Unis: $1.75 pour 1 an ou $2.50 pour 2 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

Localité _____ *Prov.* _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

Gérard sourit. Il prit une cigarette, en tendit une à Robert... Ils se turent. Un long moment, leurs pensées cheminèrent côte à côte, dans le sillage de Micheline. L'étudiant avait repris sa position horizontale, les mains nouées à la nuque. Au-dessus de lui, entre les fuseaux des peupliers que faisait doucement bruisser la brise, le ciel était comme une vaste prairie bleue où erraient des troupeaux de nuages blancs. Des hirondelles au vol pressé sillonnaient l'air vibrant de l'heure chaude encore. Une cigale, insouciante, agaçait quelque part le silence de sa crécellante chanson... Et, tout à coup, parce que le soleil oxygénait la fumée de sa cigarette, Robert s'aperçut qu'il ne songeait plus à Micheline, mais à Lou, dont l'image lui souriait, lumineuse et fraîche...

Quel est le crétin qui lui écrit tous les jours ? se dit-il.

Gérard lui avait dit. Cette histoire, qui durait depuis plus de quinze jours et menaçait de s'éterniser, lui semblait proprement ridicule...

Mais il était près de cinq heures : un sourd roulement de tambour l'en avertit...

— Voilà le Paderewski des baguettes, murmura-t-il...

Gérard et lui connaissaient l'homme. Il était de Paris, en congé dans sa famille, à Savenac. Il était plombier de son état et le tambour qu'il tenait dans une clique de quartier était son... violon d'Ingres. Tous les soirs, il venait s'entraîner là, un peu plus loin. Seul au milieu d'un pré, imperturbable et obstiné, il tambourinait deux heures durant, jonglant des baguettes avec, d'ailleurs, une rare adresse.

A la longue, cela devenait cependant obsédant. Malgré lui, Robert subit la sujétion du rythme. Ses pensées lui parurent marcher au pas, quatre par quatre, dans les rues tortueuses de son rêve nonchalant, et le souvenir de Lou se prit bientôt à chanter en lui un irrépressible rrrran, plan, plan, plan... rrrrran, plan, plan, plan... qui finit par l'excéder...

— Ce qu'il est assommant celui-là ! fit-il.

— Laisse, repartit Gérard, sans bouger. Ce pourrait être un trombone... ou un choriste de l'Opéra...

XVI

Une semaine encore passa... Le vicomte Stany-Mareuil, tout à fait rétabli, ou presque, avait repris possession de Micheline — ou, du moins, trop discret pour la priver de ses amies, il accompagnait maintenant la plupart du temps les jeunes filles dans leurs espacades.

Gérard Studac, qu'un souci d'élémentaire bienséance obligeait alors à se joindre à la bande, ne cessait de pester contre le maudit vicomte. Par contre, Robert Souzay, dont la phobie de la pêche à la ligne atteignait au paroxysme, ne regrettait rien...

Sans rien préméditer — et cela il le jurerait sur la tête du vicomte et son béret américain ! L'étudiant se trouvait, en effet, constamment mêlé aux jeux des jeunes filles, cependant que Gérard assurait la garde de Stany-Mareuil — heureux encore lorsque les parents de Micheline ne venaient pas les encadrer...

— On ne m'aura rien épargné ! gémissait le malheureux.

— Oui, mais tu as le geste... ironisait Robert. Vis-à-vis de Micheline, je t'assure, ça fait chic, élégant...

— Tu te paies ma tête ?

— Moi ? Oh Géro... Tu sais bien que je suis trop timide, voyons...

Pour timide qu'il soit — un timide qui ne doit pas manquer de toupet à l'occasion — Jackie l'avait bien jugé — Robert Souzay restait néanmoins fort à l'aise, entre les sœurs de Gérard et Micheline. De Meg à Za, passant par Lou et Jackie, il était l'objet d'une unanime sympathie. Il réalisait pour elles le « camarade-type » et son insouciante belle humeur le faisait complice de leurs mille et une facéties...

Gérard finit bien par lui en faire l'observation :

— Tu sapes mon autorité, lui dit-il en riant. Comment veux-tu que je les tienne ?

— Mais elles se tiennent très bien toutes seules, laisse donc ! protesta Robert. Elles sont très gentilles et très... sages.

Parfois, cependant, depuis quelques temps déjà, il arrivait que les jeunes filles parussent s'amuser à embarrasser l'étudiant de questions saugrenues, virevoltant plus ou moins autour de Gérard et Micheline...

Il s'en tirait toujours avec esprit, mais non sans une certaine inquiétude :

— Si jamais elles se doutent de quelque chose, se prenait-il à penser, cela ferait du vilain...

Or, nous savons que Meg, Jackie, Lou et Za n'en était plus à seulement se « douter de quelque chose »...

Lou, peut-être, restait la plus maniable et la plus discrète. Il est vrai qu'elle avait son propre souci. Robert la surprenait souvent à rêver... et à quoi pouvait-elle rêver ainsi, maintenant, je vous le demande, si ce n'était à son mystérieux admirateur qui continuait à la bombarder d'enveloppes bleues...

Car cela durait toujours, depuis près d'un mois. Lou savait Robert au courant de son aventure. Elle lui avait laissé lire quelques lettres, en même temps qu'à son frère...

— Le jour où je pourrai lui frotter les oreilles, à cet animal ! menaçait Gérard.

— Moi, je lui botte l'arrière-train! pensait sournoisement l'étudiant.

Mais l'inconnu, sous le masque de son anonymat, se riait de leur vaine colère...

Un matin, pourtant, le facteur avait déclaré à Lou qu'il n'avait rien pour elle. Le malheureux parut plus déçu que la jeune fille qui dissimula son relatif dépit dans un rire insouciant... Or, ce fut ce jour-là qu'elle découvrit quelle importance l'idylle avait pu prendre, malgré tout, dans sa vie jusqu'alors exempte de ce genre de préoccupation.

Lou avait, d'instinct, l'horreur et le mépris du flirt. A la plage, pendant les vacances, les petits jeunes gens qui papillonnaient d'ordinaire autour de sa blondeur, avaient le don de l'agacer suprêmement. Ces lettres, certes, ne la troublaient pas plus. C'était néanmoins les premières lettres d'amour qu'elle eut reçues. Jamais personne ne s'était avisé de lui parler avec tant de hardiesse, ni tant de déférente ferveur. Elle les relisait parfois, ces minces feuillets bleus, lorsqu'elle était seule. Elle s'en fabriquait une espèce de bonheur naïf et très particulier, qui tenait plus du songe que de l'espoir ou de l'intérêt vrai. La musique nouvelle des mots, quoi qu'en puissent gloser son frère et Robert, qui jugeaient les missives prétentieuses et impersonnelles, chantait en elle avec douceur et berçait son ingénue vanité...

Le lendemain, le facteur triomphant tendit à Lou deux enveloppes bleues :

— Y en a une qu'a eu du retard, expliqua-t-il, comme pour excuser son administration...

...Et chaque jour continua d'apporter ainsi sa part d'émoi, de matériel à rêve et d'irritant mystère...

La jeune fille conservait jalousement ses lettres, redoutant par-dessus tout les railleries de Jackie, et elle se laissait aller à en relire quelqu'une au hasard, comme l'on met, au phono, une romance aimée...

Elle se demandait pourtant ce qu'il allait advenir de cette étrange correspondance qui ne pouvait plus être qu'une plansanterie. Une sourde colère fit enfin place à l'indulgence, parce que les lettres devinrent tout à coup plus chaudes, plus pressantes...

La dernière reçue n'évitait qu'à force de fioritures et de métaphores le danger de paraître positivement excessive. Lou la lut sans plaisir et Gérard la déchira nerveusement...

Il est temps que cela cesse, gronda-t-il.

— C'est mon opinion et je la partage ! confirma Robert Souzay qui qui était présent.

Meg intervint alors, s'adressant à sa sœur :

— Tu ferais peut-être mieux de nous les remettre directement ?...

— Oh ! fit la jeune fille, pour l'importance que je leur donne, tu sais...

Gérard maintint le *statu quo*.

Or, durant les jours qui suivirent, le facteur n'apporta plus d'enveloppes bleues.

Chapitre XVII

Gérard Studac avait, ce matin-là, nettement refusé de participer à l'escapade prévue pour l'après-midi.

Meg venait de quitter sa chambre, un peu pincée et Robert Souzay, qui eut volontiers accompagné les jeunes filles, regardait son ami d'un œil soupçonneux...

— Nous allons peut-être à la pêche ? fit-il.

Gérard le regarda sans sourire :

— Cela te tente ?

— C'est-à-dire que, railla Robert, cela fait bien deux ou trois jours que nous n'y sommes allés.

— Tu y prends goût.

— Oh ! C'est fou !...

Robert Souzay était à califourchon sur la barre d'appui de la fenêtre, Gérard assis sur sa table. Celui-ci prit le temps d'allumer une cigarette, puis, d'un air détaché :

— Tu aurais sans doute préféré être de la partie projetée ?

L'autre parut prendre la question au sérieux :

— Que d'aller tremper de la ficelle dans l'eau, certes ! convint-il. Toutefois, si tu as un autre sport à me proposer, je suis ton homme.

— Que veux-tu faire ?... Elles prennent la grand-sport. Nous serions bien allés avec elles... Mais il y a le vicomte, tu comprends ?

— Je te relaierai un peu...

— Un peu ?... Tu ne t'engages pas... Aussi bien ne voudrait-il pas t'accaparer, toi !...

— Et pourquoi ?

— Parce que.

— Parce que quoi ?

— Une idée à lui.

— Mais parle donc, animal ?

Gérard mit alors pied à terre et s'approcha de son ami, au point de presque le toucher :

— Imagine-toi, expliqua-t-il, très calme, imagine-toi qu'il est persuadé que tu es amoureux de Lou. Alors...

— Que dis-tu ? Il est fou !

— Tu rougis, ma vieille chose...

— Je rougis, je rougis, bafouilla l'étudiant déconcerté, je rougis parce que c'est tellement ridicule ! De quoi se mêle-t-il ton Gnafron ?

— Précisément. Il voit cela en toute sympathie... et ça l'attendrit, ce brave homme...

Robert Souzay avait eu le temps de se reprendre :

— Ce n'est pas sérieux, hein ? fit-il. Si tu veux te ficher de moi, tu peux trouver plus fin . . . Je comprendrai quand même.

— Pourquoi te hérisses-tu ?

— Je ne me hérisse pas. Je regrette seulement que vous n'ayez pas d'autre sujet de conversation, le vicomte et toi.

— . . . Elle est gentille, Lou . . .

— N'insiste pas, je t'en prie . . . Tu es mon ami, n'est-ce pas. Tu sais la valeur intrinsèque du mot ? Eh bien, sache qu'il n'y a qu'une chose qui pourrait nous séparer de moi à toi : ce serait précisément que le malheur veuille que je m'éprenne d'une de tes sœurs . . .

Gérard réprima un éclat de rire :

— Charmant ! . . . Et j'ai trois sœurs adorables, sans parler de Za.

— Enfin . . . raisonne, bougre de têtu, poursuivit Robert avec une volubilité inquiétante. Je connais tes sœurs depuis deux mois. Tu ne vas pas . . .

— Tu as connu Lou un peu avant.

— Lou ? . . . Parce que je l'ai entrevue une fois . . .

— Il paraît qu'il n'en faut pas plus. J'ai dû aimer Micheline comme ça, tout 'un coup . . .

Robert Souzay tira sa pipe d'un geste désinvolte :

— Allez, allez Laisse cette enfant tranquille, et moi aussi. Quand au vicomte, je vais lui clore le couvercle à la première occasion.

— Chut ! . . . Le voici ! . . .

Lou venait, en effet, de surgir dans l'allée qu'elle semblait ensoleiller de sa seule blondeur. Elle était suivie d'un haut gaillard au visage barré d'une épaisse moustache brune . . .

— C'est peut-être son flirt qui vient demander sa main ? souffla Robert, intriqué . . .

Mais ce fut à lui que la jeune fille s'adressa, désignant l'étranger :

— Monsieur désire vous parler, dit-elle. Il vient de Paris.

Déjà l'homme était là :

— Monsieur Robert Souzay ? fit-il . . . Henri Fléchette.

L'étudiant salua d'un signe de tête en clignant des yeux :

— C'est à moi que . . .

— En particulier, si possible, oui, Monsieur.

— Docteur Studac, reprit alors Robert, présentant son ami. Je suis ici chez lui . . .

— Je sais.

— Vous pouvez parler.

Henri Fléchette hochait sa grosse tête . . .

— Je vous en prie, insista le jeune homme . . . Mais, entrez d'abord. Par la porte, s'il vous plaît : c'est plus pratique.

L'instant d'après ils étaient tous les trois dans la grande pièce.

— Je vous écoute, Monsieur . . . Fléchette, attaqua Robert, qui n'avait pas pris la peine de quitter sa position perchée. Vous venez de Paris ? J'imagine que ce n'est pas uniquement . . .

— Uniquement, Monsieur, coupa l'homme en souriant. Je viens même de beaucoup plus loin : j'ai traversé l'Atlantique pour venir à vous.

— Fichtre, fit alors l'étudiant.

Henri Fléchette sourit derechef : C'est un héritage ?

— Minute, dit-il.

Il s'était calé au creux de son fauteuil, les jambes croisées, très à l'aise . . .

— Je m'explique, Monsieur, reprit-il. Permettez-moi tout d'abord d'évoquer en vous un souvenir resté peut-être un peu . . . pénible, mais précis, j'en suis sûr . . . Cela remonte à cinq ans . . .

Robert Souzay arqua les sourcils.

— Vous habitiez 7 *bis*, rue de Médicis, à Paris . . .

— Peut-être.

— Vous veniez de perdre Monsieur votre père et de toucher, chez Me Girod-Boissard, environ deux cent mille francs, montant de la succession de . . .

— Peut-être, répéta l'étudiant. Mais, Monsieur . . .

— Minute ! coupa Henri Fléchette. Permettez. Je sais encore que cette somme vous a été volée, le même jour. Et je sais, enfin, quel est votre voleur.

— Plaît-il ?

— C'est lui qui m'envoie, Monsieur.

Ici, Robert descendit lentement de la fenêtre et se planta résolument devant l'homme :

— Et pourquoi faire, je vous prie? dit-il.

L'autre ne parut pas s'émouvoir le moins du monde.

— Voilà, reprit-il très calme. Il y a cinq ans, votre . . . disons votre voleur, avait un urgent besoin de fonds. Lesté de petit capital qu'il vous avait . . . disons dérobé, il s'embarqua pour le Mexique. Or, au Mexique, Monsieur, chacun sait . . .

— Bref. Au fait.

— Minute ! Monsieur. Permettez. J'y arrive. Au Mexique, dis-je, on ne fait peut-être plus fortune aussi vite que jadis mais, par contre, on y fait beaucoup de révolutions. Notre homme en vit, pour sa part, deux de très près, et trouva, entre temps, le moyen de réaliser une fortune . . . Mais, une vraie fortune . . .

— Je suis enchanté de l'apprendre, Monsieur Fléchette, nargua Robert. Toutefois, vous conviendrez . . .

— Laissez-moi parler, Monsieur, voyons, protesta Henri Fléchette. J'arrive au fait . . . Car, voyez-vous, reprit-il, cet individu n'était tout de même pas précisément un voleur. Il considère aujourd'hui qu'il vous a seulement « emprunté » les deux cent mille francs qui lui firent un jour défaut . . .

— Et il vous envoie peut-être me rembourser ? lança l'étudiant, encore incrédule.

— Exactement, Monsieur.

Un vent de stupeur passa. Robert et Gérard se regardèrent, ahuris, puis s'approchèrent de l'étrange ambassadeur qui s'était levé et fouillait dans son portefeuille. Il en extirpa une enveloppe et la déposa sur un meuble, hors de portée.

— Voici, dit-il. C'est un chèque barré. Je vous conseille, néanmoins, de ne pas l'égarer. Vous constaterez que les intérêts composés ont été calculés à un taux que je n'hésiterais pas à qualifier d'usuraire. C'est à dessein, Monsieur Souzay. Celui qui m'envoie estime vous devoir en partie sa fortune inespérée. Il reste encore votre obligé.

« Quant à moi, Messieurs, je vous salue bien.

Il était déjà à la porte entr'ouverte, lorsqu'il parut se raviser :

— Ne vous dérangez pas, fit-il. Je connais le chemin et j'ai une voiture au coin de l'allée. Aussi bien, je préfère vous avouer que je ne suis pas M. Fléchette : C'est le nom d'un épicier que j'ai relevé en route.

« Moi, je suis votre voleur, Monsieur Souzay.

« Le chèque est établi à l'endos d'un ami sûr, par l'intermédiaire d'une banque étrangère et qui n'est pas la mienne . . . Ne cherchez pas à me connaître. Nous sommes quittes.

« Adieu, Messieurs . . .

Lorsque les deux jeunes gens se ressaisirent enfin, et décachetèrent l'enveloppe, le mystérieux personnage était loin . . . Mais qu'importait ?

Ils se regardèrent un instant, incertains d'avoir vécu la scène ou de l'avoir rêvée, puis il s'étreignirent, comme deux frères.

DES CATAPLASMES À LA FARINE DE MOUTARDE APPORTÈRENT UN *prompt soulagement*

Mme J. C. Booty, Regina, Sask.

"Quoique vous ne le croiriez pas aujourd'hui, j'étais une enfant délicate, et je m'enrhumais facilement," dit Mme J. C. Booty, de Regina, Saskatchewan. "Pour combattre ces rhumes fréquents, l'on me mettait beaucoup de cataplasmes à la moutarde, et je dis souvent à ma famille que la moutarde m'a certainement fait du bien."

Un Traitement Simple mais le Meilleur

"Quand j'eus la Fièvre Rhumatismale, deux médecins me soignèrent. Tous deux étaient d'accord sur le même traitement qui consistait en cataplasmes à la moutarde bien forts que l'on mettait tout autour de moi et que l'on ne laissait pas plus de vingt minutes, jusqu'à ce que je sente bien la chaleur dégagée par la moutarde. Alors, on les enlevait et l'on mettait un peu d'huile sur ma peau pour l'empêcher de brûler. Je peux dire en toute franchise que les cataplasmes à la moutarde me soulageaient. Petit à petit, la douleur disparut et je me remis. Je suis convaincue que, quoique la farine de moutarde soit un traitement simple que l'on peut facilement faire soi-même, ce n'en est pas moins l'un des meilleurs. Bien entendu, quand les symptômes sont graves, il faut consulter un médecin."

On les Prépare suivant l'Age du Patient

"Quand j'employais des cataplasmes à la moutarde pour mes enfants lorsqu'ils étaient jeunes," dit Mme Booty, "je mélangeais une cuillerée à soupe de moutarde avec cinq cuillerées à soupe de farine. Au fur et à mesure que mes enfants grandissaient, j'augmentais la quantité de moutarde suivant les circonstances. Au cours de ces quelques dernières années, j'ai fait beaucoup de cataplasmes en employant moitié moutarde moitié farine. Naturellement, je mets toujours un peu d'huile ou de vaseline sur la peau après avoir enlevé le cataplasme.

La Moutarde Aide à Obtenir des Résultats

La meilleure preuve que la moutarde est bonne pour le traitement de nombreux maux c'est que des milliers de gens comme Mme Booty en emploient continuellement. Fiez-vous à la moutarde pour vous soulager quand vous avez un rhume, la grippe, ou toute autre infection de ce genre. Employez-en pour aider à soulager la douleur des névralgies, rhumatismes, artrite, névrite, muscles surmenés, etc.

Ayez soin d'employer la Moutarde Keen, entièrement faite avec de la graine de moutarde pure et de la meilleure qualité et vendue en boîtes pratiques qui en préservent la qualité uniforme et la force médicinale. En vente chez tous les épiciers et pharmaciens.

Un Livret Gratuit Décrit ses Usages Médicinaux

Pour le recevoir, écrivez à Reckitt & Colman (Canada) Limited, Station T, Montréal. Ce livret, intitulé "Le Traitement à la Moutarde pour Douleurs Rhumatismales et Autres Maux", décrit les usages médicinaux de la Moutarde et les différents mode d'emploi de ce remède.

F21T

MOUTARDE
DOUBLEMENT SURFINE
KEEN

Faite avec de la graine de moutarde pure

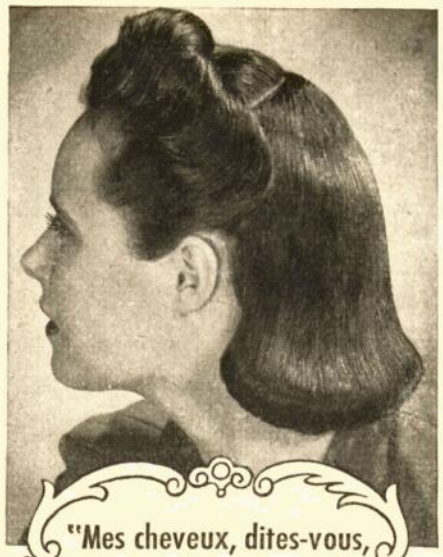
Chez votre épicier, acceptez une partie de votre monnaie en Timbres de Guerre

DÉBILITÉ
FAIBLESSE

ANÉMIE

SIROP
Deschiens

Hémoglobine. — Régénérateur du Sang, prescrit par l'élite médicale. Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux. — Admis dans les Hôpitaux de Paris.



Il n'est pas compliqué et vous n'avez qu'à suivre mon exemple. Tous les jours, donnez à votre chevelure le charme qu'apporte la Danderine — sa formule *active* se chargera du reste si vous en versez quelques gouttes sur le peigne ou la brosse avant de vous coiffer.

Dès la première application, les cheveux ternes et secs retrouvent souplesse et éclat. De plus, la Danderine bannit les pellicules — toujours déplaisantes — et donnent à la chevelure une vitalité nouvelle. Aujourd'hui même, voyez combien la Danderine est efficace et rapide!

Danderine

Méthode moderne pour embellir la chevelure, tout en gagnant du temps.

Tous les jours, des milliers d'hommes ont, eux aussi, recours à la Danderine. Pharmacies et grands magasins.

DETECTIVES

Agents-Secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir Détectives. Ecrivez immédiatement à M. S. Julien Casier 25 Station T., Montréal.

Lisez chaque mois...

LE FILM

Chez tous les dépositaires : 10 cents

Le premier moment d'émoi passé, comme Lou surgissait de nouveau au fond du jardin, avec Meg et la petite Za, Robert Souzay, que la joie rendait grave, tout à coup, mit affectueusement la main sur l'épaule de son ami...

— Tu as raison, tu sais, mon vieux, dit-il. Elle est très gentille, Lou... Mais, à son tour, Gérard se récria :

— Ne reviens pas là-dessus va. Tu connais mes sœurs depuis deux mois. Je sais bien que tu ne peux pas.

— Minute! Permets! coupa l'autre. J'ai connu Lou un peu avant...

— Quoi? Parce que tu l'as une fois entrevue...

— Il paraît qu'il n'en faut pas plus...

Ils ne purent soutenir le ton plus longtemps : tous deux éclatèrent de rire, puis, d'un même élan de juvénile enthousiasme, ils escaladèrent la fenêtre et bondirent dehors, dans le soleil et coururent aux jeunes filles que venait de rejoindre Jackie...

Chapitre XVIII

Sur la demande de Robert Souzay, Meg lui avait bien volontiers laissé la grand-sport pour lui permettre d'aller sans tarder déposer son précieux chèque en sûreté, dans une banque de Saintes.

L'étudiant y alla seul avec Gérard Studac, après avoir conduit les jeunes filles au château et reçu les joyeux compliments de Micheline.

Or, lorsqu'ils rentrèrent, assez tôt dans la soirée, quelle ne fut pas la surprise des deux amis en retrouvant Meg, Lou, Jackie et Za déjà installées dans le jardin, autour des tables qu'encombraient les reliefs du goûter...

— Et Micheline n'est pas là? s'enquit Gérard...

— Ma foi non, expliqua Meg. Des amis de ses parents sont arrivés avant que nous ne soyons parties, et comme nous ne nous amusions pas, nous avons préféré nous esquiver...

— Parfait! fit Gérard, sans plus approfondir.

Il parut pourtant à Robert Souzay que la petite histoire de Meg avait sonné faux. Aussi bien crut-il observer que leur arrivée inopinée avait troublé les jeunes filles au sein d'une espèce de conspiration, qu'elles avaient eue au premier coup de clakson de la voiture. Il lui sembla qu'elles avaient toutes les quatre un rien d'insolite dans le regard, dans le sourire et dans leur attitude d'indifférence affectée. Lou, même, avait un air absent qui, pour lui être familier, n'en paraissait pas moins étrange...

Mais les quatre regards braqués sur lui reprirent bientôt leur assurance tranquille et les quatre sourires leur fraîcheur ingénue. Il sourit, alors, un peu gauche, et mit son impression initiale sur l'indicible grisérie dont il restait la proie, depuis le matin de ce « faste jour », comme disait le vicomte...

— Il n'est pas tard, dit-il machinalement. Voulez-vous que nous allions faire un tour?

— Pour une fois que nous sommes en famille, intervint Gérard, si nous allions dîner quelque part au diable, dans une hostellerie authentique?

— Oh! Génial! reconnut Robert à travers l'enthousiasme déchaîné des jeunes filles... Vous êtes mes hôtes! Gérard, je t'en prie, poursuivit-il, laisse-moi ce plaisir! Je voudrais, cette nuit, je voudrais voir tout le parc illuminé *a giorno*, et des gondoles fleuries évoluer sur l'Antenne!

— Eh bien, soit, acquiesça le jeune docteur. Vite. Qu'on prévienne Maria. Et prenez de quoi vous couvrir, les enfants : il fera peut-être froid quand nous rentrerons...

Moins d'une demi-heure plus tard, tout le monde était prêt : on n'attendait plus que Jackie, qui avait tenu à changer de robe...

Robert Souzay se trouva un instant un peu à l'écart des autres, avec Lou, dont il avait pris le manteau sur l'épaule...

— Vous êtes heureux, Robert? dit la jeune fille.

— Oui, Lou, très. Si vous saviez.

Elle le regardait, de ses grands yeux marine dans lesquels le reflet de ses cheveux pâles allumait des feux de gemme. Elle lui parut plus jolie que jamais et comme fardée d'ingénue douceur...

— Si vous saviez, Lou, répéta-t-il, plus grave...

Puis quelque chose le pinça au cœur, ou quelque part par là. Une force mauvaise déborda sa volonté :

— Et vous, Lou... Toujours pas de nouvelles?

Instantanément le visage de la jeune fille changea comme sous la seule magie d'un effet de lumière. Le sourire de ses yeux s'éteignit :

— Non, fit-elle. Mais qu'importe!

On entendait enfin le pas de Jackie, dévalant l'escalier quatre à quatre. Elle déboucha en trombe sur le seuil, insouciante et rieuse :

— Je vous attends, assura-t-elle...

Peu après, la grand-sport démarrait, Gérard au volant, la petite Za à côté de lui. Derrière, les autres s'étaient casés tant bien que mal dans le spider. L'infortuné Robert se trouva coincé entre Lou et Meg à qui l'incorrigible Jackie disputait entre trois pouces de banquettes en jurant que sa sœur « avait grossi de la façon indécente »...

Mais Robert Souzay, qui se sentait véritablement un autre homme, respirait avec délice l'air tiède qui lui fouettait le visage et qu'irisait un peu du parfum d'une mèche claire...

Chapitre XIX

Le lendemain de ce jour-là, qui devait rester gravé dans les annales de la Maison Bleue, Micheline constata avec une certaine surprise, mêlée d'inquiétude, que c'était sa mère qui lui apportait son petit déjeuner dans sa chambre.

Le fait était assez rare pour que la jeune fille y attachât de l'importance. Mme Denoyer ne cédait, en effet, à cet élan de tendresse maternelle qu'à l'aube des grandes circonstances. Aussi loin que remontassent les souvenirs de Micheline, à la base de tout ce qu'elle avait pu considérer comme une calamité, dans sa vie de fillette, puis de jeune fille, il y avait son petit déjeuner apporté un matin par sa mère...

Ce matin-là encore, Mme Denoyer sourit à sa fille en déposant le plateau sur une table basse; le sourire et le baiser un peu appuyé faisaient partie des rites traditionnels...

— Nous avons longuement parlé de toi, hier soir, ma chérie, ton père et moi...

Les jeunes filles se défient d'ordinaire, et à juste raison, de ce genre de préambule : cela aboutit, d'abord, à quelque changement de pension qu'elles n'eussent pas souhaité, puis, plus tard, à la présentation d'un monsieur avantageux qui semble avoir été scrupuleusement recruté à l'antipode de leur idéal...

Mais pour Micheline, déjà, il ne pouvait plus guère y avoir de surprise à ce sujet...

— Ton père pense que...

M. Denoyer était désireux de connaître un peu les intentions de sa fille. M. Denoyer pensait maintenant très sérieusement au bonheur de sa petite Micheline. M. Denoyer vait une certaine hâte de la voir établie.

— Ton père aurait préféré que...

Pour Micheline, M. Denoyer fut toujours « son père », jamais « son papa ». Ce n'était la faute de personne. M. Denoyer avait toujours brassé beaucoup affaires, et il devait avoir à la porte de son cœur, comme à celles de ses bureaux, un de ces écriteaux qui vous intiment l'ordre d'être bref, parce que, paraît-il, les minutes sont précieuses...

— Ton père...

Jamais Micheline n'a eu l'idée de demander à Mme Denoyer : « Et toi, maman? », Mme Denoyer s'est, elle-même, constamment heurtée à la pancarte autoritaire qui rebute les timides. De crainte de gaspiller trop des « minutes précieuses » de son mari, elle a tôt pris l'habitude de répondre : « Oui, mon ami. » Là, sans doute, a résidé le secret de sa propre quiétude. Micheline a grandi entre un père et une mère. Sa « maman », ce fut en quelque sorte sa bonne tante Jane. Et Micheline, maintenant, n'avait plus sa tante Jane...

Mais elle avait, un jour, décidé de donner son vrai bonheur à ses parents, en gage de filiale affection. On ne lui avait rien demandé...

Ce matin-là, Mme Denoyer venait lui apporter son petit déjeuner et lui rappeler doucement l'échéance.

Elle répondit bravement : « Oui, maman...»

Or, dès qu'elle se retrouva seule, Micheline eut soudain comme un vertige. Il lui parut que tout chavirait dans sa chambre, et aussi le ciel dans le cadre de la fenêtre, large ouverte sur la pelouse éclaboussée de soleil et les bois qu'emplissait l'insouciant gazouillis des oiseaux...

Pour la première fois, peut-être, elle laissa le nom de Gérard lui venir sur les lèvres et chanter encore à ses oreilles...

•

A la même heure, Lou allait une fois de plus à la petite porte bleue du jardin, prendre le courrier des mains du facteur...

— ...Toujours rien pour moi?

— Rien...

— Décidément, on m'oublie! soupira-t-elle en riant à demi...

— C'est que ça vous manque, à présent, Mam'zelle Lou? s'enquit le facteur.

C'était un grand gars, jeune, à la figure poupine fleurie d'une petite moustache cirée dont il ne devait pas être peu fier...

Vous avez de la peine?...

Lou hésita. Elle avait toujours un peu considéré ce garçon comme le complice bénévole de son mystérieux corespondant. Il lui vint tout à coup l'idée qu'il n'ignorait peut-être pas de qui émanait les longues enveloppes bleues : « Ça m'a tout l'air d'un billet d'amour », avait-il deviné, dès la première fois.

— Un peu, fit-elle tout à trac. Je pars demain.

Le mot fit balle :

— Demain? Oh! Mam'zelle Lou, c'est pas possible! explosa alors le facteur... Et vous n'avez pas deviné que c'était moi qui vous écrivais ces lettres? reprit-il anxieux. Je m'ai arrêté seulement parce que j'avais fini mon livre... Tenez!

Avant que Lou, atterrée, ait pu se ressaisir, le malheureux sortit de sa sacoche une brochure fatiguée. La jeune fille jeta un regard éperdu sur la couverture et reconnut *Le Parfait Secrétaire amoureux. L'art de se faire aimer en vingt lettres*...

Alors, pour ne pas pleurer de honte, elle éclata de rire au nez du facteur et courut brûler ses lettres — ses pauvres premières lettres d'amour.

Ni Gérard, ni Meg n'eurent le courage de rire de sa déconvenue.

Ni l'un, ni l'autre ne se chargèrent même d'en informer Robert Souzay, — mais ce fut Lou qui avoua au jeune homme quelle venait d'être la fin lamentable de son idylle épistolaire.

Robert ne pensa pas à sourire.

Ils étaient derrière la Maison Bleue, à l'orée du parc, sur le banc vermoulu autour duquel ils s'installaient parfois, le soir, à la veillée. après quelque bruyante partie . . .

— Vous êtes très déçue, Lou ? demanda-t-il seulement. Vous avez du chagrin ?

Lou leva vers lui son regard candide :

— Non, Robert, dit-elle, sans confusion. Je n'ai jamais cru à ces lettres. Si elles avaient été signées, de qui que ce soit, j'aurais demandé à Gérard de faire immédiatement cesser le manège. Anonymes, elles avaient l'attrait du mystère, sans plus . . .

— Bien vrai ?

— Mais oui, voyons.

— Je préfère . . .

— Pourquoi, Robert ?

— Parce que . . .

— Vous étiez jaloux ?

Elle avait dit cela sans malice, n'imaginant pas qu'on pût véritablement être jaloux d'un inconnu sans visage . . .

— Peut-être, avoua-t-il.

— Oh ! Robert . . . .

Elle rit, mais se tut soudain, parce que le jeune homme était devenu grave et que son regard l'enveloppait toute, avec une douceur voilée d'un peu d'angoisse . . .

— Ecoutez, Lou, reprit-il d'une voix sourde, je ne devrais pas vous parler ainsi. Hier, ou plutôt, avant-hier, je n'aurais pas osé. Maintenant, j'ai le courage . . . Vous êtes très jeune . . . Moi, j'ai encore un an de sérieuses études à faire avant d'être docteur . . . Un an, c'est beaucoup, n'est-ce pas, pour une jeune fille ?...

— Mais non . . .

— C'est que, Lou, je . . . je crois bien que je vous aime . . .

— Je sais, Robert. Mais, moi aussi. Je suis sûre . . .

Il a tressailli, incertain d'avoir bien compris. Elle avait parlé sans émoi, sans trouble apparent, comme pour la chose la plus naturelle du monde. Dans ses yeux, pourtant, qu'il interrogeait, ses grands yeux couleur de nuit d'été, il décela une lueur qui n'y était pas allumée la minute d'avant et, sur son visage, il retrouva tout à coup la même ingénue douceur qu'il avait surprise, la veille . . .

— Moi aussi, je suis sûr, Lou. Je sais mal vous dire . . . Souvent j'ai rêvé, sans espoir, que je pourrais vivre un jour cet instant unique. Et les mots me venaient alors en masse, faciles et légers comme des papillons aux ailes diaprées . . . Maintenant, je ne sais plus vous dire que, seulement, je vous aime, Lou . . .

Il lui a pris la main et la garde entre les siennes :

— Je voudrais vous demander de me faire le crédit de cette année de travail qui reste nécessaire à notre sécurité, petite Lou. Je voudrais que vous me mettiez cette petite main de côté . . . pour plus tard . . . Vous voulez bien ? . . .

Lou eut voulu répondre . . . Elle ne pouvait plus que secouer sa jolie tête blonde. Deux grosses larmes perlaient au bord de ses longs cils . . . Robert l'attira alors contre lui, la berça un moment, caressant ses fins cheveux qui semblaient faits d'irréelle lumière. Il la berçait, tendrement, avec d'infinies précautions, attentif à prolonger l'indicible charme de la minute exquise . . .

Mais, soudain, le rire cristallin de Jackie fusa, quelque part de l'autre côté, dans le jardin. Il eut peur. Mais Lou se fit plus lourde et se cala mieux au creux de son épaule, comme pour ne plus rien voir, ne plus rien entendre, pour oublier tout ce qui n'était pas la joie pure de son bonheur neuf . . .

CHAPITRE XX

LORSQUE Meg pénétra dans la chambre de son frère, au début de l'après-midi, elle était un peu pâle . . .

— Où donc est Robert ? fit Gérard, continuant de couper les pages du livre qu'il avait pris, la veille, à Saintes.

— Au village.

— Quoi faire ?

— Une course. Pour moi.

Le jeune homme la regarda :

— Une course pour toi ? Tu n'es pas folle ? Tu ne pouvais pas envoyer Joseph ?

— Non. Il fallait que ce fût lui.

— Comment cela ?

Meg s'approcha de Gérard et s'assit résolument devant lui, sur le coin de la table. Alors seulement, il remarqua son attitude insolite et la fixité de son regard . . .

— Parce que je voulais te parler sérieusement, Géro, dit-elle, très nette.

Il arqua les sourcils, sincèrement inquiet :

— Qu'y a-t-il, Meg ? Tu es toutes choses . . . Qu'as-tu ?

— Moi, rien. Mais il faut que tu m'écoutes.

— C'est grave ? . . .

— Très . . .

— Mais, parle, voyons . . .

Meg parut hésiter encore un instant, puis :

— Géro, attaqua-t-elle, c'est très grave, oui, ce que j'ai à te dire. Je regrette d'avoir tant tardé à le faire: mais c'est ta faute. Je t'ai souvent dit combien j'aurais aimé pouvoir me considérer comme ton meilleur ami. Tu m'avais promis. Tu as eu Robert. Moi, je suis restée ta sœur, tout comme Jackie, comme Lou, comme Za. Tu n'as pas eu confiance. Tant pis.

— Que veux-tu dire, Meg . . . Ce ton tragique, ces reproches . . . Parle! Tu sais combien . . . voyons . . .

— Ecoute-moi, Géro.

« Tu aimes Micheline.

« Tu l'as aimée, naguère, «avant». Tu as renoncé à elle pour mieux te consacrer à nous. Tu l'as retrouvée ici, par hasard, et tu as dû appeler Robert, parce que tu ne pouvais pas, tu ne pouvais plus rester seul avec ton secret, qui t'étouffait . . .

Dès les premiers mots, Gérard s'était dressé, rouge d'abord, puis très pâle . . .

— Que dis-tu ? Qui te permet . . .

— Oh tu m'écouteras, Géro. Tu m'écouteras jusqu'au bout ! Sache, tout de suite, que ni Robert, ni Micheline ne t'ont trahi. Je te fais serment, sur nos parents, que, ni l'un ni l'autre, ne nous a sciemment aidées. Mais nous savons. Nous savons tout. A la base, si tu veux comprendre, il y a l'imprudence avec laquelle tu disperses tes brouillons de lettres et, aussi, ton dangereux mépris pour le rétroviseur de la grand-sport. Tu saisis ? . . .

Gérard restait atterré. Il écoutait Meg qui lui expliquait, maintenant, comment, bribe par bribe, détail par détail, elle avait pu, avec ses sœurs, parvenir à reconstituer la vérité . . .

Elles sont à côté, toutes les trois, poursuivait-elle. J'ai tenu à te parler seule, pour être plus à l'aise. Mais nous sommes quatre à te dire que nous n'accepterons pas une seconde fois que tu te sacrifies pour nous...

— Mais, Meg, voyons . . . Tu me bouleverses. Je n'aurais pas cru . . . Je n'aurais pas voulu . . . Ce n'est

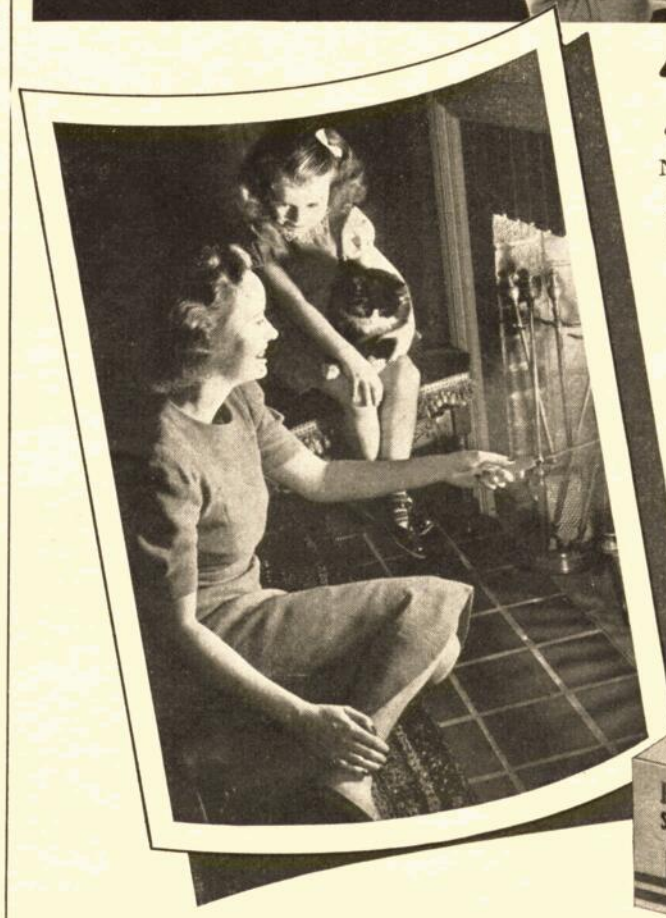
(Lire la suite page 51)

DEHORS

Le Film Verichrome Kodak vous donne d'aussi beaux instantanés en hiver qu'en été. Il a une "portée" remarquable. Profite de toute la lumière qu'il y a. Met de l'éclat et de la vie dans les instantanés qui sont pris au soleil d'hiver. "Prend la photo" même si le soleil ne brille pas.

FAITES-LUI CHAQUE SEMAINE UNE VISITE "EN INSTANTANÉS"

Les instantanés d'hiver sont faciles à prendre



Le Soir, À L'INTÉRIEUR

Ne vous laissez pas arrêter par ce mot "intérieur". Chargez votre appareil avec le Film Kodak Super-XX. Allumez une couple d'ampoules Photoflood. Et vous êtes tout prêt à prendre, à l'intérieur, d'aussi beaux instantanés que ceux que vous prenez dehors. Chez votre marchand de Kodaks. Canadian Kodak Co., Limited, Toronto, Ont.

LE LIVRET GRATUIT sur les Instantanés la Nuit facilite la prise des scènes familiales qui intéresseront le plus votre soldat, celles qui sont prises à l'intérieur. Parle aussi des photos prises avec les ampoules Photoflood et Photoflash. Chez votre marchand.

Dehors . . . à l'intérieur . . . vous pouvez toujours vous fier au

FILM KODAK

Mon Cours d'Art Culinaire

Par Mme Rose LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager de LA REVUE POPULAIRE, du SAMEDI et du FILM.

Bouilli à la Canadienne

3 lbs de bœuf de poitrine ou d'épaule
1 lb de lard salé entrelardé
1 feuille de laurier
1 oignon haché
2 clous de girofle
2 cuillerées à table de sel
3 pintes d'eau froide
quelques feuilles de céleri fraîches ou séchées

Mettre dans une marmite le bœuf et le lard. Ajouter les assaisonnements et l'eau froide. Laisser monter le tout à l'ébullition et au premier bouillon, diminuer le feu pour laisser mijoter seulement et cela durant 4 heures. Vous comprenez que tout doit être prêt la veille pour commencer de bonne heure le matin. Vers 10 heures, vous pourrez couler dans une autre casserole 2 pintes de bouillon dans lequel vous ferez cuire ½ tasse de riz durant ½ heure seulement. Au bout de ce temps, vous mettrez de côté pour réchauffer juste au moment de servir. Ne faites pas une bouillie avec votre soupe en faisant cuire le riz trop longtemps. Vers 10 heures, vous ajouterez au bouillon 6 petites carottes ou 2 grosses coupées en 3 morceaux chacune, 1 petit chou que vous entaillerez en 6 en ayant soin de ne pas le couper complètement. Cette façon de l'entailler facilite la cuisson, autrement l'extérieur est cuit et l'intérieur est encore dur. Vous ajouterez également 6 belles tranches de navet et 6 petites pommes de terre. Si vous avez des poireaux, ce sera également bien bon. Les poireaux sont bien difficiles à nettoyer, il reste toujours de la terre si on ne les défait pas complètement. Dans ce cas, on attache en petits botillons les poireaux. Servez ensuite avec une sauce blanche dans laquelle vous ajouterez du persil frais haché; c'est ce qu'on appelle une sauce persillade.

●

Crème de Légumes

Cette crème de légumes peut se faire avec les légumes qui restent du bouilli servi hier. Prenez tous les légumes que vous avez sous la main : pommes de terre, chou, carottes, navets, oignons et passez-les au tamis ou si vous n'en avez pas, écrasez-les aussi finement que possible pour qu'on ne les reconnaisse pas. Ajoutez 2 ou 3 tasses de lait suivant que vous désirez une crème plus ou moins épaisse, faites jeter quelques bouillons et servez aussitôt. L'important, quand vous utilisez ses restes quelconques, c'est que cela ne paraisse pas. C'est le talent d'une bonne cuisinière.

●

Pâté de Poisson

2 tasses de poisson cuit ou en conserve
4 cuillerées à table de graisse
4 cuillerées à table de farine
2 tasses de lait
1 cuillerée à thé de sel
¼ de cuillerée à thé de poivre
1 oignon haché finement
½ tasse de fromage
5 à 6 pommes de terre en purée

Utiliser une desserte de poisson ou prendre de la morue salée, la faire dessaler toute la nuit et la cuire jusqu'à ce qu'elle soit tendre ou bien employer du poisson de conserve. Faire une sauce blanche avec la graisse, la farine et le lait. Quand la sauce est épaissie, ajouter l'oignon cru haché finement ou ce qui est encore mieux râpé. Ajoutez le fromage qui peut être supprimé si l'on n'en a pas sous la main. Mélanger bien à cette sauce le poisson. Bien assaisonner, mettre dans un plat beurré et couvrir d'une belle purée de pommes de terre. Faire gratiner à four chaud jusqu'à ce que les pommes de terre soient bien dorées.

●

Short-Cake aux Pommes

Pâte à short-cake : Tamiser de la farine, en mesurer 2 tasses et tamiser de nouveau avec 4 cuillerées à table de poudre à pâte et ½ cuillerée à thé de sel. Mettre dans un bol avec 4 cuillerées à table de graisse (shortening). A l'aide de 2 couteaux ou d'un appareil spécial vendu dans tous nos grands magasins au rayon de la quincaillerie à un prix minime, couper le gras dans la farine et cela très vivement pour ne pas le ramollir. Faire la détrempe en versant sur le tout ¾ de tasse de lait. A l'aide d'un couteau, délayer la pâte jusqu'à ce qu'elle soit réunie en boule plutôt molle et qu'il faut travailler le moins possible pour ne pas la durcir. Si l'on manipule cette pâte trop longtemps, la poudre à pâte entre en action et la durcit. Cette action doit se faire dans le four seulement. Diviser la pâte en deux. A l'aide des mains, en étendre une partie dans une assiette à gâteau préalablement beurrée. Badigeonner de beurre fondu, remettre à l'autre partie de la pâte par-dessus et faire cuire à four chaud 400° F. 12 à 15 minutes. Au sortir du four, renverser le gâteau et le séparer. Ce sera facile parce qu'on l'aura beurré. Garnir un des gâteaux de purée de pommes au miel, remettre l'autre par-dessus. Couvrir également le dessus de purée de pommes et garnir de crème fouettée. C'est tout simplement délicieux.

La purée de pommes se fait en faisant cuire des pommes sans eau et sans les peler. Quand elles sont tendres, on les passe au tamis et on ajoute 2 cuillerées à table de miel par tasse de purée.

Crêpes au Bœuf

1½ tasse de farine
1 cuillerée à thé de poudre à pâte
1 cuillerée à thé de sel
1½ tasse de lait
1 œuf
1 tasse de bœuf cuit

Mettre la farine, la poudre et le sel dans un bol, délayer avec le lait en le versant tout à la fois, c'est le moyen le plus sûr de ne pas faire de grumeaux. Ajouter l'œuf et battre la pâte, y incorporer 1 tasse de bœuf cuit et passé au hache-viande. Faire cuire à la poêle dans de la graisse chaude tout comme des petites crêpes, qu'on roule sitôt qu'elles sont cuites. Conserver à la chaleur en évitant de les entasser les unes sur les autres. Servir avec une sauce aux tomates faite comme suit : Faire cuire 2 tasses de tomates avec 1 gousse d'ail, 1 feuille de laurier, 1 clou de girofle. Passer cette sauce si on le désire, assaisonner de sel et de poivre et servir bien chaud avec les petites crêpes.

●

Casserole de Macaroni

½ lb de macaroni
6 oignons moyens
3 carottes
2 tasses de pulpe de tomates
1 lb de saucisses

Faire cuire le macaroni, les oignons et les carottes dans 3 pintes d'eau bouillante salée ½ heure. Egoutter et passer à l'eau froide. Mettre le macaroni dans un plat à gratin bien beurré, y ajouter les carottes tranchées, les 2 tasses de tomates qu'on aura soin de couler pour ne réserver que la pulpe. Bien mélanger le tout. Assaisonner avec un peu de sel de céleri. Couvrir le dessus du plat de saucisses et mettre à four chaud de 400° F. jusqu'à ce que les saucisses soient bien dorées. D'autre part, mettre les oignons à part dans un plat, arroser d'un peu de graisse fondue, saupoudrer légèrement de sucre pour faire glacer au four en même temps que le macaroni. Servir comme légumes.

●

Chartreuse de Veau

½ lb de spaghetti
1 gros oignon haché
2 pintes d'eau bouillante
1 cuillerée à table de sel

Faire cuire le spaghetti et l'oignon haché dans l'eau bouillante salée ½ heure. Egoutter, réserver l'eau de cuisson, passer à l'eau froide. Beurrer un plat à gratin de forme ronde si possible. Tapisser le fond et le tour de spaghetti. Pour réussir à faire tenir le spaghetti, il faut qu'il soit froid ; s'il est chaud, il ne tient pas sur les bords. D'autre part, hacher une desserte de veau et faire revenir dans de la graisse chaude dans laquelle on fait blondir un oignon finement haché. Si l'on a un reste de sauce du fond de cuisson, on l'utilise et c'est très bon, on ajoute à cette viande une pincée de fines herbes et on en remplit le plat tapissé de spaghetti, on recouvre également avec du spaghetti. S'il vous reste de la sauce de viande, on en met sur le dessus du plat au four 1 heure à 350° F.

●

Pommes Royales en Gelée

8 pommes à cuire
½ tasse de sucre
2 tasses d'eau

Peler les pommes et enlever le cœur. Faire un sirop avec le sucre et l'eau, y faire cuire les pommes jusqu'à ce qu'elles soient tendres et les mettre dans un plat à dessert. D'autre part, faire une crème à l'érable de la manière suivante : Mettre dans une casserole 1 tasse de sirop d'érable et ½ tasse de crème. Cuire jusqu'à obtention d'une boule molle, verser cette crème dans le cœur des pommes. Faire gonfler 1 c. à tb. de gélatine dans 2 cuillerées à table d'eau froide et ajouter au sirop de cuisson des pommes. Bien brasser pour dissoudre la gélatine. Verser ce sirop autour des pommes et laisser prendre.

Garnir de crème fouettée et servir bien froid. Ce dessert est délicieux.

Gâteau Surprise au Poulet

(Photo H. P., *La Revue Populaire*, prise à l'Ecole Ménagère Provinciale).

Enlever la croûte sur les côtés de 2 pains bruns ou blancs ou 1 blanc et 1 brun. Tailler en longueur 9 tranches d'un demi-pouce d'épaisseur. Empiler les tranches de pain 3 par 3, les rapprocher de façon à former un carré et, à l'aide d'une assiette, les tailler en rond. On a alors 3 épaisseurs de pain. Beurrer les tranches de dessous ayant soin de beurrer aussi les côtés pour que les tranches adhèrent bien entre elles. Garnir d'une salade au poulet, recouvrir d'un deuxième rang de tranches beurrées que l'on place en sens inverse des premières. Couvrir d'une salade aux légumes bien assaisonnée et enfin, sur le tout, mettre le dernier rang de pain également beurré. On a alors un pain qui ressemble à un gâteau. Garnir tout le tour et le dessus de fromage à la crème et de mayonnaise que l'on peut passer à travers une douille pour décorer le gâteau tout comme on fait pur un moka. Au milieu, placer une tomate découpée en rose. Cette façon de servir une salade au poulet est bien commode parce qu'elle représente un repas complet ; pain, beurre, salade, mayonnaise.

Ce « gateau surprise » fait très belle figure dans un buffet.

La Culture Allemande

Par Bruno Blais

Quand on sait l'allemand instinctif, querelleur, brutal, et qu'on vient nous parler de son amour du travail, de l'obéissance et de la discipline, on est en droit de s'étonner. Cependant la chose est exacte. C'est un fait si connu que, presque aucun étranger ayant visité l'Allemagne n'a oublié de le mentionner. Mme de Stael, dans « De l'Allemagne », parle de « leur respect pour la force, et l'attendrissement de la peur qui change ce respect en admiration ». Boerne, qui n'exagère pas, nous dit ceci : « Les Espagnols, les Italiens, les Russes et d'autres peuples encore sont esclaves ; *les peuples de langue allemande sont des domestiques.* Or, l'esclavage rend seulement malheureux, il n'avilit pas ; mais l'esprit de domesticité avilit. » Louis Reynaud, plus moderne, puisqu'il a visité l'Allemagne vers 1930, observe à son tour dans « L'Ame Allemande » : « Tout agent de l'Etat en Allemagne porte avec fierté son uniforme, sachant qu'il lui vaudra le respect. Les monuments officiels eux-mêmes, ont l'air là-bas d'avoir conscience de leur dignité. L'Allemand obéit non seulement par devoir mais par goût. La soumission ne lui coûte rien. Ce sentiment va si loin chez les Allemands, qu'on a pu les accuser de servilité . . . Il faut des circonstances exceptionnelles pour que l'Allemand se dresse devant l'autorité. Il n'aime pas à se sentir en désaccord avec ses supérieurs, *et quiconque a la force lui parait toujours digne de considération.* » Taine, au cours de son voyage en Germanie, a constaté le même fait. Voltaire aussi. Enfin la chose est indéniable et presque universellement reconnue que l'Allemand est soumis, serviable, et qu'il possède comme pas un le sentiment de la hiérarchie. La chose est indéniable aussi que l'ordre social en Allemagne repose non sur le principe du respect de la personne humaine, mais uniquement sur celui de la force brutale.

Ceci posé, on peut maintenant se demander si l'Allemand, lorsqu'il prône sa « culture », ne veut pas se payer notre tête. Qu'entend-il au juste par « culture » ? Le sait-il au moins lui-même ? Quand il affirme, avec la modestie qu'on lui connaît, que sa « Kultur » dépasse en hauteur tout ce que l'esprit humain ait pu concevoir ailleurs, cela porte vraiment à rire. L'Allemand n'est pas seulement dépourvu de sentiment moral : il est en plus privé du sens du ridicule.

La « Kultur » allemande c'est le droit supplanté par la force ; c'est le déploiement libre de l'individu sans égard à la société ; c'est la raison bafouée et l'instinct glorifié ; c'est l'esprit étranglé par la brute et jeté au rebut ; c'est le retour à la « nature » et à la « vie » par le chemin de l'animalité ; c'est enfin ce que l'animal appelle la libération morale de l'individu, et c'est ce que nous appelons, nous, dégénérescence cérébrale et « involution » de l'homme.

Il est clair que le développement moral de l'Allemand a été faussé. C'est ce détournement qu'il appelle « Kultur » et qu'il place, (comme Sieburg et Curtius par exemple), au-dessus de la Civilisation Française. Etudiez le Germain du premier siècle : vous le trouverez identique à celui du vingtième. Même caractère, mêmes mœurs. Amour de l'aventure, de la guerre et du pillage. Soumission basse devant le pouvoir. Mépris de la femme, etc.

« Ce qui me reste sur le cœur, écrivait Flaubert en 1871, à Feydeau, c'est l'invasion des docteurs ès lettres cassant les glaces à coups de pistolets et volant les pendules. » Flaubert était pourtant reconnu comme un admirateur de l'Allemagne. Bismarck, s'étant vanté d'avoir faussé le sens d'une dépêche française, afin de réduire la France à la guerre, fut applaudi de toute l'Allemagne. La pieuse comtesse de Bismark disait sa haîne des Français et ajoutait qu'elle désirait « les voir tous brûlés ou passés par les armes, *même les petits enfants.* » « Nous haïssons chez nos ennemis, disait Henri Heine, ce qu'il y a de plus profond, d'essentiel en eux, la pensée. Nous autres Allemands nous haïssons à fond, durablement ; nous haïssons jusqu'à notre dernier souffle. » Ces citations se passent de commentaires.

Nul n'est besoin de parler de l'Allemagne actuelle, c'est-à-dire de l'Hitlerisme. Elle ne pouvait pousser plus loin le crime et l'abomination. C'est que la « Kultur » a donné son plein rendement. Un officier d'Hitler disait dernièrement ces paroles sublimes : « *Aussitôt que j'entends prononcer le mot esprit j'arme mon revolver.* »

Un fait bien établi aujourd'hui, c'est que l'Allemand est incivilisable. Il nous est même interdit d'espérer qu'il le devienne un jour, car si cela avait été possible ce serait fait depuis longtemps. D'ailleurs il ne veut pas l'être et serait très fâché de le devenir. Il a si bonne opinion de lui-même, et prône depuis si longtemps sa « Kultur », qu'il se croirait sûrement déchu.

Certes, l'Allemagne a eu de grands hommes, et cela dans presque tous les domaines de la pensée ; mais un même esprit les anime tous. Luther, Herder, Schlegel, Müller, Kant, Leibniz, Eckhart, Gœthe, Hegel, Nietzsche, Wagner, Bismarck, etc,. est-ce qu'il n'y a pas là qu'un seul et même esprit ? esprit qui veut tout rabaisser aux lois de la nature et de la vie, et dominer par la force, le monde ?

En quelque domaine que ce puisse être, l'Allemand est un sectaire; un sectaire qui excommunie tout ce qui n'est pas Germain. Qui oserait nier la chose, lorsqu'on trouve de la politique et de l'antisemitisme jusque dans la musique de Wagner ?

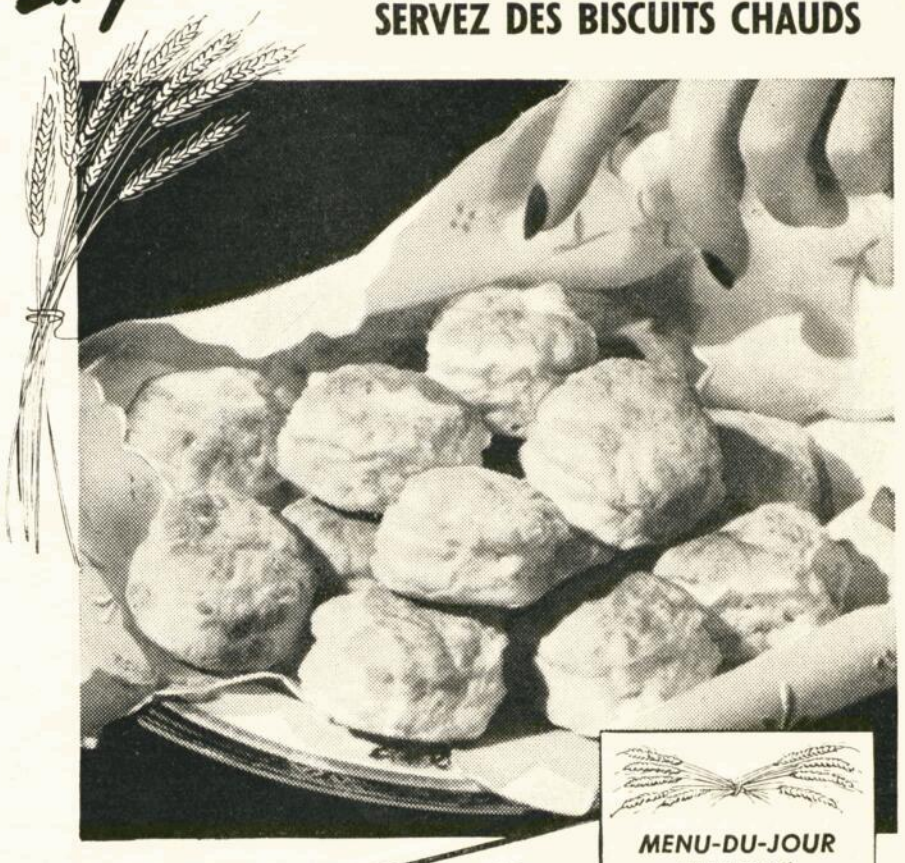
Nous savons ce que représente l'Etat en Allemagne. L'Etat volonté absolue a tous les droits dès qu'il a la force. Devant lui, l'individu est nul. Cette monstrueuse conception de l'Etat est celle de Hegel. Jamais homme sur terre, hormis Aug. Comte, n'imaginât pire système d'oppression. Pour qu'un peuple subisse sans révolte une telle forme de gouvernement, il faut qu'il soit bien dénudé de toute dignité humaine.

Notre Civilisation, l'Allemand n'a toujours tendu qu'à la miner sourdement et à la détruire. S'il n'a jamais pu s'adapter à cette religion d'amour c'est qu'elle vient à l'encontre de tous ses instincts et de toutes ses idées.

Oui, l'Allemand est incivilisable, et tant qu'il sera debout, la terre n'aura point de repos. Il faut l'abattre comme un chien enragé.

La farine est abondante

SERVEZ DES BISCUITS CHAUDS



MENU-DU-JOUR "MAGIC"

Ragoût aux rognons
Patates au persil
Epinards
Pêches en conserves
Biscuits chauds

Coût approximatif: $1.31
Suffisant pour 6 personnes

Biscuits à Thé "Magic"

3 façons de les faire—toutes délicieuses

BISCUITS À THÉ

2 tasses farine
4 c. à thé Poudre à Pâte "Magic"
½ c. à thé sel
1 c. à soupe beurre
1 c. à soupe shortening
¾ tasse lait froid ou moitié eau moitié lait

Tamisez farine, poudre à pâte et sel. Incorporez le shortening. Ajoutez le liquide froid et faites une pâte molle. Renversez sur planche enfarinée et ne maniez pas plus que nécessaire. Abaissez à la main ou roulez légèrement. Découpez avec emporte-pièce à biscuits enfariné. Cuisez sur tôle graissée de 12 à 15 minutes à four chaud, 450F.

BISCUITS AU FROMAGE

Employez la recette originale, ajoutant ½ tasse de fromage râpé aux ingrédients secs. Procédez ensuite comme pour les biscuits à thé.

BISCUITS GRAHAM

Dans la recette originale, substituez aux 2 tasses de farine, 1 tasse farine Graham et 1 tasse farine blanche. Ajoutez 2 c. à soupe cassonade.

Fabrication canadienne

FAITES de ces délicieux biscuits à thé "Magic" qui fondent littéralement dans la bouche! Servis chauds, ils sont un régal à tout repas! Ils se prêtent aux Menus-du-Jour . . . ils se font avec des ingrédients faciles à obtenir.

Pour *tous* vos biscuits, gâteaux et plats cuits au four, employez la Poudre à Pâte "Magic". Elle est si pure et si efficace qu'elle constitue une véritable assurance contre les non-réussites. Elle protège les ingrédients précieux . . . réduit le gaspillage coûteux. Elle vous coûte moins de 1¢ par cuisson ordinaire. Les experts en art culinaire recommandent la "Magic". Achetez-en aujourd'hui!

LA PRÉFÉRÉE DEPUIS 3 GÉNÉRATIONS

Voici ce que vous faites de la graisse et des os

Les marchands de viande du Canada, dans un but patriotique, coopèrent avec le Gouvernement en ce qui concerne ce travail de guerre important, en mettant leurs facilités de récupération à la disposition de leurs clients. Vous pouvez vous débarrasser de vos graisses et de vos os d'une des manières suivantes:

1 VOTRE MARCHAND DE VIANDE vous paiera 4½¢ la livre pour la graisse, et 1¢ la livre pour le gras. Vous pouvez garder cet argent pour vous, ou —

2 VOUS POUVEZ LE REMETTRE au Comité de Récupération Volontaire de votre localité et/ou à une Oeuvre de Charité de Guerre enregistrée.

3 VOUS POUVEZ DONNER vos Graisses et vos Os au Comité de Récupération Volontaire de votre localité à l'endroit où on les reçoit, ou —

4 VOUS POUVEZ CONTINUER de mettre vos Graisses et vos Os dehors pour qu'ils soient ramassés en même temps que les ordures.

Chaque cuillerée de graisse, chaque morceau de gras et chaque os, cuit, cru ou sec, doivent être gardés. C'est un devoir quotidien. Vous n'en avez peut-être pas beaucoup, mais, même si nous n'avons qu'une once de graisse par personne par semaine, nous aurons 36,000,000 de livres de graisse par an pour faire de la glycérine.

Le Canada a besoin de 40 millions de livres de graisse

CETTE CAMPAGNE EST POUR LA DURÉE DES HOSTILITÉS

MINISTÈRE DES SERVICES NATIONAUX DE GUERRE

DIVISION DE LA RÉCUPÉRATION NATIONALE

La clinique des rumeurs

La liberté de parole impose des responsabilités

La clinique accuse réception d'un rapport très intéressant préparé par l'Office de l'Information de guerre, à Washington, à la suite de l'examen de plus de 4,500 rumeurs signalées à l'attention des agences fédérales américaines au cours des derniers onze mois. Souvent, nous avons remarqué ici même l'étonnante similitude qui existe entre nos rumeurs et celles qui circulent chez nos voisins d'outre-frontière. C'est pourquoi nous croyons que les Canadiens peuvent faire leur profit des renseignements et des conseils qui ont été donnés aux Américains sur ce sujet.

Le rapport dont nous avons pris connaissance commence par dire que les émissions radiophoniques ennemies sur ondes courtes atteignent un nombre relativement restreint d'auditeurs aux Etats-Unis et sont à peu près ignorées du grand public. Ces programmes, toutefois, servent à donner aux agents de l'ennemi des directives en matière de propagande. Car il ne fait aucun doute qu'il y a encore aux Etats-Unis des agents de l'Axe qui ont pour mission de lancer et d'encourager la propagation de rumeurs ayant pour but de favoriser les sinistres entreprises des chefs nazis.

Dans ses conseils aux Américains, l'auteur du rapport s'exprimait comme suit : « Il importe de savoir faire la distinction entre la répétition d'une rumeur et l'honnête expression d'une opinion sensée. Tout Américain qui comprend bien ce que signifie la liberté de parole, doit aussi comprendre la responsabilité que lui impose ce privilège. S'il a le droit de critiquer, il doit par contre être prudent en ce qui concerne les propos qu'il pourrait être tenté de répéter. La liberté de parole, privilège des démocraties, crée des responsabilités auxquelles personne ne peut se soustraire.

« Tout Américain peut aider à gagner cette guerre en blindant son cœur et ses oreilles. Tout Américain peut aider à gagner cette guerre en refusant d'ajouter foi et de répéter les histoires sensationnelles que ne publient ni les journaux ni la radio. Tout Américain peut combattre l'ennemi en refusant de propager la haine et de semer le doute parmi ses concitoyens.

« Voici quelques règles très simples que tout Américain loyal se doit d'observer en temps de guerre :

1. Ne jamais répéter une rumeur.

2. Ne pas répéter une rumeur, même pour la nier ensuite.

3. Si l'on connaît la vérité au sujet d'une rumeur, demander à la personne qui la répète où elle a obtenu ses renseignements.

4. Si l'on ne connaît pas la vérité au sujet d'une rumeur, demander à la personne qui la répète où elle a obtenu ses renseignements.

5. Ne jamais accorder à une rumeur le bénéfice du doute. »

Une rumeur d'un caractère particulièrement méchant et évidemment destinée à inquiéter ceux qui ont des êtres chers dans les armées d'outre-mer, a récemment été signalée à notre attention. Nous nous empressons d'éclairer nos lecteurs et de rassurer ceux qui pourraient entretenir des appréhensions au sujet des envois qu'ils font aux soldats.

Une Rumeur

« Les colis expédiés outre-mer sont perdus — non pas seulement à bord des bateaux, mais même ici au Canada. Ils sont tout simplement volés dans les bureaux de poste. »

La Vérité

Nous sommes heureux de citer la déclaration que nous a faite à ce sujet Monsieur P. T. Coolican, adjoint du sous-ministre des Postes, à Ottawa.

« Cette rumeur est absolument fausse. Le personnel canadien des Postes, tant civil que militaire, fait tout en son possible pour assurer la protection et accélérer l'expédition des colis adressés aux soldats de nos arm-es outre-mer. Rien n'est négligé pour que tous les colis et les lettres parviennent le plus sûrement et plus rapidement possible à destination.

« Au bureau de poste militaire, le courrier est trié et mis en paquets pour les différentes unités de l'armée et de l'Aviation, afin de faciliter la manutention outre-mer. Ces paquets sont ensuite expédiés dans des sacs scellés au bureau de poste de l'armée canadienne outre-mer, d'où ils sont dirigé avec le minimum de délai vers divers points où se trouvent cantonnées nos unités. Naturellement, il se produit parfois des retards inévitables par suite des attaques de l'ennemi sur mer ou des raids aériens en Grande-Bretagne. Cependant, malgré que le volume du courrier aux soldats soit quatre fois plus considérable que l'an dernier, il y a eu une diminution appréciable dans le nombre des plaintes et réclamations.

« Le mois dernier, le bureau de poste de l'Armée au Canada a expédié outre-mer 2,166,160 lettres, 3,982,964 livres de colis et 513,706 livres de tabac, sans compter les journaux, magazines et autres imprimés. Le pourcentage des pertes par rapport à la quantité de courrier expédiée est presque insignifiant, surtout si l'on tient compte des difficultés du transport.

« Le public peut contribuer dans une large mesure à faciliter la distribution du courrier car il pourrait y avoir encore de l'amélioration dans la manière d'adresser les lettres et d'emballer les colis. Chaque mois, des milliers de colis reçus au bureau de poste de l'Armée sont si mal emballés que le contenu s'en trouve souvent abîmé. On s'efforce de refaire ou de réparer ces emballages avant d'acheminer les colis vers leurs destination, mais pareille négligence de la part des expéditeurs occasionne naturellement des frais et des retards inutiles.

« D'autre part, des lettres sont souvent incorrectement adressées et, malgré toute la patience des employés de la poste, elles ne peuvent atteindre leurs destinataires. Nous avons aux quartiers-généraux outre-mer des spécialistes dont les seules fonctions consistent à essayer de retracer les adresses viritables des soldats auxquels du courrier est envoyé mal adressé.

« Comme on peut le voir, la livraison raide et sûre du courrier militaire outre-mer dépend beaucoup du soin que l'on peut apporter à adresser et préparer les lettres et les colis. »

La Broderie

Par
Mme L. de
Bellefeuille

CETTE gracieuse petite danseuse russe doit être dessinée conformément à notre illustration, puis brodée en laines de couleurs vives. Le genre et la forme de ce sac sont nouveaux et très pratiques pour transporter un tricot ou un raccommodage. Nous suggérons de le faire en feutre, en satinette épaisse ou en toile solide. Les indications relatives à sa confection sont faciles à suivre. On peut le doubler en soie unie ou imprimée de couleur claire. Les ouvrières habiles et économes fabriqueront plusieurs de ces sacs pour les offrir à une vente de charité ou en guise de cadeaux.

MODE DE REPRODUCTION

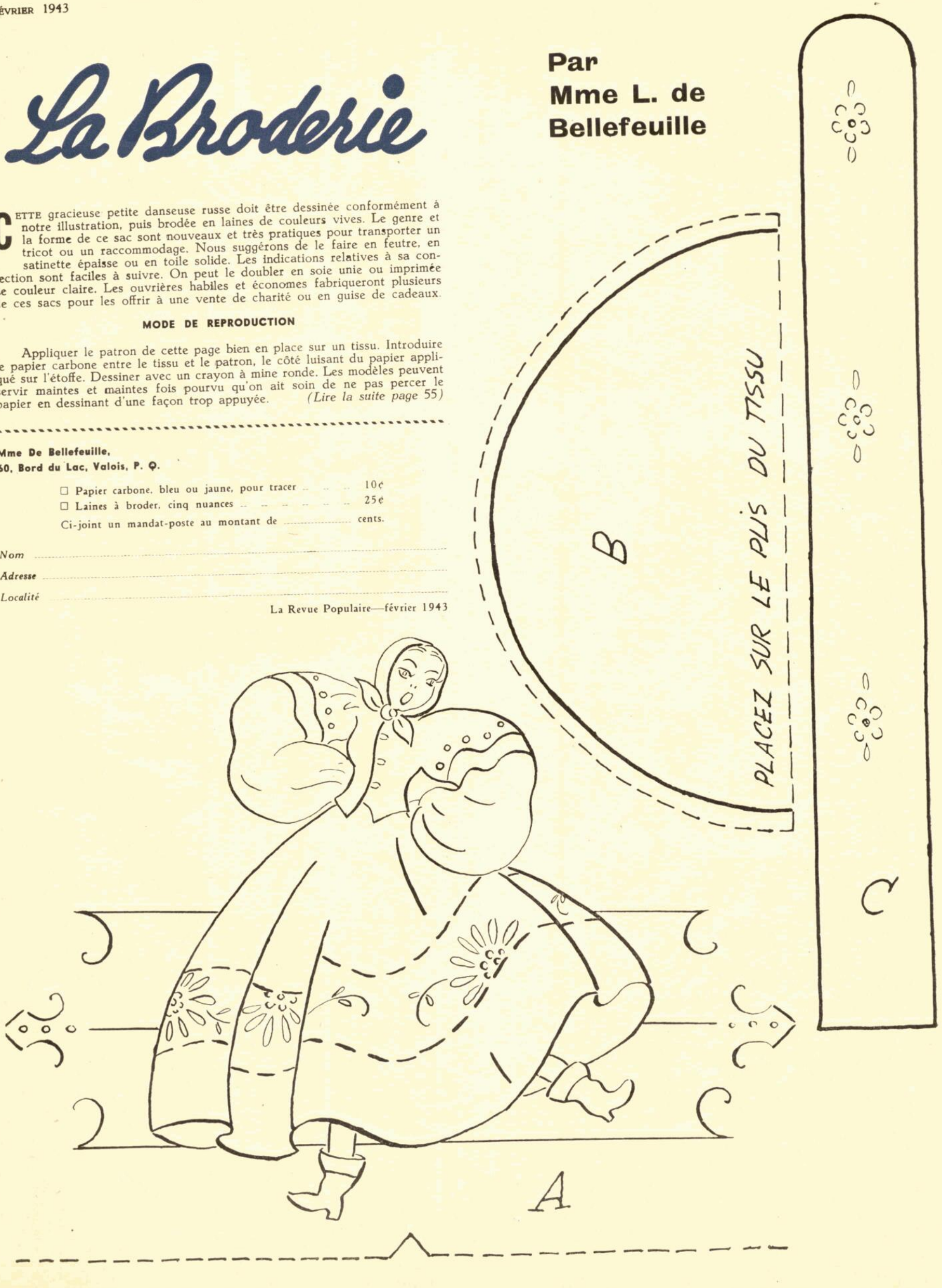
Appliquer le patron de cette page bien en place sur un tissu. Introduire le papier carbone entre le tissu et le patron, le côté luisant du papier appliqué sur l'étoffe. Dessiner avec un crayon à mine ronde. Les modèles peuvent servir maintes et maintes fois pourvu qu'on ait soin de ne pas percer le papier en dessinant d'une façon trop appuyée. *(Lire la suite page 55)*

Mme De Bellefeuille,
60, Bord du Lac, Valois, P. Q.

☐ Papier carbone, bleu ou jaune, pour tracer ... ... 10¢
☐ Laines à broder, cinq nuances ... ... 25¢
Ci-joint un mandat-poste au montant de ..... cents.

Nom .....
Adresse .....
Localité .....

La Revue Populaire—février 1943



MAISON *de retraite*

Un angle de la maison de retraite pour artistes de cinéma qu'on inaugurait en septembre dernier. On remarque M. et Mme Walter Wanger (Joan Bennett) qui jouèrent dans le film "Country House".

Vue prise lors du lunch offert aux invités qui assistèrent à la cérémonie d'inauguration de la "Country House". Tout Hollywood s'était rendu à Woodland Hills pour acclamer la concrétisation d'un projet vieux de vingt-trois ans. L'architecte de l'établissement, W. L. Pereira, a contribué à l'œuvre par ses services bénévoles.

La *Country House*, qui fut inaugurée le 27 septembre dernier, à Woodland Hills, non loin de Hollywood, est la concrétisation d'un projet qui remonte à plus de vingt-trois ans. Cette magnifique initiative a été menée à bonne fin sous l'égide de la *Motion Picture Relief Fund*..

Répondant à un grand besoin humanitaire, la *Country House* de Californie est uniquement destinée à loger et voir à l'entretien de nécessiteux que le destin a déshérités. L'immeuble, qui n'a rien de prétentieux, peut actuellement loger au moins cent soixante-cinq personnes.

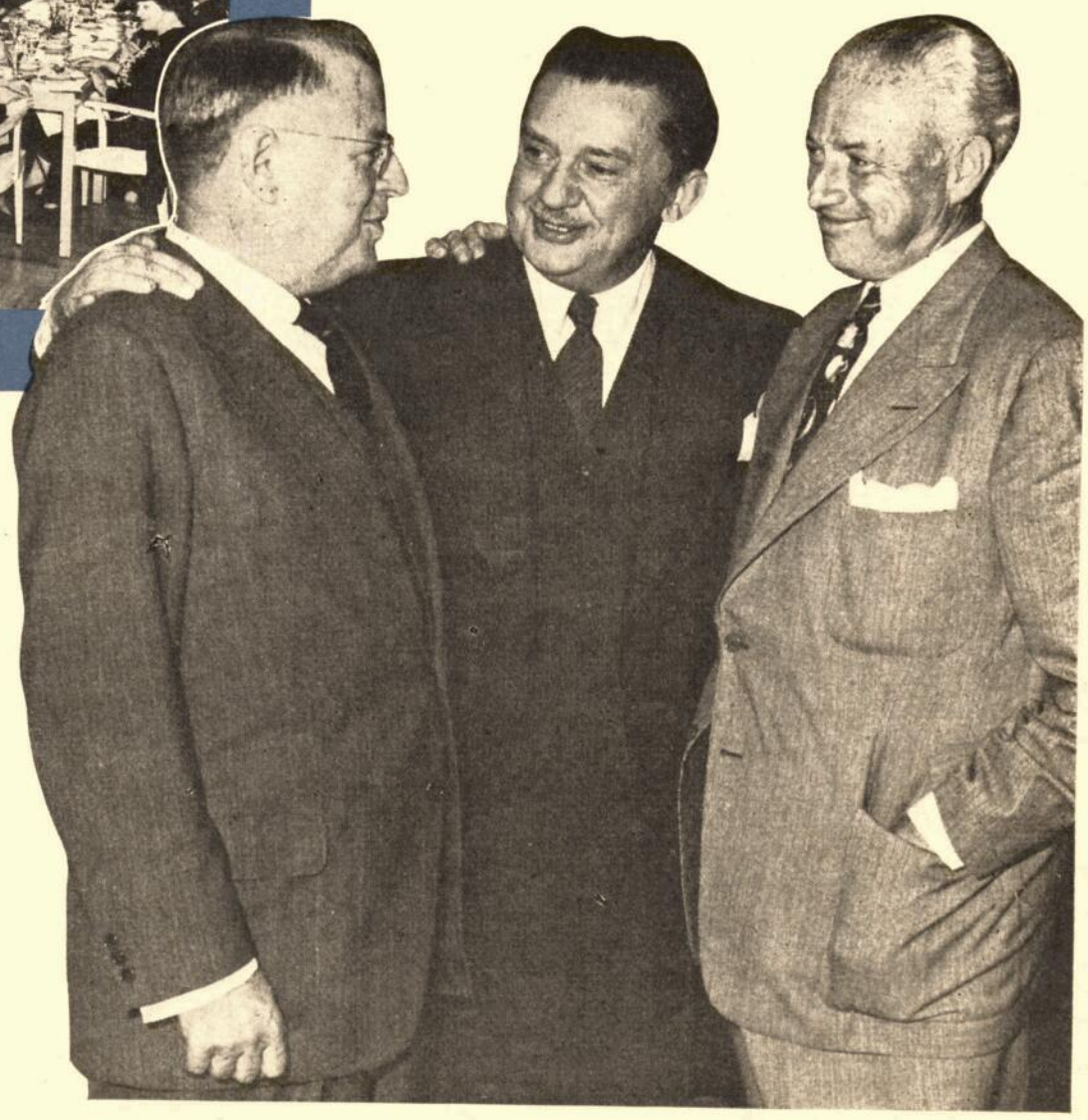
L'ouverture officielle de cette maison de retraite pour artistes de cinéma a été marquée par une brillante cérémonie à laquelle prirent part des personnages tels : Robert Young (maître de cérémonie), Y. Frank Freeman, président de l'*Association of Motion Picture Producers*, Jean Hersholt, président de la *Motion Picture Relief Fund*.

Au moment même où Allan Jones entonnait l'hymne national de nos voisins, Ralph Morgan et Huntly Gordon hissaient le drapeau étoilé dans le magnifique paysage où se trouve située la *Country House*. L'audience avait pris place sur la terrasse et le patio de l'établissement, face à la tribune d'où venaient parler les orateurs. La cérémonie se termina par le chant de *This Is Worth Fighting For*, enlevé de façon poignante par la célèbre artiste Mary Martin.

L'un des moments les plus émouvants de la cérémonie se produisit lorsqu'on décerna à William L. Pereira, architecte, une médaille en reconnaissance de ses services bénévoles. En l'absence de ce dernier, Jean Hersholt et Mme Pereira, l'épouse de l'architecte, reçurent le témoignage ému de reconnaissance et d'admiration.

Il va sans dire que des cameramen de journaux filmés enregistrèrent sur la pellicule les points les plus saillants d'un événement qui restera longtemps gravé dans la mémoire de ceux qui y assistaient.

Ci-contre, à droite : Y. Frank Freeman, président de l'Association of Motion Pictures Producers, l'artiste Jean Hersholt, président de la Motion Picture Relief Fund, et R. J. O. O'Donnell qui firent un succès de la cérémonie d'inauguration de la "Country House".



Elégance pour jeunes filles

4514 — Robe pour adolescentes, dans les grandeurs 11 à 16. Tissu requis pour la grandeur 11 : 2 verges ¾ de 39″ ou 2 verges de 54″. Prix : 20 cents.

4535 — Robe pour jeunes filles dans les grandeurs 12 à 18. Tissu requis pour la grandeur 12 : 3 verges ¼ de 39″ ou 2 verges ¼ de 54″. Prix : 25 cents.

4514

Simplicity

4535

Simplicity

4537

4539

Simplicity

4537 — Robe pour dames et jeunes filles, dans les grandeurs 12 à 20. Tissu requis pour la grandeur 14 : 3 verges ¼ de 35″ ou 3 verges de 39″. Prix : 25 cents.

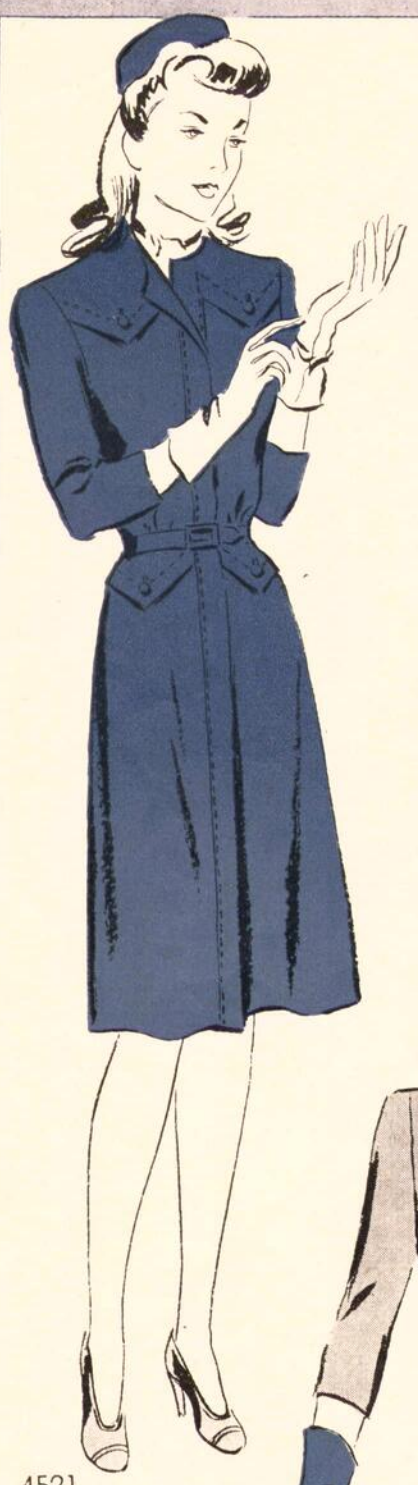
4539 — Robe deux-pièces pour adolescentes, dans les grandeurs 11 à 16. Tissu requis pour la grandeur 16 : blouse, 2 verges ¼ de 35″ ou 2 verges de 39″. Jupe, 1 verge ¾ de 39″ ou 1 verge ¼ de 54″. Prix : 20 cents.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons de "La Revue Populaire", Dominion Patterns, Ltd., 489 College St., Toronto, Ont.

ROBES GENRE TAILLEUR

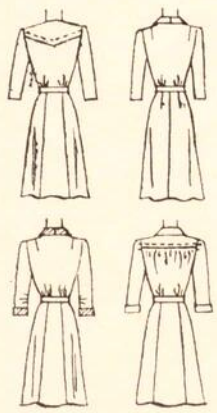
4521 — Robe pour dames et jeunes filles, dans les grandeurs 12 à 20. Tissu requis pour la grandeur 20 : 3 verges ½ de 39″ ou 2 verges ½ de 54″. L'achat d'une ceinture est nécessaire. Prix : 25 cents.

4547 — Robe pour dames, dans les grandeurs 34 à 46. Tissu requis pour la grandeur 42 : 3 verges ¾ de 39″ ou 2 verges ⅞ de 54″. Contrastant pour plastron : ¾ de verge de 35″ ou 39″. Prix : 25 cents.



4521

Simplicity



4547

Simplicity

4518

4523

Simplicity

4518 — Robe pour dames, dans les grandeurs 34 à 46. Tissu requis pour la grandeur 36 : 3 verges ⅜ de 39″ ou 2 verges ¼ de 54″. Contrastant pour chemisette et manchette : ⅞ v. de 35″ ou ¾ de verge de 39″. Prix : 25 cents.

4523 — Robe pour dames et jeunes filles, dans les grandeurs 14 à 40. Tissu requis pour la grandeur 40 : 3 verges ⅜ de 39″. L'achat d'une ceinture est nécessaire. Prix : 20 cents.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons de "La Revue Populaire", Dominion Patterns, Ltd., 489 College St., Toronto, Ont.

SES QUATRE VOLONTES

(Suite de la page 43)

plus seulement pour vous, aujourd'hui. Tu sais bien. Micheline est fiancée... Elle a refait sa vie...

— Non, Gérard. Non, Micheline souffre. Micheline t'aime comme au premier jour... D'ailleurs, elle t'attend. Elle est seule au château, avec sa mère. Son père et le vicomte sont au diable, sur les coupes...

Gérard resta un court moment encore anéanti. Puis il se redressa, agressif tout à coup :

« Je regrette à mon tour, Meg, de te voir à la tête de ce complot. Tu auras inutilement instruit tes sœurs de ce qu'il eut mieux valu leur cacher et, inutilement aussi, tu auras tourné le fer dans la plaie de Micheline. Ma décision prise est irrévocable. Vous n'y changerez rien...

Meg sourit, doucement :

— Si, Géro. Si, corrigea-t-elle. Parce que tu nous aimes beaucoup et parce que nous t'aimons, nous aussi, beaucoup...

Il y eut entre eux comme une soudaine détente. Géro réfléchissait aux conséquences possibles de ce nouveau coup du sort qui faisait rebondir encore cette histoire avec laquelle il croyait pourtant bien en avoir fini.

— Ecoute-moi, Géro, reprit Meg. Ecoute-moi sans t'emporter, je t'en prie. Tu me feras tes objections après, si tu en as à formuler. Je t'assure que tout peut s'arranger, simplement...

— Va toujours...

— Tu épouses Micheline...

— Ouais.

— Tu gardes l'appartement. Moi, je prends celui du dessus, qui va être libre pour janvier et que M. Bourdier ne te refusera pas. Je m'y installe avec Jackie, Lou et Za. Za ira au Lycée. Lou... je ne sais pas ?

— Et pourquoi pas ?

— Mon Dieu, elle sera presque fiancée...

— Quoi ? Avec Robert ? Déjà ?...

— On murmure qu'il y a promesse...

— Ah ! c'est insensé ! s'exclama alors Gérard. Et je ne sais rien. Je ne sais plus rien. Je suis trahi de tous les côtés... C'est une révolte, alors?

— Non, Sire : Une Révolution... Allons, reprit Meg, qui ne put se défendre de rire. Ta couronne est très menacée, va, Géro Ier. Il est temps que tu te retires : nous te laissons Micheline et l'appartement. Ce n'est déjà pas si mal...

— Et toi ? Si tu te maries ?... Car tu vas te marier...

— J'y compte bien. J'espère, Géro. Mais, décemment pas avant un an ? Or, à ce moment, Lou déjà s'envolera. Il ne restera pus que Jackie qui aura dix-neuf ans, et Za qui ne sera plus une enfant. A la rigueur, tu peux très bien les prendre. Ce n'est pas la place qui manque. Maria et Joseph te reviennent avec elles. Avoue que cela ne s'emboîte pas trop mal ?

Gérard perdait pied. Aux heures de plus fol optimisme, il n'avait jamais pu échafauder une combinaison qui lui parut tellement réalisable. Il est vrai qu'il n'avait pas prévu le départ de Lou...

Il regarda Meg, restée devant lui, fine et belle, avec cette gravité dans les yeux, cette espèce d'autorité nouvelle qu'il lui avait déjà pourtant reconnue, à Paris. Il hésitait. Il avait confusément peur de se faire berner, tromper, c'est-à-dire pousser vers un bonheur à venir...

— Et si je refuse ? dit-il encore.

Meg remua doucement les épaules :

— Tu me peineras d'abord infiniment. Ensuite, imagine ce que sera ton existence, entre nous quatre qui saurons désormais le prix de ta présence...

— Bon. Et le vicomte ? Et le père de Micheline ?

La jeune fille eut un geste vague qui suffit à traduire son juvénile fatalisme :

— On ne va pas contre son destin. Ce qui est écrit est écrit. Tout le reste est fumée...

Il sourit, reconnaissant au passage ses théories de parade. Déjà moins avare d'indulgence, il prit Meg aux épaules :

— Je ne sais pas ce qu'il va advenir de cette histoire, ma pauvre grande chérie, murmura-t-il. Je te tiens pour responsable du petit coup d'Etat. Je sais dans quel esprit vous avez pu conspirer... Je n'ai pas le courage de vous en vouloir. Toutefois, je crains fort que vous ne me fassiez faire qu'une sottise de plus: au point où en sont les choses... Micheline m'attend, dis-tu ?

— Oui.

— Dans quelles dispositions ?

— Tu ne t'en doutes pas ?

— Et les petites ?...

— Elles sont là.

Elle avait déjà la main sur le bouton de la porte. Il l'arrêta :

— Meg. Embrasse-moi.

La jeune fille se blottit contre son frère, affectueusement. A vrai dire, ce fut elle qui l'étreignit, non plus comme la petite Meg d'hier, mais bien avec cette assurance protectrice et câline de la femme, en qui sommeille toujours l'irrépressible instinct maternel...

L'instant d'après, Gérard Studac était cerné par ses sœurs. Il les dévisagea une à une, célant mal son émoi : toutes les quatre le défiaient avec une même expression de farouche entêtement et de malicieuse tendresse...

— Alors, dit-il. Je ne suis plus le maître ?

— Non, Petata...

— Et si je me fâche ? risqua-t-il encore.

— Je rentre au couvent ! jeta Lou.

— Je me fais écuyère dans un cirque, assura Za.

— Moi, je m'engage dans la Légion Etrangère ! jura Jackie.

Meg sourit :

— Je ne réponds de rien...

Gérard avait presque envie de pleurer. Par contre, maintenant qu'elles le sentaient à leur merci, les quatre jeunes filles réprimaient, à grand'peine, une folle envie de rire.

CHAPITRE XXI

ROBERT Souzay rentra peu après du village. Il n'avait rien trouvé de ce que lui avait demandé Meg — et s'en revenait, mains aux poches, un peu penaud...

— Ça ne fait rien, assura la jeune fille, je regrette seulement de vous avoir imposé cette course : Je me suis fait gronder par Géro, d'ailleurs...

— Il a eu tort, Meg... Où est-il ?

— Au château.

— Seul ?

— Ma foi, oui...

A ce moment, la jolie Lou, que chacun s'accordait à reconnaître beaucoup moins distraite et détachée

(Lire la suite page 59)

Pouvez-vous dire la date de ces modes ?

Complétez la date de chaque illustration, puis lisez le texte correspondant pour voir la date exacte.

19__

Courtoisie de Vogue

Seules les femmes audacieuses se taisaient couper les cheveux à la nuque. On lançait les moteurs d'autos à la manivelle et on chantait "Over there". C'était l'ère des suffragettes. C'était en 1918 et les hôpitaux de France manquaient de ouate pour les pansements chirurgicaux... une nouvelle invention, Cellucotton* absorbant, fut bien reçue. Les infirmières commencèrent de l'employer comme serviette périodique... cela créa l'idée de Kotex qui devait être un si grand bienfait pour les femmes.

19__

Courtoisie de Harper's Bazaar

Les bas étaient noirs ou blancs. Les "flappers" portaient des galoches ouvertes. Valentino jouait le "Sheik". Les gens parlaient des merveilles de leurs radios... des postes à galène avec serre-tête. Et les femmes parlaient de la nouvelle idée en fait d'hygiène personnelle... les serviettes périodiques Kotex° faciles à jeter, confortables, vraiment hygiéniques. Des millions de femmes firent bon accueil à ce nouveau produit annoncé en 1921 à 65c la douzaine.

19__

Courtoisie de Vogue

Le bord des robes faillit monter jusqu'à la taille. Le vernis rouge à ongles était nouveau et audacieux. Le "Desert Song". Les bracelets esclaves. C'était en 1926 et des millions de femmes donnaient furtivement au commis le prix d'un paquet de Kotex "enveloppé d'avance". La serviette était maintenant améliorée... plus étroite... et la gaze plus molle la rendait plus confortable. Les bouts arrondis remplacèrent les bouts carrés.

19__

Courtoisie de McCall's

Les blondes-platine et le golf miniature étaient en vogue. Les jupes au bord irrégulier... commencèrent à mouler le corps. Les fabricants de serviettes périodiques réussiraient-ils à adapter leur produit à la mode nouvelle de 1930 ? Kotex fit encore œuvre de pionnier... perfectionna les bouts plats pressés. De toutes les grandes marques, seule la Kotex offre cette caractéristique brevetée — des bouts qu'on ne soupçonne pas parce qu'ils ne sont pas volumineux — qui ne causent pas de lignes révélatrices.

19__

Courtoisie de Harper's Bazaar

Les débutantes dansaient le "Big Apple". "Gone with the wind" était le livre à succès. Une Américaine épousa l'ex-monarque d'Angleterre. C'était en 1937, et 600 femmes, ayant fait un essai spécial de la Kotex, vantaient ses améliorations. Centre de sûreté à double effet — la meilleure caractéristique jusque là pour empêcher la serviette de se tortiller — pour prolonger sa protection de plusieurs heures. Et les bords souples "Wondersoft" pour accroître la mollesse de la serviette !

19__

Courtoisie de °T.M. Reg. Can. Pat. Off.

Service est le thème du jour. Les vêtements sont faits de lait, les chaussures de verre, et le Cellucotton absorbant est encore préféré par les grands hôpitaux. Il est encore employé dans la Kotex, la serviette que les femmes préfèrent à toutes les autres marques réunies. Car la Kotex est conçue pour le service — faite pour rester molle durant l'usage. Elle n'est pas molle à la manière de la neige qui se tasse sous la pression. Et pas de mauvais côté pour causer des accidents ! La meilleure valeur du jour — seulement 25c.

Cette merveilleuse aventure... la *Jeunesse!*

NE connaissez-vous pas dans votre entourage de ces femmes — peu importe leur âge — qui semblent douées d'une jeunesse éternelle ? Leur regard exprime la joie de vivre, leur sourire a cette qualité indéfinissable des choses neuves, leur moindre geste remue de l'aurore autour d'elles.

Ont-elles un secret ? une formule ? . . . Non pas, mais elles ont recours à FEMOL pour s'affranchir des malaises particuliers à leur sexe et peuvent traverser la vie, un sourire aux lèvres.

FEMOL n'est pas un simple calmant : ce concentré végétal *va à la source du mal*, soulage la douleur, tonifie les organes et les rend plus aptes à remplir leurs fonctions naturelles. Ne souffrez plus inutilement tous les mois ou aux époques difficiles de votre vie. Demandez aujourd'hui même une boîte de FEMOL à votre pharmacien.

ADOLESCENCE - MATERNITÉ - RETOUR D'ÂGE

FEMOL

CONCENTRÉ PUREMENT VÉGÉTAL

INSTITUT CAZO
637, rue Craig ouest, Montréal.

Comment préparer une mouche de moutarde

Dans les cas de rhumes de poitrine occasionnant une toux opiniâtre, la mouche de moutarde est un bon vieux remède dont l'efficacité est reconnue de tous. Mais ce que tous ne savent pas, probablement, c'est la manière exactement de préparer cette mouche de moutarde. Voici comment il faut procéder lorsqu'on veut en obtenir un bon résultat.

Mélanger deux cuillerées à soupe de farine, ou plus, à une cuillerée à soupe de moutarde. Ajouter un peu d'eau, de manière à obtenir une légère pâte. Répandre cette pâte sur une serviette de papier couvrant une superficie de six pouces par huit. Couvrir d'une autre serviette de papier et, enfin, insérer dans un coton à fromage, flanelle légère ou coton replié. Ainsi, après usage, on n'a qu'à jeter le papier, ce qui fait que le tissu employé peut servir indéfiniment.

Avant l'application de la mouche sur la poitrine, dans le dos ou toute autre partie du corps, on aura soin de graisser la peau à la vaseline. L'application de la mouche doit durer environ de dix à vingt minutes, jusqu'à ce que la peau devienne d'un rose foncé. Voilà la véritable manière de préparer et d'appliquer la mouche de moutarde.

Photo Conrad Poirier

L'Eczéma de l'Enfant

L'eczéma traduit une prédisposition innée de la peau à réagir violemment vis-à-vis certaines substances par ailleurs inoffensives pour un bébé normal. — Importance du traitement local.

Par le docteur Norbert Vézina, de Montréal.

Les mères, en général, s'alarment outre mesure lorsqu'elles s'aperçoivent que leur enfant fait de l'eczéma. Il faut avouer qu'un placard eczémateux dans le visage d'un enfant est une chose assez disgracieuse. Cependant, à tout prendre l'eczéma est une maladie qui semble pire qu'elle est en réalité, dans la plupart des cas. Les parents doivent se consoler en pensant que leur bébé qui souffre d'eczéma est, par ailleurs, en bonne santé. Sa peau peut être rouge, suintante, écailleuse à certains endroits, mais son état général reste bon. Il n'en est pas moins vrai que c'est une affection bien incommodante pour le bébé à cause des démangeaisons qui provoquent un grattage et une perte de sommeil.

L'éruption que l'on rencontre le plus souvent se voit au visage; elle ressemble à un masque dont on aurait crevé le milieu. Elle siège en effet sur le front, sur les joues mais ne touche pas les ailes du nez ni le menton. De la face, l'inflammation de la peau peut se généraliser et s'étendre à tout le corps. Les enfants se grattent sans arrêt, de toutes les façons, se frottant sur les draps. L'état général n'est guère affaibli, à moins qu'une complication ne survienne, ce qui arrive rarement si l'enfant est bien traité. L'éruption peut aussi être localisée au siège. Dans d'autres cas l'eczéma ne se manifeste que par des lésions très discrètes : enduit gras, croûteux, du cuir chevelu, desquamation fine des plis en arrière des oreilles ou des ailes du nez. Comme on le voit, l'eczéma peut prendre plusieurs aspects : c'est au médecin qu'il appartient de trancher la question.

Cette affection de la peau n'est pas contagieuse comme plusieurs pourraient le croire. Ne fait pas qui veut de l'eczéma. Il n'y a que les enfants prédisposés qui en sont atteints. L'éruption traduit une sensibilité exagérée du revêtement cutané vis-à-vis une foule de substances qui entrent dans l'alimentation du bébé ou qui l'entourent. Souvent cette sensibilité très marquée peut être retracée chez le père, la mère, les oncles, les tantes, ou les grands-parents.

L'eczéma fait souvent sa première apparition chez le bébé au moment du sevrage, c'est-à-dire dès qu'il qu'il commence à prendre du lait de vache. Le lait de vache est en effet une cause habituelle de l'eczéma de l'enfant. Cependant le lait bouilli durant longtemps (2 heures) est généralement mieux toléré. C'est pourquoi les laits modifiés, tels que lait évaporé, lait en poudre, seront employés de préférence au lait pasteurisé ordinaire. Le blé, et les produits alimentaires contenant du blé, comme les autres céréales d'ailleurs, sont souvent incriminés comme facteurs d'eczéma. L'œuf est une autre cause commune d'eczéma. Le lait, le blé et l'œuf sont donc les principaux agents provocateurs, surtout chez le jeune enfant. Il est évident qu'à mesure que le régime devient plus varié, il se peut que d'autres aliments soient à blâmer.

Cependant tous les eczémas ne sont pas d'origine alimentaire. La peau du bébé prédisposé peut réagir violemment au contact de substances les plus banales, ces mêmes substances étant tout à fait inoffensives lorsqu'elles touchent la peau d'un bébé normal. Il faudra penser surtout au savon, à l'eau de javelle de la lessive, aux huiles pour bébé, aux poudres de talc, etc. Chez les enfants très sensibles les objets les plus disparates peuvent être responsables de l'éruption eczémateuse, tels les tissus de laine, de soie, les plumes rembourrant les oreillers, les poils de chat, de chien, les cosmétiques de la crème, les lotions pour les mains, la peinture de certains jouets, la fumée de tabac même.

Ce n'est souvent qu'après de patientes recherches de plusieurs semaines qu'on pourra mettre en évidence l'irritant en cause.

Chez un bébé qui manifeste de l'intolérance vis-à-vis certains aliments il est difficile et dangereux d'adhérer à un régime trop strict. Il faudra évidemment éliminer, par exemple, les œufs de la diète s'il existe une relation frappante entre l'ingestion de ces derniers et l'apparition de lésions eczémateuses. Mais les restrictions trop sévères ne peuvent conduire qu'à un désastre ; elles empêcheront certes les poussées d'eczéma dans quelque cas, mais ce sera aux dépens de l'état général.

Vraisemblablement la peau de ces bébés est plus délicate et s'adapte beaucoup plus difficilement au milieu environnant que celle d'un enfant normal. C'est pourquoi leur peau exige un soin méticuleux. Le linge qui entre en contact immédiat avec la peau sera de préférence en coton souple et doux. Les couvertures de lit ne devraient contenir ni laine ni soie. La température de la chambre sera tenue aux environs de 68 ou de 70 degrés F. Les couches, en coton léger, doivent être bien lavées et soigneuseemnt rincées. Si les selles ou les urines de l'enfant dégagent une odeur d'ammoniaque, faites tremper les couches dans une solution d'acide borique.

L'eau du bain doit être tiède. Comme les savons de toilette ordinaires sont irritants, on peut employer, au lieu de savon, certaines préparations huileuses qu'on dilue dans l'eau. Les cas d'eczéma tenaces, résistants à tous les traitements bénéficient souvent d'un changement complet de milieu. Le passage d'un climat froid, changeant, à un climat chaud, sec et égal amène parfois des guérisons miraculeuses.

Durant les poussées aiguës le grattage peut être empêché en immobilisant les bras de l'enfant ou en fixant les poignets ou les chevilles au cadre du lit.

Les parents ne doivent pas se décourager si l'amélioration de l'eczéma de leur enfant se fait lentement. Sans les conseils et le traitement local suggérés par le médecin la situation serait encore pire. En coopérant pleinement avec votre médecin l'eczéma du bébé restera toujours une maladie beaucoup moins sérieuse qu'elle le serait autrement. De plus, il ne faut pas oublier que ces lésions disgracieuses qui vous inquiètent tellement disparaîtront probablement spontanément quand l'enfant atteindra l'âge de 2 ans.

Les Prisonniers de Phipps

(Suite de la page 11)

Au coucher du soleil, la brise, un instant, devint pus forte, et, à certains endroits, il fallut souquer ferme. On débordait parfois un îlot rocheux, une pointe d'où s'envolaient des cormorans, tandis qu'autour continuaient de flotter des godes et des goélands argentés.

Louis Joliet était à la barre qu'il tenait ferme, à demi assis sur le banc du quart. Son œil noir perçant fixait l'horizon.

Il se sent présentement non sans joie dans son élément. Il regarde l'eau filer le long du bord ou bien il considère le sillage qui s'allonge, et mesure l'espace. Ses idées tourbillonnent avec les bouillonnements blancs et les bulles d'air qui se jouent dans la limpidité de l'eau. Les vagues coupées par la barque se creusent comme si l'étrave y creusait un sillon de charrue ; puis la blancheur des remous s'atténue, le flot se referme, reprend son cours interrompu, et le sillage se perd et s'efface sans plus laisser de traces. Louis Joliet revoit, comme en une fresque d'ombres animées par d'incertaines lueurs, se mouvoir les hommes et les pays qu'il a vus là-bas, aux bouches du Meschassebée qu'il a atteint, avec son ami le Père Marquette, dix-huit ans auparavant. Il évoque cette glorieuse épopée de son jeune passé. Il est avec ses anciens compagnons ; il écoute, il voit. Sa haute stature se détache en ce moment lumineuse sur la mer. Il donne l'impression d'un dieu antique. Il porte en lui le mystère de la mer. Nulle inquiétude. Il connaît le fleuve mieux que tous les hommes de mer d'avant lui et qui viendront après ne le connaîtront jamais. Quarante-six fois déjà, il l'a parcouru ; il en a dressé la carte, ce qui lui a valu l'encouragement des plus hautes autorités, en particulier du gouverneur Jacques Brisay de Dononville. La songerie de Joliet tantôt se perd dans le passé comme le sillage de sa barque dans le lointain, tantôt interroge l'avenir, comme l'horizon vers lequel la brise du large le portait. Désormais ses expéditions au Mississipi constituent un passé dans son existence. Il constate chaque jour qu'il y a là des images et des sentiments qui ne s'effaceront jamais ni de sa mémoire ni de son cœur ; sensation étrange, sorte de coupure dans sa vie morale. Au bercement des vagues, la brise dans les cordages chante à son oreille une complainte chargée de mélancolie.

Pendant quelques minutes avant la tombée de la nuit, les occupants de la « Saint-Rosaire » s'entretinrent du sujet qui les préoccupait.

A dire vrai, de graves événements alors se préparaient dans la colonie et au-delà des frontières et les pressentiments de Madame de La Lande pouvaient être justifiés sans toutefois rejeter d'une pièce l'optimisme du sieur de Grandville. A son arrivée à Québec, le marquis de Denonville avait vu clair dans les affaires de la colonie. Plus encore que les Iroquois, les Anglais de la colonie voisine étaient à craindre. Mais à la cour de Versailles on redoutait toujours les Cinq Nations et l'on ne tint guère compte des opinions de M. de Denonville à qui on ordonna de porter la guerre chez les Iroquois et de ne rien entreprendre contre les colons de la Nouvelle-Angleterre et de la Nouvelle-York. On se fiait de ce côté à la diplomatie...

Devant le scepticisme visiblement de commande de M. de Grandville, Louis Joliet, rompant son silence, émit simplement :

« Je ne crois pas trop à la docilité des Anglais d'Amérique. Le colonel Dongan n'a-t-il pas conseillé aux députés des Cantons réunis en conseil, de se tenir sur leur garde, de ne pas encore enterrer la hache de guerre et d'entretenir un parti de guerriers sur le lac Champlain, un autre sur la Grande Rivière ?...

— Mais le comte de Frontenac est revenu, répondit Bécart de Grandville, et devant lui on est sûr que l'ennemi baissera pavillon.

— Les Iroquois peut-être mais pas les Anglais de la Nouvelle-Angleterre, dit Madame de La Lande.

— Le roi Guillaume III n'a-t-il pas en mai dernier formellement déclaré la guerre à notre roi, rappela Louis Joliet. De là, l'hostilité redoublée des Anglo-Américains qui ne demandaient pas mieux que cette occasion pour envahir le Canada ?

— Ils ne l'ont pas encore envahi, répartit M. de Grandville.

Puis avec une pointe d'ironie, il ajouta s'adressant à Mesdames de La Lande et Joliet :

« En tout cas, à vous, mesdames, de vous mettre à l'abri dans votre domaine de Mingan... Sur ce, souffrez que j'aille dans le poste éveiller les songes d'une paix éternelle.

Et effectivement il disparut dans le petit poste d'avant où il s'était improvisé un lit, laissant la dunette à la famille Joliet. Madame Joliet et sa mère bientôt se retirèrent également.

— Moi, je veillerai une partie de la nuit, avait dit Joliet, les mains toujours solidement fixées à la barre.

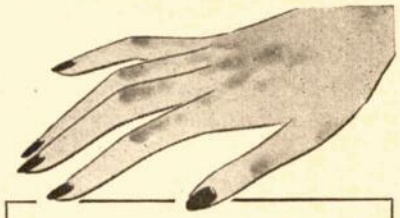
Et maintenant la barque fuit sous la sérénité majestueuse de la nuit. La lune s'est levée, féérique. Elle a passé les remparts de la côte et nage mollement au-dessus de l'horizon dans un champ de nuées dont les sillons moutonneux ondoient à l'égal des vagues de la mer. Et sous la caresse de cette lumière pure et triste, les formes rigides de la côte revêtent des aspects plus souples et plus fluides. Des gazes bleuâtres enveloppent les rochers et les îlots. Mais ceux-ci disparaissent bientôt. La barque a maintenant dépassé la Pointe-des-Monts et là, Joliet le sait, lui, le cartographe du fleuve, ce dernier fait un écart vers le nord. Joliet tourne plus à l'est et la côte s'éloigne petit à petit dans la nuit. La « Saint-Rosaire », maintenant en plein golfe, semble perdue dans l'immensité grise. Sur cette petite chose de vie, deux faibles lumières, provenant d'un fanal posé au pied du pilote : une petite flaque de sang à gauche, une tache verte à droite. C'est toute la vie sur le golfe Saint-Laurent en cette nuit du 4 au 5 octobre 1690. Le grand silence et le grand calme... Mais :

« Martinet, Pronovost, Beaujeu, debout, vite !... crie soudain Louis Joliet. »

Ecarquillant les yeux de toute leur puissance visuelle, là-bas, en plein large, Louis Joliet a aperçu des feux à la hauteur de l'hosizon. Est-ce une illusion ? Il réveille ses hommes. Ceux-ci surgissent du fond de la cale où ils ont établi leurs couchettes. Ils se frottent les yeux, scrutent l'horizon. Oui, ce sont des feux. M. de Grandville lui aussi, au cri de Joliet,

VOICI POURQUOI
LES MAINS GERCÉES
SE CICATRISENT PLUS VITE

avec la NOXZEMA Médicamentée



Les mains rêches, rouges et très gercées sont une forme d'irritation cutanée. Des petites crevasses douloureuses apparaissent—spécialement aux jointures.

SI vous avez les mains rouges, rudes, irritées, gercées — faites cet essai. Appliquez Noxzema fréquemment le soir et le jour. Quelle douceur sentirez-vous ! Le jour suivant... vous verrez comment vos mains seront *améliorées* et quel soulagement !

Si Noxzema est tellement efficace, c'est parce qu'elle n'est pas qu'une simple crème cosmétique. C'est une formule médicale qui ne fait qu'adoucir les brûlures, les douleurs cuisantes — elle facilite la guérison de crevasses de la peau — rend possible l'adoucissement des peaux sèches, rudes, aide à leur donner leur attrait normal de douceur et de blancheur.

Des enquêtes démontrent que des centaines de gens de profession, dont un grand nombre de gardes-malades (souffrant des mains parce que les lavant fréquemment) font usage et recommandent Noxzema! Noxzema est blanche comme neige, non graisseuse, non visqueuse. Dans les pharmacies et magasins à rayons. 39¢, 59¢, $1.25.

★NOS BRAVES EN SERVICE VEULENT NOXZEMA

— faites-en usage pour les mains, la figure et les lèvres gercées — pour les irritations, coups de soleil, irritations causées par le vent, pieds fatigués, échauffés — et principalement pour des rasages frais et adoucissants. Rend le rasage plus facile, même à l'*eau froide !* Merveilleux pour les rasages sans blaireau et, aussi, *sans eau!*

MOI, JE VEUX LE MEILLEUR SAVON, LE PLUS PUR... C'EST BABY'S OWN

"Mon épiderme délicat a besoin d'un savon doux... un savon contenant les plus purs ingrédients. Voilà pourquoi maman emploie toujours du savon Baby's Own. Il est fait spécialement pour moi." Le meilleur savon au monde, Baby's Own, garanti par 75 ans de recherches scientifiques. Achetez Baby's Own aujourd'hui... et constatez pourquoi médecins et gardes-malades le recommandent depuis 75 ans.

Demandez Baby's Own à votre pharmacien

DOUX POUR LA PEAU — CONTIENT DE LA LANOLINE

Si vous Souffrez de la
FAIBLESSE MENSUELLE
DE LA FEMME

Et Désirez vous Refaire du Sang Rouge !

Si, comme tant de femmes et de jeunes filles, *vous* souffrez de crampes, maux de dos douleurs à cause des "irrégularités", étourdissements — causés par de désordres fonctionnels mensuels —

Commencez *immédiatement* — prenez les tablettes du Composé Végétal Lydia E. Pinkham (auxquelles du fer a été ajouté). Non seulement elles aident au soulagement des douleurs mensuelles, mais aussi à ceux de la débilité, fatigue, sensation nerveuse particulière à cet état. Ceci à cause de leur effet d'apaisement sur L'UN DES PRINCIPAUX ORGANES DE LA FEMME.

Prises régulièrement — les tablettes Pinkham contribuent à emmagasiner de la résistance contre de tels symptômes. Le fer qu'elles contiennent en fait un excellent tonique hématique qui aide à emmagasiner du sang rouge qui donnera plus de force, de vigueur et d'énergie. *Valent d'être essayées !*

Pour obtenir gratuitement une bouteille d'essai, déchirez cette annonce et envoyez-la avec vos nom et adresse à Lydia E. Pinkham Medicine Co., 203 Tucker St., Lynn, Mass.

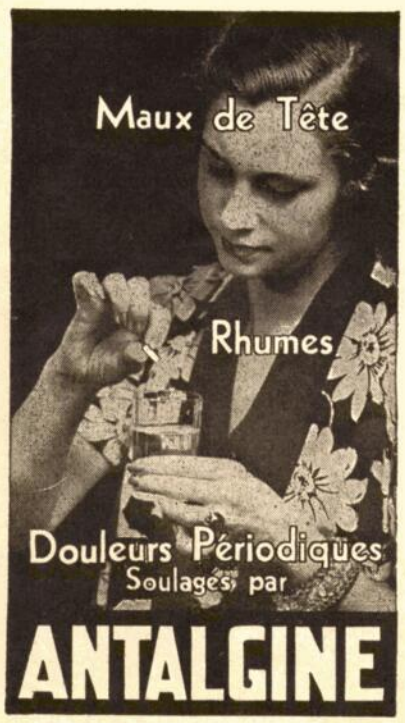
Améliorez votre apparence, **jouissez** vous aussi d'une **belle taille** aux lignes harmonieuses. Les **PILULES PERSANES** donneront à **votre poitrine** cette **rondeur** et cette **fermeté** si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.00 la boîte, 6 boîtes pour $5.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou **expédiées franco par la malle**, sur réception du prix.

Société des Produits Persans
486, rue Notre-Dame, Est, Montréal

Pilules Persanes



surgit du poste... Un... deux... trois feux là-bas !

« J'en vois dix... quinze rectifie avec calme Louis Joliet... Une flotte, quoi !

— C'est bien cela, fait penaud, M. de Grandville. Qu'allons-nous faire ?

Ironie du sort ; voici maintenant que soudain le vent tombe et tourne de l'ouest à l'est. Les voiles, un instant, battent mollement. La barque reste comme immobile au milieu d'une légère brume qui flotte sur l'eau laiteuse .L'aube va se lever bientôt.

En effet, voilà que tout se transforme autour de la « Saint-Rosaire ». Des reflets courent sur l'eau : du bleu, du rose, du mauve. La nuit se diffuse petit à petit et l'aube se livre aux mille petits jeux qui préparent l'aurore. Elle semble polir les flots ternes, détachant quelques haillons d'ombre qui persistent à traîner sur l'eau. L'eau perd peu à peu son ton triste de train de glace encore que le ciel ne semble pas tout à fait réveillé. Le crépuscule du matin rôde encore alentour et se mêle à la brume de mer. Là-haut, les nuages se frangent d'or et de sang. Tel un dieu, le soleil apparaît et, au même moment, une légère brise d'est irise l'eau et dissipe, en quelques coups de plumeau, le brouillard.

Alors, ce ne sont plus des feux que l'on aperçoit là-bas, à quelques milles seulement ; ce sont des voiles toutes gonflées du vent d'est.

« Dix, douze... quinze... compte le sieur de Grandville... Qu'allons-nous faire ? demande-t-il derechef. »

— Les attendre... répondit tranquillement en souriant Louis Joliet. Que pouvons-nous faire d'autre... Le vent a tourné ; nous n'avançons plus.

— Alors, il faut virer de bord, fit remarquer de Grandville.

— Ils nous rattraperont dans moins d'une heure.

— Ah ! Ah ! cher M. de Grandville, s'écria Madame de La Lande, surgissant soudain de la dunette, et mes pressentiments ?... et mes rêves ?...

— Madame, je suis trop heureux, ou plutôt, permettez, malheureux de vous donner raison... J'ai bien peur que l'automne qui vient ne nous voit pas à Anticosti...

Les voiles se rapprochaient rapidement. Toute une flotte ; plus de vingt-cinq voiles maintenant en vue; des frégates, des croisières, des sloops, des quaiches, des brigantins, tous les genres de navires alors utilisés par le gouvernement de la Nouvelle-Angleterre comme croiseurs, garde-côtes ou garde-pêches commandés par New-York et Boston pour faire la chasse aux corsaires et aux pirates, aux « french privateers » qui infestaient l'Atlantique. Car alors, la guerre était déclarée entre la France et l'Angleterre et les flottes victorieuses de Louis XIV se promenaient triomphantes sur tous les océans et pouvaient tout à coup apparaître devant le vieux Manhatt des Hollandais : New-York, et le foudroyer en une heure... C'était alors l'avis ancien de Davaugour énergiquement répété par le comte de Frontenac qui ne cessait d'écrire à M. le marquis de Seigneley : « Delenda est New-York ! »... Après trente ans d'expériences et de réflexions, les gouverneurs du Canada en étaient encore à ce projet qu'ils considéraient le meilleur pour en finir à jamais avec les Etats de la Nouvelle-Angleterre. On était au lendemain de la bataille de Beachy Head et l'on aurait eu à Boston l'imprudence de relever, sans les remplacer, les sentinelles du littoral, les croiseurs et les garde-côtes pour les envoyer dans les hasards d'une expédition lointaine appuyer une flotte qui n'avait nullement besoin de renfort...

Ainsi, le sieur de Grandville avait quelque peu raison de douter d'une invasion du Canada par mer.

Les voiles approchaient toujours, grandissant sur le bleu du ciel, les voiles de plus en plus gonflées de brise. En avant s'avançait le contre-amiral avec son pavillon bleu que l'on apercevait maintenant, clairement, claquant au vent.

Bientôt même, l'amiral ne fut plus qu'à une demie portée de mousquet. Enfin, de la passerelle du navire, une voix se fit entendre amplifiée par un porte-voix :

— Hé ! de la barque, qui êtes-vous ?

Tous, d'une voix forte, hommes et femmes, de la barque, on répondit:

« France ! »...

Aussitôt, de la passerelle, la voix hurla :

« Arrêtez, au nom de notre roi Jacques II, vous êtes nos prisonniers!

Quelques minutes plus tard se détacha du vaisseau-amiral, qui était le « Six Friends », une chaloupe-canonnière montée par six fusiliers et dix rameurs.

La brise avait molli. Louis Joliet, les mains dans sa ceinture de soie fanée, au ras de lourds pistolets, donna des ordres. Les trois matelots se ruèrent, amenèrent les voiles d'étai, tombées flasques. Ils prirent des ris au cacatois. La barque s'immobilisa. Louis Joliet, maintenant adossé au bastingage, examine les navires ennemis, le ciel, maintenant soie bleue et la mer à peine gonflée et palpitante, contraste avec le spectacle qu'il avait si souvent contemplé auparavant dans le claquement des voiles, le fracas des vagues, le tumulte de la tempête. Il regretta le tableau tourmenté de ces instants-là.

Et maintenant, Louis Joliet, le sieur Bécart de Grandville, Madame Joliet et sa mère, Marie Couillard, et les trois matelots de la barque sont prisonniers de William Phipps improvisé amiral et qui avait reçu, de New-York allié à Boston, la mission d'une formidable attaque immédiate contre le centre vital de la Nouvelle-France. A cette fin, on avait levé deux milles hommes et équipé trente-deux navires. Encouragée par un premier succès de Phipps en Acadie, en mai de la même année, la « république marchande » voulait se croire puissance militaire.

Sur le « Six Friends », les prisonniers apprirent que la flotte était partie de Nantasket le 9 août, qu'elle s'était arrêtée à Percé d'où elle venait et où on avait pillé tous les établissements de même que ceux de Louis Joliet à l'Ile d'Anticosti.

On imagine avec quel chagrin Louis Joliet apprit la ruine de son établissement de pêche sur son île. Il supposa que les hommes qui y étaient employés avaient dû chercher refuge dans les bois pendant le sac et qu'ils étaient sauvés. Le fruit de plusieurs années d'un rude travail perdu ! Les hommes de l'Anticosti attendront longtemps ce que leur apportait le seigneur de l'Ile. Car la barque de Joliet, pour ce dernier voyage de l'automne, emportait de Québec à Anticosti et aux Iles Mingan, nombre d'articles pour l'établissement et le trafic avec les sauvages. La cale regorgeait des articles les plus divers : fusils, fers à flèches, battefeux, haches, chaudières, rassades, étoffes de couleurs voyantes, grands et moyens capots, grands bonnets doublés, justaucorps unis et galonnés de faux argent, iroquoises bleues et autres, chemises de traite, chapeaux, draps de Limbourg, hains à morues, couteaux à tranche, lignes, rets à hareng, planches, clous, balles, poudre, pain, pois, sel, lard, blé d'inde, vin, tabac, arcanson, prunes, vinaigres, eau-de-vie, chandelles, beurre de France. (J.-E. Roy; « La Seigneurie de Lauzon. »)

D'une solide haussière, la barque fut attachée au « Six Friends » qui aussitôt, couvert de voilure, perroquets et civadière au vent, mit le cap sur Québec suivi des autres voiles dont les dernières commençaient à apparaître à l'horizon, et traînant à la remorque cette pauvre prise qui sera peut-être le seul gain de cette hasardeuse entreprise militaire des gens du Massachusett.

Les prisonniers furent logés dans une vaste cabine sous le château du pont, à l'arrière. Là, ils trouvèrent un compatriote, l'abbé Trouvé qui avait été fait prisonnier à Port-Royal et qu'on avait amené on ne sait dans quel dessein. Cet ecclésiastique raconta à ses nouveaux compagnons de captivité comment les Anglais avaient tout ravagé, tout pillé, tout détruit partout où ils s'étaient arrêtés pour l'aiguade. En Acadie, à Anticosti, Aux Iles Mingan, rien ne restait des établissements des Français.

Poussée par une forte brise, par grand largue, la flotte anglaise, fut bientôt à la hauteur de Tadoussac. A ce moment, la flotte dont tous les vaisseaux s'étaient ralliés se composait de trente-quatre voiles de toute grandeur, quatre gros vaisseaux et trente baleinières, sloops, quaiches, brigantins, qui étaient montés par 2,200 soldats et mariniers. Le « John Thomas » portait la flamme de chef d'escadre, le vice-amiral, le « Swan », l'amiral, le «Six Friends» portant la croix de Saint-Georges à la corne d'artimon, le contre-amiral, l' « America-Merchant » portant le pavillon bleu.

Le « Six Friends », malgré ses 44 canons et ses 200 hommes était de faible tonnage. Aussi ponts et coursives, passerelles, cales, étaient-ils encombrés outre mesure, ce qui n'était pas pour provoquer le confort. Un des premiers soirs de leur captivité, le commandant en chef de l'expédition, l'amiral William Phipps lui-même vint trouver les prisonniers, cherchant à connaître d'eux dans quelle situation se trouvait Québec. L'amiral avait, à la vérité, une figure vulgaire, sans distinction : face large, front haut. Il était plutôt trapu, avec un commencement d'embonpoint. Le manton imberbe, il portait une épaisse moustache. A ce moment un sourire plein de dédain barre sa figure.

Phipps demanda à ses prisonniers s'il y avait des fortifications à Québec. On lui répondit sincèrement qu'il n'y avait pas d'ouvrages fortifiés et que les quelques canons que possédait la garnison étaient ensablés depuis longtemps. L'amiral eut peine à dissimuler sa satisfaction à cette réponse. Il s'informa également s'il pouvait tenter un débarquement sur un point quelconque des côtes avant d'arriver à Québec, ce à quoi on lui répondit que les côtes étaient en général très accidentées, qu'une tentative de débarquement serait difficile, sinon, en maints endroits, impossible.

N'empêche que parvenus à la Rivière Ouelle, les Anglais tentèrent de débarquer là un détachement de miliciens. Ils furent mal reçus. A la vue de ces voiles qui se dirigeaient, courant la bordée du sud, babord amures, le curé de l'endroit, Messire de Francheville, ayant fait un appel à ses paroissiens, les rassembla, leur fit comprendre le danger qu'ils couraient et leur fit prendre toutes les armes dont on pouvait disposer. S'étant mis à leur tête, Messire de

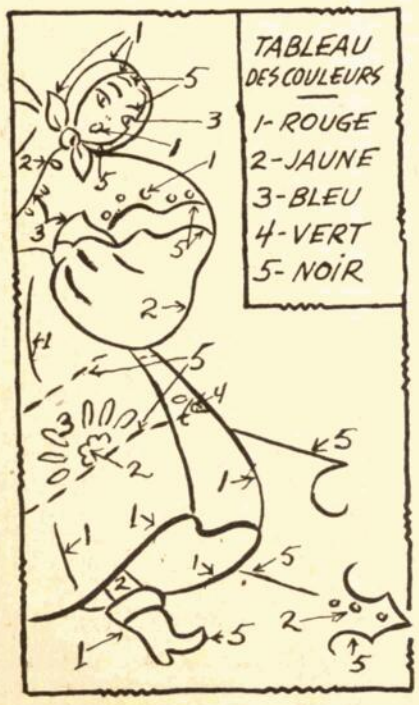
(Lire la suite page 57)

La Broderie

Comment confectionner un sac

(Suite de la page 47)

1° Tailler un morceau d'étoffe de dix-huit pouces par douze pouces.
2° Dessiner dessus le modèle (A), appliquer la ligne pointillée du bas sur le bord de l'étoffe et la coche sur le centre, c'est-à-dire à neuf pouces de l'autre extrémité du tissu.



3° Découper le rond qui fera la base du sac en vous servant du modèle (B).

4° Coudre ensemble, sur une longueur de douze pouces, les deux côtés du sac et y introduire le rond qui sert de base.

5° Faire deux bandes semblables au modèle (C) soit avec la même étoffe, soit en ruban cordé.

6° Se servir de l'une de ces bandes en guise d'anse et coudre la partie droite en haut vis-à-vis la couture et la partie arrondie à 7 pouces du haut.

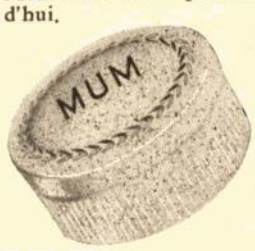
7° Coudre l'autre bande du côté à 2 pouces et demi du haut, s'en servir pour fermer le haut du sac comme avec une courroie que vous fixerez au moyen d'une agrafe cousue sur la partie qui est de forme arrondie.

Les vêtements chauds et la vie à l'intérieur exposent davantage à offenser. Utilisez Mum aujourd'hui même!

LES REUNIONS sociales, les soirées et les amusements à l'intérieur redoublent l'importance qu'il y a de ne pas compromettre son attrait. Même si le calendrier vous dit que c'est l'hiver, c'est toujours l'été sous vos aisselles — toujours une température d'août de 98°. Alors, ne courez pas de risque avec l'odeur des aisselles.

Même si vous ne constatez aucune trace d'humidité, l'odeur se manifeste rapidement dans les pièces surchauffées — demeure plus longtemps sous les vêtements d'hiver plus chauds. Irréfléchie la jeune fille qui se laisse leurrer par l'hiver — qui croit qu'elle ne transpire plus à cette époque!

Pourquoi risquer d'offenser! Faites usage rapide de Mum après votre bain matinal, avant vos rendez-vous de soirée, afin de prévenir les risques de l'odeur des aisselles durant les heures à venir! En hiver, tout comme en été, faites en sorte que Mum épargne votre temps, vos vêtements, votre popularité et votre attrait! Procurez-vous Mum chez votre pharmacien dès aujourd'hui.



POUR LES SERVIETTES SANITAIRES

Agréable, et sûr, Mum est tellement fiable pour cet important usage. Essayez Mum, aussi, de cette façon—évitez les embarras.

MUM

Un produit de Bristol-Myers

CHASSE L'ODEUR DE LA TRANSPIRATION

Pour Éventualités, gardez toujours à la maison une bouteille de Brandy

BRANDY
10 onces . $1.15
26 onces . $2.80
40 onces . $4.20

SUD-AFRICAIN

(78% esprit de preuve)

Avant le Dîner — Servez à vos hôtes un délicieux apéritif . . . SHERRY SEC SUD-AFRICAIN *(35% esprit de preuve)* 26 onces - 95¢.

Apres le Diner — un verre de riche et corsé PAARL TAWNY (Porto) SUD-AFRICAIN *(34% esprit de preuve)* 26 onces - 90¢.

Les vins sud-africains possèdent une qualité, une saveur et un bouquet qu'ont développés des procédés traditionnels de fabrication remontant à près de 300 ans.

150NFR

Plus il lui faut marcher et travailler, moins une femme doit souffrir!

Aujourd'hui, les femmes et les jeunes filles utilisent le Midol de plus en plus. Forcées de marcher et de travailler plus qu'auparavant, elles recherchent, naturellement, ce qui contribue à leur bien-être et leur permet de continuer à être actives en dépit des douleurs périodiques.

Faites-en l'essai vous-même. Sauf si vous avez quelque affection organique qui exige des soins spéciaux, souffrir est bien inutile. Le Midol ne se borne pas à soulager le mal de tête de ces jours redoutés—il chasse le cafard, calme les douleurs musculaires et permet une *activité* normale. Il ne contient pas d'opiacés; on peut donc y recourir en toute confiance. Achetez-en à la plus proche pharmacie ou écrivez votre nom et votre adresse à Marie Bonin, General Drug Company service 413, Windsor, Ontario. Vous recevrez franco, une boîte-échantillon gratuite.

MIDOL

FABRICATION CANADIENNE

SOULAGE LES DOULEURS PÉRIODIQUES

DÉMANGEAISON ARRÊTÉE *en un instant* – OU ARGENT REMIS

Pour soulager promptement la démangeaison causée par les boutons, pustules, eczéma, pied d'athlète, et autres affections cutanées provenant de causes externes, appliquez la Prescription liquide, rafraîchissante, antiseptique D.D.D. Non graisseuse, non tachante. Calme l'irritation et fait cesser promptement la démangeaison même la plus intense. Une bouteille d'essai de 35c vous convaincra, ou argent remis. Demandez aujourd'hui même à votre pharmacien la PRESCRIPTION D.D.D. 38F

PLUS VOUS LA LAVEZ, MEILLEURE ELLE EST !

GARANTIE INDELEBILE

Viyella FLANELLE

• Achetez Viyella à la verge. Confectionnez vous-même votre costume de sport — vêtement, robe ou blouse pour vous et pour les enfants.

Le tissu anglais qui dure indéfiniment

GARANTI LAVABLE ET INDELEBILE

Largeur 36 ou 54 pouces. Dans tous les bons magasins ou écrivez à Geo. L. Holland. 1011, édifice New-Birks, Mtl

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE ?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez le COUPON en page 63.

LES DIX

(Suite de la page 15)

M. MARECHAL NANTEL

On a dit que le bibliothécaire du Barreau à Montréal avait débuté dans les *Cahiers des Dix* par un coup de maître, Mtre Nantel, en effet, en affirmant qu'en vertu du droit naturel et du droit international, les Canadiens de 1760, cédés à l'Angleterre victorieuse de la France, avaient gardé leurs lois, leurs coutumes et leur langue comme un patrimoine national, et que ceci leur fut confirmé par le vainqueur de façon irrévocable, donne le coup de mort à un doute depuis trop longtemps contredit.

Il ne saurait être question sur ce point de concessions ou de privilèges, dit M. Nantel. Ce sont là des mots vides de sens en face d'un droit inattaquable, reconnu par l'usage des nations et fixé par des textes péremptoires. Ces textes, M. Nantel les produit, les commente.

Le dossier d'une cause, en somme sans grande importance, entendu à Montréal au début du siècle dernier, confirme les prétentions de M. Nantel. Un bref d'assignation ayant été rédigé en français, en 1812, fut rejeté par les défenseurs parce que, alléguèrent-ils, la langue française n'étant point celle du souverain, le bref devait par conséquent être déclaré nul, inexistant, illégal. Le juge James Reid n'en pensait pas ainsi. Il protesta, tant au nom de la Cour du Banc du Roi qu'en celui de nos compatriotes, et démontra que la langue française devait être reçue dans la conduite des affaires judiciaires comme étant reconnue et d'un usage constant dans la pratique des cours du pays depuis la conquête.

M. Nantel fait le débat du procès. Son étude en est une de première valeur, parce qu'elle clôt la chicane sans réplique. Il en découle, certes, un fait indiscutable, que la langue française en Canada a été reconnue et proclamée en différentes circonstances, par des gestes officiels, et notamment dans l'Acte de l'Amérique britannique du Nord, comme étant légalement le moyen de communication de Sa Majesté avec ses sujets canadiens.

A plus d'un siècle de distance, le roi George VI, en mettant le pied en terre québecoise, en 1939, nous adresse la parole en français. Cette nouvelle preuve de la sanction royale ne devrait pas être oubliée.

M. FRANCIS-J. AUDET

L'insurrection de 1837-1838 fournit à M. Audet le sujet de son article. L'abbé Etienne Chartier était un révolutionnaire. Elevé par un père qui avait pris le parti des révoltés américains, en 1775-1776, le jeune Chartier avait fait son droit, puis était entré ensuite dans les ordres. Devenu curé de Saint-Benoit, en plein centre de la rébellion, il encouragea ses paroissiens à la résistance armée. Très bon orateur, il était écouté, trop écouté. Oubliant qu'il avait échangé la toge pour la soutane et les œuvres plus paisibles du sanctuaire, dit M. Audet, le curé Chartier se souvint qu'il avait été avocat : il voulut défendre l'opprimé. Il se lança dès ce jour dans la tourmente politique avec une ardeur qui égalait presque celle des Chénier, des Nelson et autres.

La bataille de Saint-Eustache tourna en boucherie. Les Patriotes s'enfuirent, l'abbé Chartier en tête. Il passa aux Etats-Unis, y rencontra Papineau. La désunion se mit parmi les chefs de l'insurrection. Bientôt, Papineau dût passer en France. L'abbé Chartier fut chargé de le rejoindre et de s'enquérir de ce qu'il y faisait pour ses compatriotes. La cause des Patriotes était virtuellement perdue. Papineau ne se hâta pas de revenir au pays, où sa tête était à prix. Quant à l'abbé Chartier il fit du ministère dans la vallée du Mississipi, fit amende honorable complète et se reconcilia avec son évêque. Il vint terminer ses jours à Québec, en 1853. Il avait retrouvé son calme.

M. Chartier fut le seul prêtre qui fit cause commune avec les rebelles, malgré les avis répétés de l'évêque de Montréal. M. Audet cite le cas des prêtres qui étaient presque tous fils de cultivateurs et de Patriotes, et qui étaient par ce double fait en mauvaise position. Placés entre leur devoir, leurs propres sentiments et l'opinion de leurs paroissiens, plus d'un murmurait, et il ne s'en fallut que de peu que M. Chartier n'eut des imitateurs.

M. BEAUGRAND-CHAMPAGNE

M. Aristide Beaugrand-Champagne est un architecte de profession. Il est aussi géologue, arpenteur, dessinateur, professeur d'art. Dans ses heures de loisirs, il s'occupe de choses indiennes et il y est passé maître. Depuis plus de vingt ans qu'il s'est spécialisé dans ce genre d'études, il a écrit ici et là un grand nombre d'articles. Agochonda et ses trésors archéologiques, la poterie indienne, Hochelaga et ses habitants, le chemin suivi par Jacques Cartier pour atteindre la montagne Mont-Royal, la musique chez les Iroquois, la danse chez les Hurons, la vie sociale des Iroquois, sont des sujets qui le passionnent. Cette fois, il affectionne de nous parler des croyances des anciens Iroquois.

Le sujet pourrait être embarrassant pour plusieurs. Il ne l'est pas pour M. Beaugrand-Champagne. « J'ai voulu, dit-il en terminant, montrer les anciens Iroquois comme des hommes moraux et religieux, en marche vers la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, et dont l'esprit allait bien au-delà de leurs sens. »

M. PIERRE-GEORGES ROY

M. Pierre-Georges Roy, l'archiviste en chef de la province de Québec jusqu'à ces tout derniers mois, connaît notre histoire dans toutes ses avenues. Elle n'a plus pour lui, pour ainsi dire, de secrets. Son étude sur les chicanes de préséance sous le régime français nous le prouve de façon éclatante.

Dans tous les pays du monde, la préséance entre les corps administratifs est fixée depuis longtemps par des décrets. En Nouvelle-France, sous la domination française, les autorités convoquées aux cérémonies publiques prenaient place également suivant un ordre établi. Mais soit par vanité, soit par ignorance, il arrivait souvent que le gouverneur, l'intendant, l'évêque, le lieutenant du roi, le capitaine de la côte, les marguilliers et même les sacristains se croyaient en droit d'exiger des honneurs qui ne leur étaient pas dûs. De là des chicanes à n'en plus finir. L'inventaire de ces chicaines, dit M. Roy, formerait un gros livre. Les quelques exemples que nous donne le savant archiviste québecois suffisent à nous convaincre que nos pères, en excellents Normands, aimaient la dispute.

« Chacun ambitionnait, dit M. Roy, de se hausser et d'obtenir ce qu'il n'aurait jamais pu atteindre en France. De là des froissements, des querelles, des conflits qui ennuyèrent tout le monde et empêchèrent jusqu'à un certain point le progrès de la colonie. Les chicanes de préséance commencèrent presque avec la naissance du pays et se continuèrent jusqu'à la fin du régime français. »

Plusieurs de ces chicanes eurent un retentissement célèbre. M. Roy ne nous parle que des plus typiques. Il suffit !

« Les hommes sont toujours les hommes, conclut l'historien, et, étrange contradiction, ce sont surtout les démocraties qui souffrent le plus du mal de la préséance. »

L'Abbé ALBERT TESSIER

Il est si facile à notre époque de voyager sans trop de fatigues que nous nous arrêtons peu à penser aux obstacles qu'avaient à rencontrer nos pères lorsqu'ils se déplaçaient d'un lieu à l'autre. Avec l'automobile, le chemin de fer, le yatch, le navire, l'avion même, nous pouvons nous rendre aujourd'hui en un rien de temps et sans ennui à l'autre bout du monde. Le globe terrestre est devenu tout petit, docile et prévenant comme un jouet.

L'abbé Tessier nous montre les voyages d'autrefois alors que chaque pas en avant s'accomplissait à coups de muscles. Au début de la colonie, on voyageait à pied ou en canot. Il n'y avait pas de routes tracées sur terres, et la grande route c'était la rivière. Plus tard, lorsque s'ouvrit le chemin carrossable entre Québec et Montréal, nous eûmes la carriole, la calèche, la berline ; l'abbé Tessier nous décrit ces véhicules, comme aussi les voiliers, les horse-boats, les premiers bateaux à vapeur, sans oublier les fameuses « cages ».

Naturellement, l'abbé Tessier en arrive aux Voyageurs des Pays d'En Haut. « Ces Voyageurs formaient une caste intéressante. Leurs aventures humaines, amplifiées par les récits embellis de leurs courses périlleuses, que l'imagination populaire enveloppait de légende, leur bonne humeur, leur allure gaillarde, leur accoutrement pittoresque, tout cela conférait aux canotiers des grands espaces un panache qui les désignait à la curiosité et à l'admiration publique. »

« Les Voyageurs, continue l'abbé Tessier, se savaient populaires et ils ne manquaient pas de se prévaloir de leurs avantages. Hors la grande vie large, libre, dangereuse, mais si captivante, du canot, des portages, des rapides, des nuits en plein air par tous les temps et sous tous les cieux, rien ne méritait à leurs yeux l'attention d'un homme digne de ce titre. »

L'abbé Tessier exalte ce type spécial de notre histoire. Les Voyageurs ne faisaient rien à moitié et leur existence nous offre des leçons dont les temps actuels pourraient tirer profit. L'auteur souhaite que nous retrouvions par eux le goût du risque, l'amour de l'effort, le sens de la vie dure acceptée joyeusement. Peut-être, en effet, découvririons-nous vite combien les problèmes qui nous troublent et nous écrasent pourraient se régler de façon acceptable.

M. VICTOR MORIN

Le principal artisan, avec l'honorable T.-D. Bouchard, du rachat des

rentes seigneuriales dans notre province, prend prétexte de sa qualité de vice-président du Syndicat National pour traiter de la féodalité européenne et du système seigneurial en Nouvelle-France, tant sous le régime français que sous la domination anglaise. Ce vénérable notaire, qui vient d'être proclamé chef suprême de l'Ordre indépendant des Forestiers d'Amérique, un honneur qui consacre sa probité et ses connaissances en même temps qu'elle rend hommage aux Canadiens français, ce notaire, disons-nous, ne pouvait être mieux posté pour refaire l'histoire d'une époque qui disparaît sous la ruée des revendications démocratiques.

M. Morin parle d'abord de la féodalité française. Elle venait des pays teutoniques. Sous l'ancien régime, les seigneurs exercèrent leur autorité avec beaucoup de rigueur et, en maintes circonstances, les serfs se rebellèrent. Elle pesait en effet lourdement sur les épaules du peuple qui murmurait, en spectateur impuissant dans sa misère, contre l'autorité. La lutte fut longue et acharnée, et la revanche fut terrible. La révolution de 1789 confondit les rois et les nobles qui payèrent de leur vie les erreurs d'un régime abusif.

Le système féodal fut introduit en Nouvelle-France en 1627. On profita de l'expérience acquise pour le dégager des clauses qui le rendaient exécrable. L'institution seigneuriale ainsi modifiée rendit des bienfaits immenses à la colonisation du pays qui se développa lentement, mais sans créer le malaise que les vexations avaient fait naître en France. M. Morin dit que la façon préconisée par Richelieu de concéder les terres était le seul moyen propre à consolider l'essor et le développement de la colonie. Il est vrai que les seigneurs canadiens étaient plus riches de noblesse que d'écus; ils parvinrent néanmoins à peupler leurs seigneuries.

« Les censitaires canadiens, dit M. Morin, n'ont jamais connu le joug écrasant de la féodalité française ; ils ont vécu ici en sympathie constante avec les seigneurs. Aussi l'abolition de la tenure seigneuriale s'est-elle effectuée en notre pays, après deux siècles de fonctionnement satisfaisant, sans heurts ni rancœurs, lorsque l'heure de cette évolution fut arrivée, comme le fruit mûr se détache naturellement de l'arbre lorsque le soleil d'été a fait son œuvre. »

« Son abolition canadienne, d'ajouter M. Morin, s'est effectuée par des hommes de jugement. Dès 1841 on songea à faire disparaître les anomalies d'un système qui ne cadrait pas très bien avec ses institutions anglaises. Le peuple du Québec s'étant fortement prononcé pour l'abolition complète et impérative du régime seigneurial, une loi fut passée et adoptée en 1854, qui abolissait à la fois l'ancien fonctionnement des seigneuries, les réserves de la Couronne et celles du clergé protestant. Les censitaires étaient libérés de toute espèce de servitude, mais ils devaient quand même continuer à payer une rente annuelle.

« Les choses en étaient ainsi depuis plus d'un demi-siècle lorsqu'un homme énergique, sorti des rangs du peuple, voulut y porter remède. C'était le ministre actuel de la voirie et des travaux publics, l'honorable T.-D. Bouchard. Dès son entrée à la Législature de Québec, il réclamait la municipalisation des rentes seigneuriales. Le tenace réputé présenta quatre fois des projets de loi à cet effet. Enfin, en 1935, sa « Loi abolisant les rentes seigneuriales » était définitivement approuvée et son mécanisme très simple mis à exécution. C'est elle qui a porté le dernier coup à la féodalité canadienne.

« Ainsi se termine, avec justice pour tous, dans un siècle où la démocratie combat pour la survivance des droits du peuple contre l'asservissement, et dans un pays d'ordre et de liberté, l'existence d'une institution oppressive à ses débuts, mais adoucie graduellement au cours du progrès de la civilisation, et profondément modifiée en Nouvelle-France. Si ses derniers vestiges en sont maintenant disparus, nous garderons du moins son souvenir au Canada comme celui d'un système qui a puissamment contribué au développement des ressources d'un véritable empire. »

G. DOUTREMONT

Les Prisonniers de Phipps

(Suite de la page 54)

Francheville, fit dresser une embuscade à l'endroit où il prévoyait que débarquerait l'ennemi. Les Anglais arrivèrent, confiants, dans les chaloupes remplies. Mais dès qu'elles furent à portée de mousquet, une décharge générale, partie de derrière des buissons, tua tous les occupants de la première chaloupe, deux soldats exceptés, qui purent s'enfuir à force de rames. Les autres chaloupes ne jugèrent pas à propos de s'exposer au même danger et virèrent, regagnant la flotte.

Quelques autres tentatives de même nature furent faites sur la route de Québec mais sans plus de succès grâce à une patrouille ambulante dirigée par M. de Longueuil, l'un des Sept Macchabées de la Nouvelle-France, qui, à la nouvelle de l'approche de la flotte américaine, avait obtenu du comte de Frontenac d'aller surveiller la montée de l'ennemi et d'empêcher son débarquement. M. de Longueuil rencontra les premières voiles alors qu'il parvenait sur la côte nord, par le « Petit Canada ». A partir de là, les Anglais tentèrent plusieurs débarquements mais chaque fois ils furent empêchés de gagner terre par la vaillante petite troupe de M. de Longueuil qui saluait les chaloupes anglaises par des décharges de mousquet si nourries que les envahisseurs fuyaient à force de rame, croyant que les campagnes étaient infestées de sauvages. Ce fut grâce à la prudence et au courage de M. de Longueuil que les habitants de la côte furent sauvés du pillage.

Sur le « Six Friends », les prisonniers de Phipps, sans manifester trop tangiblement leur joie, s'amusaient de ces échecs réitérés de débarquement de l'ennemi. Du moins, il avaient la satisfaction de constater que leurs amis de Québec, avaient été avertis à temps de l'arrivée de l'ennemi et qu'ils s'étaient préparés à le recevoir. Ce n'est toutefois pas sans appréhension qu'ils allaient assister au siège de Québec dont ils savaient l'état précaire, puisque rien, jusque là, n'était venu entraver la marche de la flotte encore que toutes les tentatives de débarquement des Anglais aient échoué.

Le matin du 15 octobre, à six heures, les premiers vaisseaux paraissaient devant la ville. Les quatre plus gros navires de la flotte se trou-

Mères Dont Les Enfants Grandissent, Écoutez-

QUAND LE RHUME DE POITRINE, LA TOUX LES FRAPPENT

Soulagez leurs souffrances à la façon Vicks perfectionnée, mise à l'épreuve dans les familles.

Au lieu de courir des risques inutiles, suivez les conseils de nombreuses mères qui en ont fait l'expérience . . . soulagez les souffrances que le rhume cause à vos enfants, par le traitement Vicks perfectionné, qui ne prend que 3 minutes, et permet au Vicks VapoRub de *donner des résultats encore meilleurs qu'auparavant!*

IL AGIT PENDANT DES HEURES pour calmer la toux, soulager l'irritation ou la constriction des muscles, aider à dissiper la congestion de la partie supérieure des bronches, et apporter le bien-être.

Pour jouir de ce traitement perfectionné . . . il suffit de vous frictionner pendant 3 minutes avec du VapoRub, le DOS, ainsi que la gorge et la poitrine; puis mettez-en une couche épaisse sur la poitrine, et recouvrez d'un linge chaud. Faites-en l'essai!

Méthode Perfectionnée **VICKS VAPORUB** Meilleurs Résultats

Le Gin de Kuyper

est célèbre pour

Sa Réelle et Authentique Saveur de Hollande

Le gin de Hollande qui se vend le plus dans la province de Québec et dans le monde entier.

10 onces, 26 onces, 40 onces,
$1.15 $2.70 $3.90

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de John de Kuyper & Son, Distillateurs, Rotterdam, Hollande.
357F

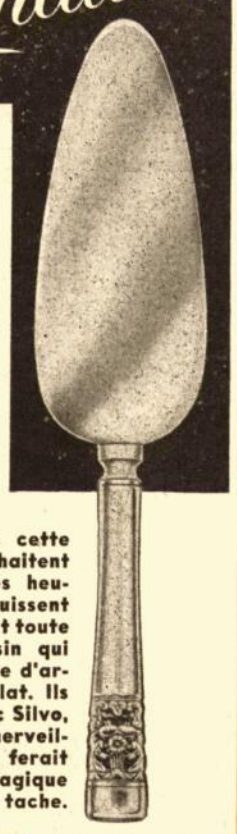
CE PRODUIT SE RECOMMANDE D'UNE EXPÉRIENCE DE 245 ANS
Maison fondée en l'an 1695

Achetons des Obligations de la Victoire ou des Certificats d'Epargne de Guerre

"Coronation"

UN DESSIN "COMMUNITY"

Silvo renouvelle la beauté éclatante de votre argenterie — de façon rapide, douce et sûre.



Les fabricants de cette pièce exquise souhaitent ardemment que ses heureux possesseurs puissent admirer indéfiniment toute la beauté du dessin qui figure sur sa surface d'argent au brillant éclat. Ils recommandent donc Silvo, qui chasse aussi merveilleusement que le ferait une baguette magique toute ternissure ou tache.

Silvo
POLI LIQUIDE POUR ARGENTERIE

APRÈS LE TRICOT
quand les yeux cuisent!

Mettez deux gouttes de Murine dans chaque oeil, et la sensation de picotement disparaît immédiatement. Les 7 ingrédients que contient Murine soulagent l'irritation, adoucissent, reposent et rafraîchissent vos yeux. Murine aide des milliers d'yeux—pourquoi pas les vôtres.

MURINE POUR LES YEUX
FAIT AU CANADA

JOUEZ DE LA GUITARE

APPRENEZ A JOUER la Guitare Hawaïenne par correspondance. Cours complet, méthode très facile. Examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATIS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. 13 années d'expérience. Des milliers d'élèves diplômés recommandent notre cours.

LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAIENNE ENR.
122-E, Blvd Charest, Québec

vaient à portée de mousquet de la basse-ville. (La Hontan). Le contre-amiral qui portait pavillon bleu se posta vis-à-vis la rue Sault-au-Matelot, à gauche, l'amiral sur la droite, le vice-amiral au-dessus et le quatrième, qui portait la flamme de l'escadre, se plaça du côté du Cap Diamant. C'est dans cet ordre que le jeudi matin les vaisseaux de Phipps apparaissaient aux gens de la basse-ville.

Du « Six Friends » les prisonniers de Phipps assistèrent à toutes les phases du siège.

Il y eut bien des sièges de ville qui furent plus sanglants que celui de Québec en 1690. Ce ne fut pas sans des sourires empreints d'une certaine ironie que Mesdames de La Lande et Joliet, M. de Grandville et Louis Joliet constatèrent que les premiers coups de canon tirés par les Américains, « se réduisirent », dit La Hontan, « à faire voler quelques tuiles et à découvrir quelques maisons ; les dommages n'ayant été que de cinq ou six pistoles. » De plus, ce « furieux fracas d'artillerie » tua dans la ville un jeune garçon de 16 ans, François Roberge, et blessa le sieur de Vieuxfort. Les prisonniers avaient appris un peu auparavant l'insuccès des pourparlers entrepris par l'amiral avec le gouverneur, le comte de Frontenac et l'héroïque réponse de ce dernier faite à l'émissaire de Phipps qui, au grand amusement de la population, avait joué pendant quelques heures le rôle assez ridicule de Collin Maillard.

On connaît la scène. Grâce à l'attirail dont on l'avait entouré, dès son débarquement de la chaloupe qui l'avait conduit à terre, le malheureux major anglais, les yeux bandés du quai jusqu'au Château Saint-Louis, crut que la ville débordait de troupes. « Il en tremblait de peur » dit la Mère Juchereau de La Ferté, « quand il pénétra dans la chambre du gouverneur où tous les officiers l'attendaient vêtus de leurs plus beaux atours » : gallon d'or et d'argent, rubans et plumets, poudre et frisure, rien ne manquait. « De sorte », continue la Mère Juchereau, « que quand ce jeune Anglais eut les yeux libres, il vit quantité d'hommes bien faits et bien mis qui n'avaient point la mine craintive, mais au contraire la joie se lisait sur leur visage, et l'air martial de tous ces braves gens le rendit tout interdit ».

On sait que le siège fut plutôt court. Arrivée le 15 octobre, la flotte anglaise dut déguerpir le 23 avec la plupart de ses vaisseaux fortement avariés et nombre d'hommes tués et blessés.

Après la fière réponse du gouverneur, les Anglais tinrent conseil pendant près de trois jours, ce qui permit au ciel de faire arriver à temps de Montréal plus de huit cents hommes bien armés, sous les ordres du chevalier de Callière. Ceux-ci arrivèrent à Québec par divers chemins, tambours battant, cors sonnant, ce qui inquiéta fort les Anglais qui, de leurs vaisseaux, assistaient au spectacle.

Un haut officier alla demander à M. de Grandville ce que cela signifiait, ce à quoi M. de Grandville répondit assez cavalièrement :

« Monsieur, c'est le gouverneur de Montréal qui arrive avec les gens d'en haut ; vous n'avez qu'à plier bagage ; ce secours pour Québec vous fera perdre vos peines. (La Mère Juchereau de La Ferté.)

Le 17, de leurs vaisseaux, les Anglais, vers les quatre heures du soir, firent sur la ville un feu si nourri « que plusieurs officiers qui s'étaient trouvés en France à plusieurs sièges, assurèrent qu'ils n'en avaient jamais vu de si vifs. Ils s'efforçaient surtout, comme nous l'avons su depuis, de tirer sur un tableau de la Sainte-Famille que l'on avait exposé sur le clocher de la cathédrale, mais ils n'y firent aucun mal, et cela même nous garantit parce que les coups qu'ils visaient sur l'image passaient pardessus Québec. » (La Mère Juchereau de La Ferté.)

Mais en retour, les batteries des Français ripostaient avec succès et tiraient sur les vaisseaux force boulets de dix-huit et de vingt-quatre pouces. Quelques officiers du « Six Friends » prirent quelques-uns de ces boulets et les montrant à Madame de La Lande, lui demandèrent, ironiquement : « Sont-ce là les canons que vous disiez ensablés ? »

— Sans doute, répondit Madame de La Lande, on les aura déterrés à temps.

Cependant dans la ville, la vie ne semblait pas du tout interrompue par le bombardement anglais. Le dimanche, la population se rendit comme de coutume à ses dévotions. Les gens accouraient aux temples religieux. On les aperçoit des vaisseaux. Voyant ainsi tous ces gens s'en aller où les cloches les appelaient, les Anglais interrogèrent derechef M. de Grandville, lui demandant où se rendaient tous ces gens ?

Toujours gouailleur, il répondit : « Ces gens-là vont à la messe, aux vêpres et au salut. »

— Mais ces femmes n'ont donc pas peur de nos boulets ?

— Il faut croire que non, répondit le sieur de Grandville.

Et cette assurance, et ce calme, et cette tranquillité inquiétaient constamment les assiégeants . . . Pourtant dans Québec, on avait toutes les raisons du monde d'être encore plus inquiets. On manquait de tout : provisions, munitions et soldats.

Voyant qu'ils allaient, eux aussi, manquer de munitions, les Anglais tentèrent un débarquement et 1,500 hommes réussirent à établir une batterie à Beauport. M. de Saint-Denis avec soixante hommes les empêcha d'aller plus loin. Il les poursuivit à la Canardière où M. de Longueuil fit défiler ses hommes de façon à les laisser paraître beaucoup plus nombreux qu'ils n'étaient en réalité. En outre, quarante séminaristes qui étaient à Saint-Joachim et qui brûlaient du désir de combattre obtinrent la permission d'aller à Beauport. Leur tir effraya les assaillants qui furent certains alors que toutes les collines des alentours étaient peuplées de sauvages qui allaient fondre sur eux.

Aussi se rembarquèrent-ils en désordre, abandonnant canons et munitions. Ils avaient également pris pour des hommes, des troncs d'arbres dont étaient couverts les champs de l'Hôpital Général. (La Mère Juchereau de La Ferté.)

Aussi se rembarquèrent-ils en désordre aux vaiseaux y jetèrent la panique. Après quelques heures de conseil, les commandants ordonnèrent la retraite. On était au 21 octobre, sept jours après l'arrivée des premiers vaisseaux anglais devant Québec.

Ce soir du 21, les grosses unités de la flotte se laissant dériver par la marée, allèrent mouiller à un endroit de l'Ile d'Orléans appelé «L'Arbre Sec». Le « Six Friends » emmenait toujours ses prisonniers qui furent, on le conçoit, fort inquiets en voyant retraiter la flotte sans qu'on eut encore pensé à leur sort.

Alors, Madame de La Lande, voyant qu'on ne parlait à leur sujet ni de rançon ni d'échange, demanda une entrevue avec l'amiral à qui elle se présenta non sans une inquiétude assez naturelle, car William Phipps, après un pareil échec, ne devait pas être d'une humeur bien engageante :

En effet, il paraissait assez irrité quand Madame de La Lande se présenta à lui :

« Monsieur », lui dit-elle, « nous constatons que vous renoncez à votre projet et que vous retournez dans votre pays . . . Qu'allez-vous faire de nous ? De quelle utilité serons-nous pour vous ? Ne serons-nous pas plutôt un embarras ? Souffrez donc, monsieur, que je vous fasse une suggestion au nom de mes compagnons. Vous le permettez . . . Monsieur l'Amiral ?

— Volontiers, Madame, répondit galamment le commandant.

— Alors, monsieur, vous avez perdu la partie, vous en conviendrez. Mais nous sommes tout de même encore vos prisonniers. A Québec, nous savons que plusieurs de vos compatriotes sont prisonniers des nôtres. Ces prisonniers ont été capturés en différentes occasions par nos bandes franco-indiennes dans la Nouvelle-Angleterre. Je suis sûre que notre gouverneur consentirait à un échange . . .

En effet, il a été établi que durant les dix mois précédents, ces prisonniers anglais étaient alors au nombre de cent soixante et un capturés dans quatre expéditions, celle d'Iberville à la Baie d'Hudson, le 7 juillet 1689, de Sainte-Hélène à Schenectady, le 19 février 1696, de Hertel à Salmon Falls, le 27 mars 1690, et l'expédition de M. de Portneuf, le 29 mai 1690. Mais cinquante-six seulement des captifs anglais étaient connus à Québec. Les autres se trouvaient dispersés un peu partout dans le territoire de la Nouvelle-France, surtout chez les sauvages, Abenaquis, Konebas et autres. Quelques-uns avaient été rachetés des sauvages par des familles françaises de Montréal et de Québec.

Phipps accepta la proposition de Madame de La Lande et il la chargea d'aller elle-même avec sa fille proposer l'échange au gouverneur M. de Frontenac. On fit donc conduire à terre les deux ambassadrices. Toutes deux se rendirent aussitôt au Château Saint-Louis. Elles eurent encore moins de peine à faire accepter l'échange par le gouverneur. Après avoir félicité Madame de La Lande de son courage, M. de Frontenac envoya aussitôt le capitaine de ses gardes, M. de Lavallière avec la mission de voir à cet échange. Il se fit sans incident. Louis Joliet, M. Pierre Bécart de Grandville, l'abbé Trouvé, Madame de La Lande et Madame Joliet furent échangés contre le capitaine Sylvanus Davis qui commandait le fort de Carco dont s'empara M. de Portneuf, le 29 mai 1690, deux petites filles du capitaine Davis, le lieutenant Thadeus Clarke, Louise et Marie qui avaient été rachetées des sauvages par M. de Frontenac, et une autre petite fille de condition, Sarah Gerish qui avait été rachetée par Madame de Champigny qui l'avait donnée aux Ursulines. On dit aussi que les sept enfants de Clement Short amenés à Québec après le meurtre de leur père à Schenectady et quelques autres furent aussi échangés contre des Acadiens pris à Port Royal, des matelots de la barque de Joliet et de la biscaienne de M. de Grandville.

Toujours est-il que bien que l'échange ait été fait de bonne foi de part et d'autre, il y a eu divergence d'opinions sur les sentiments des Anglais après l'échange. M. William Kingford, auteur d'une histoire du Canada, prétend que les Anglais furent indignés du petit nombre de leurs compatriotes échangés tandis que Cotton Mather soutient qu'on fut satisfait. Quoiqu'il en soit, si le nombre des prisonniers anglais échangés en cette occasion fut plus petit

que celui des prisonniers français, ce qui apparaît dans la plupart des relations, c'est que l'on n'avait alors pas plus de captifs à échanger que ceux qui avaient été rachetés des sauvages par des familles de Québec . . .

Pendant que Louis Joliet et sa femme, le siège levé, allaient, on imagine avec quelle joie, retrouver leurs enfants laissés sous la garde de fidèles serviteurs en leur maison de la rue Sous-le-Fort, on commençait à réparer les ravages du siège dans la ville. A la vérité, ils étaient plutôt légers en égard au nombre considérable de boulets tirés sur la ville. Encore que la population entière fut sous le coup d'une émotion bien compréhensible après une pareille alerte, on ne perdait pas l'occasion de s'amuser de la maladresse des Anglais, qui, un jour, avait dirigé leur tir sur l'image de la Sainte-Famille pendue au clocher de l'église. On s'amusa aussi d'apprendre de quelle façon habile des navires de France qui arrivaient avec des provisions juste au moment où la flotte anglaise, chargée de honte et de blessés, rebroussant chemin, avaient pu, avertis à temps, éviter la rencontre des vaisseaux de Phipps, en se cachant dans les anses de l'estuaire du Saguenay. Et la joie succéda à la raillerie quand le 12 novembre on vit mouiller ces navires de France devant la ville où l'on manquait de tout. Enfin, ce fut encore de la joie quand, quatre ou cinq jours après le départ de la flotte anglo-américaine, des Abenaquis, arrivant de l'Acadie, apprirent aux habitants de Québec que les Anglais avaient été battus sur mer en Europe, le comte de Tourville ayant défait dans la Manche les flottes réunies de la Hollande et de l'Angleterre ; que la petite vérole avait fait mourir des centaines d'Iroquois en Nouvelle-Angleterre ; que les Kambas avaient défait un gros parti d'Anglais et de Mohingans et qu'ils avaient refusé de faire la paix que leur offrait le gouverneur de la Nouvelle-Angleterre. Autant de motifs de joie pour la population de Québec, qui, cependant, malgré les secours apportés par les vaisseaux de France, se trouvait menacée d'une terrible famine vu le défaut de la récolte d'automne, les courses des Iroquois au printemps ayant empêché les habitants de semer le grain.

Cependant, au milieu même de ces heures mauvaises, pendant plusieurs semaines à Québec monta des lèvres du peuple vers le ciel, le chant grave, recueilli d'un « Te Deum » à la gloire du Dieu des armées qui avait accordé à la Nouvelle-France la grâce du salut. Car cette expédition de William Phipps n'avait pas le caractère méprisable qu'on aurait voulu dans la suite lui donner. En dehors du danger direct qu'elle fit courir à la colonie laurentienne, elle eut pour résultat désastreux, fatal, de montrer aux Anglais, qui devaient en profiter plus tard avec succès, la route directe de Québec . . .

•

Une claire soirée de l'Eté de la Saint-Martin, Louis Joliet, sa femme et leurs enfants : Louis, 14 ans ; Charles, 12 ans ; François, 11 ans ; Marie-Geneviève, 9 ans ; Jean-Baptiste, 8 ans ; Anne, 7 ans et Claire, 5 ans ; à la porte de leur demeure de la Haute Ville goûtaient les derniers souffles tièdes de l'automne quand ils virent arriver le sieur Bécart de Grandville qui venait leur dire adieu avant de partir pour la Ferme du Roi, à Tadoussac dont il était le fermier.

Il y avait quatre semaines que s'étaient éteintes les sinistres canonnades du siège et la ville, en cette mélancolique époque de l'année, était rentrée dans le calme des villes naissantes. Le soleil allait se coucher, dissolvant son sang goutte à goutte. L'automne emplissait les bois d'alentour, pleins du frisson des feuilles mortes. Sur les côtes de Lévis, de l'autre côté du fleuve, la forêt s'empourprait de l'impériale mort des feuilles d'érable.

« Je viens d'apprendre une grande nouvelle, s'écria le visiteur en pénétrant dans le cercle de l'heureuse famille . . . Vous le savez déjà peut-être ? »

— Non ! . . . quoi ? demandèrent à la fois Louis Joliet et Madame Joliet.

Les enfants, qui étaient à jouer avec un grand levrier près d'un bosquet de pins, se rapprochèrent, curieux, du visiteur.

— Quoi donc ? questionna derechef Louis Joliet.

— Eh ! bien, le désastre de nos amis nos ennemis à l'Ile d'Anticosti ! . . .

— A l'Ile ? . . . chez nous ? fit Madame Joliet . . . Qu'est-il donc arrivé ? . . .

Et Madame Joliet, tout en interrogeant leur ancien compagnon de captivité, prit sur ses genoux la petite Claire qu'elle pressa tendrement sur son sein pour l'endormir.

Louis Joliet, silencieux, un instant, fixa ses regards sur l'horizon du fleuve, par delà l'Ile d'Orléans, son esprit soudain comme transporté sur son île mystérieuse et lointaine, son cher établissement qu'il savait détruit par la soldatesque de Phipps. Il avait tout de suite songer à le relever des ruines et à continuer ses pêcheries . . .

« Justice immanente ! s'écria sentencieusement, M. de Grandville. Une partie de la flotte de l'amiral dont le navire du capitaine John Rainford est allée s'abîmer sur les récifs de la pointe ouest de l'île et la plupart des membres de l'équipage ont péri.

Le silence du soir sembla s'agrandir à cette atroce nouvelle . . . On sut plus tard que ceux qui n'avaient été engloutis par les flots endurèrent sur l'île où ils avaient cherché refuge des souffrances indicibles, faute d'abris et de secours d'aucune sorte. Et l'on sait que quelques semaines auparavant ils avaient pillé et incendié les établissements de Louis Joliet qui auraient pu sauver ces malheureux.

« Justice immanente ! » répéta Madame Joliet pendant que son mari, les yeux perdus au plus lointain du fleuve, gardait toujours un silence presque farouche . . .

La petite Claire maintenant dormait à petits poings fermés sur le sein de sa mère. DAMASE POTVIN

V

Achetons des Obligations de la Victoire ou des Certificats d'Epargne de Guerre

Tirez le meilleur parti de votre THÉ . .

employez de l'eau BOUILLANTE

"SALADA"

La Céréale Chaude dont TOUS RAFFOLENT au Déjeuner_ et tellement Nourrissante !

si c'est 'Ogilvie' - c'est bon !

THE OGILVIE FLOUR MILLS COMPANY LIMITED

42-47F

Tout augmente dans

Le Samedi

SAUF LE PRIX QUI RESTE TOUJOURS AUSSI MODIQUE

L'INFAME TRAHISON

par VICTOR CHAUVET

LISEZ LE SAMEDI

et faites-le lire à vos amis — abonnez-vous dès maintenant !

•

En vente chez tous les marchands de journaux

10c

Coupon d'abonnement LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au SAMEDI.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Prov. .....

POIRIER. BESSETTE & CIE. LIMITEE

975, rue de Bullion Montréal, Canada

A L'OUVRAGE MALGRÉ LES RHUMES !

Travaillant sans débrider, les gréeurs des chantiers de construction trouvent dans l'ASPIRIN un sédatif presque instantané.

Les échafaudages qu'on doit ériger aujourd'hui sont à la fois immenses et innombrables: il faut étayer les grues de chevalement, embarquer un pesant matériel, monter d'énormes canons . . . Les gréeurs n'ont pas le temps d'être immobilisés par une fièvre ou un coryza. Dès les premiers symptômes d'un rhume, ils prennent de l'Aspirin — qui les soulage en vitesse et à coup sûr. Ne vous laissez pas déprimer par la courbature ou les malaises du rhume — ayez de l'Aspirin sous la main.

"Aspirin" est la marque de la Cie Bayer, Ltée. Si la "croix" Bayer ne figure pas sur chaque comprimé, ce n'est pas de l'Aspirin. Fabrication canadienne.

Pourquoi l'Aspirin agit-elle si vite?

Jetez un comprimé d'Aspirin dans un verre d'eau. Il commence immédiatement à se désagréger. En 2 secondes, il est prêt à avoir raison de la douleur. Le même phénomène se produit dans l'estomac . . . soulagement presque INSTANTANÉ !

ASPIRIN

MOINS DE 1¢ LE COMPRIMÉ dans le flacon économique.

SES QUATRE VOLONTES

(Suite de la page 51)

de ce bas monde, Lou, dis-je, crut devoir intervenir :

— Nous pouvons bien lui dire, à lui, Meg ?

— Si tu veux.

— Quoi ? Qu'ouïs-je ? Qu'est-je ? fit l'étudiant, à peine intrigué.

Les récents événements dont Robert venait d'être « victime » l'avaient manifestement conquis à un certain optimisfe car, au fur et à mesure que Meg et Lou, puis Jackie, puis Za, lui racontèrent la scène qu'elles venaient d'avoir avec Gérard, une douce hilarité éclairait ses traits . . .

— Ce qui nous ennuie tout de même un peu, avoua cependant Meg, c'est qu'en fait, Micheline n'était pas du tout au courant.

L'hilarité s'éteignit instantanément sur les traits de Robert qui fronça les sourcils :

— Comment ? Elle ne savait pas ? Elle n'attendait pas Gérard ?

— Non.

— Mais le vicomte est bien absent, au moins, lui ?

— Ah ! ça, oui.

— C'est égal . . . Vous en faites du propre, toutes les quatre ! reprit-il... Pourquoi ne m'avoir pas dit ?

— Vous nous auriez trahies.

— Mais non.

— Mais si. Entre hommes . . .

Robert Souzay regarda les quatre jeunes filles, qui lui souriaient, satisfaites . . . Il mesurait d'un coup la force tranquille de ces quatre jolies créatures que le naïf Gérard croyait mener à sa guise et qui, à la vérité, parvenaient toujours à lui imposer leurs . . . quatre volontés . . .

— C'est égal, répéta-t-il pourtant. Cette fois, vous avez peut-être été un peu fort . . .

Car Meg avait effectivement trompé Gérard sur ce point subsidiaire : Micheline n'était pas du complot.

•

Dès qu'il s'était trouvé dehors, un espoir fou s'était emparé de Gérard Studac, emportant tout des objections de principe et de conscience qu'il se faisait encore la minute d'avant.

Il avait pris son auto en station à la porte . . . quelques secondes plus tard, il passait en trombe à la grille du château et venait bloquer net au bas du perron.

Par la fenêtre qui donnait sur la terrasse, il venait de voir entrer Micheline au salon. D'un bond, il escalada la terrasse et d'un autre il fut auprès de la jeune fille, avant même qu'elle eut le temps de s'étonner.

Elle n'avait même pas encore tout à fait réalisé la présence de Gérard que, déjà, elle se trouvait dans ses bras :

— Michou, tant pis, disait-il. Vous m'aimez, je vous aime. Vive l'Amour!

Ici pourtant, Micheline trouva la force de se dégager. Elle était si surprise qu'elle oublia de se fâcher. Mais ses traits reflétèrent une telle stupeur, une telle innocence alertée, Que Gérard fut soudain traversé d'un soupçon :

— Mais, balbutia-t-il, brusquement dégrisé. Vous . . . vous ne savez pas ? Vous ne m'attendiez pas ? . . .

Elle eut presque peur :

— Quoi ? . . . Je ne comprends pas, Gérard . . .

— Mes sœurs . . . Meg . . .

— Eh bien ?

A son tour, elle perçut le trouble non feint du jeune homme qui se prit alors la tête dans les mains, avec un désespoir comique :

— C'est insensé ! dit-il. Elles m'ont joué. Elles m'ont roulé, comme un enfant !

Mais il se ressaisit aussitôt. S'emparant avec autorité du poignet de Micheline encore ahurie, il la força à s'asseoir dans un fauteuil et s'agenouilla délibérément à ses pieds.

— Tant pis, fit-il, décidé. Le sort en est jeté . . . Chut ! Taisez-vous, Micheline, je vous en prie . . .

« Micheline, reprit-il, je vous aime.

« Je n'ai jamais cessé de vous aimer, depuis même que la vie nous a séparés, il y a cinq ans. Depuis plus de deux mois, ici, j'ai souffert — si vous saviez ! — pris que j'étais entre le souci de mes sœurs et mon amour, mon toujours même amour, Michou, qui me poussait irrésistiblement vers vous . . .

« Or, maintenant, je suis libre, depuis cinq minutes.

« Mes sœurs, qui ont grandi, tout à coup, viennent de me mettre à la porte de chez moi : je n'y puis plus rentrer qu'avec vous.

« Micheline, ma petite Micheline chérie, je vous supplie de ne pas me repousser . . . »

Micheline le regardait, incrédule. Ses yeux, pourtant, ses grands yeux noirs et doux, semblaient avoir compris plus vite que ses lèvres et, déjà, souriaient . . .

— Gérard . . . que dites-vous là, balbutiaient les lèvres, cependant qu'une joie éperdue magnifiait le regard.

Vite, très vite, à coups de phrases brèves, Gérard expliqua comment ses sœurs venaient de le mettre en demeure de suivre son destin.

— Maintenant, Michou, achevait Gérard qui se sentait plus ivre que tout à l'heure en arrivant, maintenant plus rien, voyez-vous, ne peut nous empêcher de nous aimer au grand jour. Rien ne pourra plus rien. Je vous aime, Micheline, petite Micheline . . . Je vous aime tant . . . Souvenez-vous . . .

La jeune fille souriait, à présent un peu pâle, mais ses yeux s'embuaient de larmes. Il lui parut que par la seule magie du verbe aimer, les murs devenaient tout à coup translucides et comme de cristal, que le soleil entrait à flot, la pénétrait toute de sa chaude caresse et l'étouffait, comme une angoisse. Elle crut défaillir, tant sa joie, trop soudaine, lui fit délicieusement mal . . .

— Géro, mon grand Géro, murmura-t-elle enfin, tu ne peux pas savoir. Tu ne peux pas . . .

— Je t'aime, Michou.

— Oui, Géro, oui. Moi aussi, je t'aime. Depuis toujours. Je ne me suis jamais guérie, vois-tu, parce que je ne t'ai jamais maudit. Je t'aurais, je crois, toujours aimé . . . toujours . . .

Mais elle s'arrêta net, portant sa main à sa bouche, d'un geste naïf de fillette surprise dans le placard aux confitures. Ses yeux s'agrandirent d'effroi . . .

Gérard se retourna, tout d'un bloc.

Le vicomte était là, debout.

Hé oui, le vicomte Stany-Mareuil, que Meg croyait « au diable dans les coupes ».

Il était là.

Il cherchait un livre quand les jeunes gens avaient fait irruption dans le salon. Les premiers mots l'avaient cloué là, derrière le paravent . . .

Gérard Studac s'était dressé, d'un bond, face au vicomte Stany-Mareuil

RAYONNEZ DE BEAUTÉ ET SANTÉ

Etes - vous Déprimée ? Nerveuse ? Sans énergie ? Délaissée ? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments ? Souffrez-vous de maigreur ? De vertiges ? De migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit SANO "A".

Correspondance strictement confidentielle.

Mme CLAIRE LUCE
LES PRODUITS SANO ENRG.
Casier Postal, 2134 (Place d'Armes)
Montréal, P.Q.

Votre nom .....

Votre adresse .....

Ville ..... Prov. .....

qui venait de surgir comme un diable de derrière le paravent.

Il était prêt à tout.

Le gentilhomme ne se fit pourtant pas menaçant.

Une subite fatigue semblait aggraver la maigreur de son étroit visage aux traits forts. Il se tenait roide, avec une certaine hauteur qui ne manquait pas d'allure, et ses petits yeux allaient de Gérard à Micheline qui s'étaient rapprochés . . .

— Je m'excuse, dit-il. Faites-moi la grâce de croire que le hasard seul...

— Je vous en prie, Monsieur . . .

Gérard avait doucement repoussé la jeune fille qui s'éloignait à reculons, jusqu'à la porte.

— Je vous dois une explication, Monsieur, reprit Gérard, plus lucide, maintenant qu'il était seul avec le vicomte.

— Elle serait superflue, Monsieur, éluda celui-ci. Je sais . . . Nul ne va contre son destin. (Tiens, lui aussi ! pensa le jeune homme). Celui de Micheline n'était pas le mien . . .

« Je disais à M. Souzay, il y a quelque temps : « Mariez-vous jeune. Faites un beau mariage d'amour . . . un vrai. » Vous êtes jeune, Monsieur . . . Faites un beau mariage d'amour, un vrai . . .

Gérard se sentit mal à l'aise. La réelle sympathie qu'il avait toujours éprouvée pour cet homme, qui le considérait maintenant encore sans colère, lui revint en une soudaine bouffée . . .

— Stany-Mareuil a été votre ami, poursuivit le vicomte. Il n'aura vraisemblablement plus l'occasion de vous rencontrer. Il restera néanmoins votre ami.

Il tendait à Gérard une main loyale.

Le jeune homme la serra, avec une émotion mal celée.

— Vous avez sû défendre vos quatre sœurs, Monsieur, Micheline sera heureuse. Tout est bien.

A ce moment, la porte du salon s'ouvrit brusquement, sous la poussée de M. Denoyer, qui devait pour le moins redouter un meurtre, à en juger par sa mine effarée.

Il respira et sourit, gêné . . .

— Mon cher ami, attaqua vivement le vicomte, je suis désolé. Un télégramme me rappelle d'urgence à Paris. Je pars dans une heure, pour Angoulême. Vous voudrez bien seulement faire suivre mes bagages.

C'était dit d'un ton net, sans sécheresse, mais non plus sans faiblesse. M. Denoyer ne réagit pas.

— Quant à notre contrat pour l'affaire du Maroc, reprit Stany-Mareuil venant à lui, faites établir le projet sur les bases que nous avions convenues.

Il avait la main sur l'épaule du père de Micheline :

— Ne faites pas trop attendre ces enfants, mon cher, dit-il, désignant Gérard et Micheline qui venait de le rejoindre. La jeunesse n'a qu'un temps . . . et ils ont assez patienté . . .

Un soir, à quelque temps de là, la terrasse du château groupait les hôtes de la Maison Bleue qui avaient été retenus à dîner.

Micheline, blottie contre Gérard, Lou contre Robert, Za contre Meg et Jackie perchée sur la balustrade de pierre, on parlait « mariages » . . .

— Et ce sera pour quand, mon cher docteur ? s'enquit tout à coup M. Denoyer qui gaspillait là quelques « minutes précieuses » . . .

Gérard resserra l'étreinte de son bras aux épaules de la jeune fille qui se fit plus lourde . . . Mais tous deux levèrent désespérément les yeux aux étoiles :

— Hélas, Monsieur, cela ne dépend plus de nous, répondit le « cher docteur » . . . Interrogez mes sœurs. Voyez, elles sont quatre : ce sont mes quatre volontés . . .

— Plains-toi ! lança Robert.

Un ange passa, dans une bouffée de silence lourd de rêves . . . Puis on entendit la voix grave de Jackie :

— En tous les cas, moi, il me faut des robes, des robes, des robes . . .

— Moi aussi ! . . .

— Moi aussi !

— Oh ! oh ! protesta Gérard en riant. Moi je me . . . dérobe ! . . .

— Géro ! s'écria tout à coup la petite Za : ça va en faire vingt !

— Vingt quoi ? Vingt robes !

— Mais non : vingt volontés. Calcule : nos quatre volontés à nous (quatre fois quatre, seize), plus les quatre volontés de Michcline, maintenant . . . Je te dis bien : ça fait vingt.

C'était rigoureusement mathématique.

— Exact, ma chérie, reconnut le jeune homme. Mais tu oublies un détail.

— C'est ? . . .

— C'est que, désormais, précisa-t-il, Robert en aura sa part . . .

— Et quelle part !

Robert Souzay sourit, béat :

— La part du . . . Lou !

FIN

NOS VIEILLES FAMILLES CANADIENNES

(Suite de la page 4)

Seigneurs de ce pays, une place en la basse-ville de Québec contenant vingt pieds sur un sens, et vingt-deux pieds sur l'autre, tenant d'un costé à « Noël Jérémie Lamontagne et d'autre la Rue tendante de la place publique sur la grève, d'autre part la dite place et d'autre la rue St-Pierre, chargée de six deniers de cens portant lots et ventes Etc., Etc.

« Payable au receveur du Domaine de Québec, au jour et feste de St-Rémy, par chacun an sur laquelle place le dit Miville a fait construire une maison consistante en une chambre à feu un petit apentif à costé, cave et grenier, au payment duquel dit cens, le dit François Miville s'est soubscris tant pour le passé que pour l'advenir, la dite place et maison au dit Pierre Miville, appartenant par tiltre qu'il en a obtenu de feu Monsieur de Lauzon, lors gouverneur en datte du vingt may mil six cent cinquante-six à nous exhibé.

Dont acte

(Signé) L. T. Chartier
Peuvret

Votre premier ancêtre était un maître-menuisier et comme tel construisit la plupart des maisons de la Seigneurie de Lauzon. Il devint Capitaine de milice. Cette charge honorifique le rendait susceptible de grands honneurs. Quand le seigneur était absent c'était au Capitaine de milice que l'on s'adressait pour les questions administratives.

Pierre Miville décéda à la côte de Lauzon mais il fut inhumé à Québec, le 15 octobre 1669.

C'EST VRAI!
CE NOUVEL INGRÉDIENT MIRACULEUX
REND LE NOUVEAU NETTOYEUR
OLD DUTCH AMÉLIORÉ
50% PLUS VITE!
COUPE LA GRAISSE D'EMBLÉE!
NETTOIE PLUS VITE—EST SÛR!

Voyez par vous-même avec quelle facilité et quelle rapidité vous faites votre nettoyage quotidien quand vous employez le Nouveau Nettoyeur Old Dutch Amélioré. C'est parce que le nouvel ingrédient rapide dissout la graisse d'une façon quasi-magique, faisant un nettoyage à double-action qui met fin aux gros frottages et à la fatigue.

Comme toujours, le Nouveau Nettoyeur Old Dutch Amélioré est absolument sûr. Il N'ÉGRATIGNE PAS parce qu'il est fait de Seismotite.

Demandez-en à votre épicier aujourd'hui. Aucun changement n'a été apporté à la boîte ni à l'étiquette —la différence est à l'intérieur. Fabrication Canadienne

Au coucher

Quand vous éprouvez le besoin de boire quelque chose avant de vous mettre au lit, prenez le meilleur breuvage qu'il y ait— du Bovril.

Avez-vous déjà essayé une cuillerée de Bovril dans du lait chaud avant de vous coucher?

Essayez une tasse de
BOVRIL
CE SOIR

36/29F

Coupon d'abonnement

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2 pour 6 mois ou $1 pour 3 mois (Etats-Unis : $5 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE,
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q., Canada

Achetons des Obligations de la Victoire ou des Certificats d'Epargne de Guerre

Elizabeth

" La femme sûre de ses charmes
est une véritable souveraine. "
ELIZABETH ARDEN

Arden

Q U A L I T E

UN MINIATURISTE

(Suite de la page 14)

D'autres œuvres suivirent. Nous mentionnons entre autres : le Manoir de Gaspé, 1926, l'Habitation de Champlain, 1929, la Maison Montcalm, 1930, le vieux Moulin de Verchères, 1932. C'est en cette même année que Monsieur Guimont se vit confier la réparation de vieilles statues de bois au Musée provincial, en prévision de l'ouverture officielle.

En 1933, à la demande du Ministère de l'Agriculture, Monsieur Guimont construisit une ferme miniature pour l'exposition mondiale de Régina. Cette ferme miniature, une pure merveille, attira à l'auteur des félicitations qui vinrent de tous les coins du Canada.

En 1937, notre miniaturiste est définitivement attaché au Musée Provincial, où on lui confie, avec des œuvres originales, de délicats travaux de sculpture sur bois.

Notons que les œuvres d'un miniaturiste tel que Monsieur Guimont ne sont pas intéressantes uniquement par leur valeur artistique intrinsèque, si l'on peut dire, elles représentent en plus, toutes, des pages d'histoire, et pour emprunter l'expression du poète, elles annihilent

. . . des ans l'irréparable outrage.

En effet, petit à petit, le temps désagrège nos vieilles habitations, nos vieux forts, nos vieux moulins, quand ils ne disparaissent pas par la négligence ou l'ignorance des hommes ; la miniature historique, qui les reproduit fidèlement, en conserve éternellement le souvenir. C'est pourquoi le miniaturiste doit se doubler d'un érudit. Avant de se lancer dans la reproduction de tel monument historique il lui faut fouiller les archives, les vieux papiers, la tradition. Le souci de l'exactitude doit dominer entièrement une œuvre comme celle-là. Toutes les miniatures de Monsieur Guimont sont des copies scrupuleusement précises. Elles sont construites en bois, les fenêtres, garnies de verre dépoli, sont en métal. L'imitation de la pierre est le résultat d'une sculpture au burin ou à la gouge. Les décorations sont peintes. Les échelles de un quart de pouce et un demi-pouce au pied sont tour à tour employées.

Les œuvres nombreuses et variées de Monsieur Guimont sont exposées au Musée Provincial où chacun peut les y admirer à sa guise.

Récemment, l'Honorable Henri Groulx tint à féliciter personnellement Monsieur Guimont pour la magnifique œuvre artistique et historique qu'il accomplit pour notre Province.

Plus heureux, Monsieur Jean Bruchési, sous-secrétaire de la Province, montre avec fierté aux amis qui le visitent chez-lui, une œuvre de Monsieur Guimont, le vieux Manoir de Boucherville, où vécurent ses ancêtres et où il passa lui-même plusieurs vacances, pendant sa jeunesse.

Ajoutons que la miniature sur bois est une spécialité plus rare que nous serions portés à le croire. Un connaisseur prétend que Monsieur Guimont est peut-être le seul miniaturiste à fabriquer ses reproductions en bois dans tout le Canada et même dans toute l'Amérique du Nord. Les miniatures qui se trouvent dans les musées étatsuniens sont généralement en carton.

Marcelle Lepage-Thibaudeau

populaires

● Les Sweet Caps sont de la meilleure compagnie. Elles sont si douces, si rafraîchissantes parce qu'elles rendent plus agréable encore chaque moment de plaisir. Comme elles sont faites de 38 classifications de tabacs virginiens du meilleur choix, il n'est que naturel que ce soient les cigarettes les plus populaires au Canada.

CIGARETTES

sweet caporal

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé"

LE PETIT CONSEILLER SUR L'ALIMENTATION RATIONNELLE DES ENFANTS

Par BERTHE CHAGNON. Préface du Dr J.-A. BAUDOUIN
Editions Bernard Valiquette

Cette mince brochure apporte aux jeunes mamans et à toutes les personnes qui ont de jeunes enfants, confiés à leurs soins, une mine précieuse de renseignements clairs et précis.

Le livre débute par un chapitre sur l'alimentation maternelle, la meilleure et la plus normale de toutes. Malheureusement, ce mode de nutrition n'est pas toujours possible, et il faut alors y substituer une alimentation artificielle.

Pour aider la mère à préparer les repas d'un enfant en bas âge, qui n'est cependant plus un nourrisson, l'auteur lui propose une série détaillée de menus appropriés à l'âge et au développement physique de l'enfant. Est-il besoin d'ajouter que les menus en question sont basés sur les données de l'hygiène alimentaire ?

De nombreuses recettes ne sont pas la partie la moins intéressante, ni la moins pratique de ce travail que mademoiselle Chagnon a préparé de longue main. Comme elle nous le dit elle-même dans l'Avant-Propos : « Les aliments ont été pesés et mesurés, avant comme après la cuisson ; leur valeur calculée et compensée selon les circonstances ; enfin, les recettes correspondant à chaque régime ont été éprouvées d'après les données de l'art culinaire. »

Si l'on se rappelle les résultats inquiétants d'enquêtes récentes qui en sont venues à la conclusion que chez nous les enfants souffrent de dénutrition, et la valeur pratique de ce petit livre qui tente de remédier à ce mal, on ne peut mieux faire que de lui souhaiter, avec son préfacier, une large diffusion.

TROIS MAGAZINES QUI S'IMPOSENT:

LE SAMEDI – LA REVUE POPULAIRE – LE FILM

Il n'existe pas de revues plus canadiennes-françaises. Elles appartiennent, toutes trois, à la même famille canadienne-française depuis près de soixante ans. De plus, elles peuvent se comparer avantageusement à un grand nombre de magazines anglo-canadiens, américains ou français. LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM contiennent exactement les feuilletons, les romans, les articles et les chroniques qui plaisent aux nôtres, qui les amusent et les instruisent en même temps. Leur prix est des plus abordables.

Ces trois magazines essentiellement canadiens-français sont à la portée des bourses les plus modestes.

LE SAMEDI est à la fois le magazine canadien-français le plus ancien et le plus moderne de la province de Québec. Sa circulation augmente sensiblement et son succès, dans tous les mondes, est considérable.

Durant vos heures de loisir passez d'agréables moments en lisant nos trois magazines.

LA REVUE POPULAIRE est le plus chic des magazines. En donnant un abonnement, vous affirmez votre goût et vous êtes sûr que votre cadeau sera toujours en bonne place chez la personne aimée.

Où que vous soyez, en voyage d'affaires ou d'agrément, dans les gares, les hôtels, les restaurants, les kiosques à journaux, les pharmacies, vous pouvez être sûr de trouver nos trois magazines :

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

C'est afin que nos abonnés voyagent sans la crainte d'être privés de leurs lectures favorites que tout un personnel expérimenté assure partout la distribution des trois magazines français les plus lus en notre pays.

LE FILM est le petit magazine le plus populaire. Son roman d'amour complet . . . Ses renseignements inédits sur le cinéma . . . Les articles de ses célèbres correspondantes . . . Ses photos d'acteurs et d'actrices, nombreuses et soignées . . . en font le magazine le plus aimé.

COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Prov. .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée. 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

Il vient en permission

C'est probablement le plus heureux moment de sa vie —venir chez lui—dans sa chambre—retrouver peut-être son chien, et toutes les choses qui lui sont chères. Il a rêvé de cette permission depuis des mois, et maintenant tout arrive comme il l'avait souhaité. L'accueil est cordial et le foyer confortable. Sa mère trouve toujours le moyen de créer cette ambiance indescriptible qui fait le charme du foyer. Quelques fleurs soigneusement disposées, et, sur un coin de la table, du Coca-Cola glacé et rafraîchissant qui l'invite à se désaltérer.

"Délicieux et rafraîchissant". . . pétillant et alléchant . . . le Coca-Cola glacé fait partie des heureux moments que l'on passe chez soi. Les qualités agréables du Coca-Cola glacé . . . son goût qui charme et ne rassasie jamais . . . la façon complète et satisfaisante dont il rafraîchit . . . en font la boisson idéale pour toutes les occasions.

"La seule chose qui ressemble à un Coca-Cola c'est le Coca-Cola lui-même"

THE COCA-COLA COMPANY OF CANADA, LIMITED